

RB 155, 777



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

Prof. Robert Finch

Œ U V R E S

D E

J. J. ROUSSEAU,

D E G E N E V E .

A V E C F I G U R E S .

TOME QUATORZIEME.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LA NOUVELLE
HÉLOÏSE,

OU

LETTRES

DE DEUX AMANS;

HABITANS

D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE,
Libraire, rue du Foin.

1791.





LETTRES

DE

DEUX AMANS,

HABITANS

D'UNE PETITE VILLE

AU PIED DES ALPES.

LETTRE PREMIÈRE.

DE M^YLORD ÉDOUARD

A SAINT-PREUX.

JE vois par vos deux dernières lettres, qu'il m'en manque une antérieure à ces deux-là, apparemment la première que vous m'avez écrite à l'armée, & dans laquelle étoit l'explication des chagrins secrets de Madame de Wolmar. Je n'ai

Tome IV.

A

point reçu cette lettre, & je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un courier qui nous a été enlevé. Réécrivez-moi donc, mon ami, ce qu'elle contenoit; ma raison s'y perd, & mon cœur s'en inquiète : car encore une fois, si le bonheur & la paix ne sont pas dans l'ame de Julie, où fera leur asyle ici bas?

Rassurez-la sur les risques auxquels elle me croit exposé; nous avons affaire à un ennemi trop habile pour nous en laisser courir. Avec une poignée de monde, il rend toutes nos forces inutiles, & nous ôte par-tout les moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous sommes confians, nous pourrions bien lever les difficultés insurmontables pour de meilleurs généraux, & forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous paierons cher nos premiers succès, & que la bataille gagnée à Dettingue nous en fera perdre une en Flandres. Nous avons en tête un grand capitaine : ce n'est pas tout; il a la confiance de ses troupes, & le soldat François, qui compte sur son général,

est invincible. Au contraire, on en a si bon marché, quand il est commandé par des courtisans qu'il méprise, & cela arrive si souvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de Cour & l'occasion, pour vaincre à coup sûr la plus brave nation du continent. Ils le savent fort bien eux-mêmes. Mylord Malboroug, voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un soldat pris à Blenheim (1), lui dit : s'il y eût eu cinquante mille hommes comme toi à l'armée Françoisse, elle ne se fût pas ainsi laissé battre. Eh morbleu ! répartit le grenadier, nous avons assez d'hommes comme moi ; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or, cet homme comme lui commande à présent l'armée de France & manque à la nôtre ; mais nous ne songeons guères à cela.

Quoi qu'il en soit, je veux voir les manœuvres du reste de cette campagne,

(1) C'est le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Hochstet.

& j'ai résolu de rester à l'armée jusqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce délai. La saison étant trop avancée pour traverser les monts, nous passerons l'hiver où vous êtes, & n'irons en Italie qu'au commencement du printemps. Dites à M. & Madame de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement pour jouir à mon aise du touchant spectacle que vous décrivez si bien, & pour voir Madame d'Orbe établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire avec le même soin, & vous me ferez plus de plaisir que jamais. Mon équipage a été pris, & je suis sans livres: mais je lis vos lettres.



L E T T R E I I.

D E S A I N T - P R E U X

A M Y L O R D É D O U A R D.

QUELLE joie vous me donnez en m'annonçant que nous passerons l'hiver à Clarens ! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre séjour à l'armée ! Ce qui me déplaît sur-tout, c'est de voir clairement qu'avant notre séparation le parti de faire la campagne étoit déjà pris, & que vous ne m'en voulûtes rien dire. Mylord, je sens la raison de ce mystère, & ne puis vous en favoir bon gré. Me méprisez-vous assez pour croire qu'il me fût bon de vous survivre, où m'avez-vous connu des attachemens si bas que je les préfère à l'honneur de mourir avec mon ami ? Si je ne méritois pas de vous suivre, il falloit me laisser à Londres : vous m'aurez moins offensé que de m'envoyer ici.

Il est clair, par la dernière de vos lettres, qu'en effet une des miennes s'est perdue, & cette perte a dû vous rendre les deux lettres suivantes fort obscures à bien des égards; mais les éclaircissemens nécessaires pour les bien entendre viendront à loisir. Ce qui presse le plus à présent, est de vous tirer de l'inquiétude où vous êtes sur le chagrin secret de Madame de Wolmar.

Je ne vous redirai point la suite de la conversation que j'eus avec elle après le départ de son mari. Il s'est passé depuis bien des choses qui m'en ont fait oublier une partie, & nous la reprîmes tant de fois durant son absence, que je m'en tiens au sommaire pour épargner des répétitions.

Elle m'apprit donc que ce même époux qui faisoit tout pour la rendre heureuse, étoit l'unique auteur de toute sa peine, & que, plus leur attachement mutuel étoit sincère, plus il lui donnoit à souffrir. Le direz-vous, Mylord? Cet homme si sage, si raisonnable, si loin

de toute espèce de vice, si peu soumis aux passions humaines, ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus, & dans l'innocence d'une vie irréprochable, il porte au fond de son cœur l'affreuse paix des méchans. La réflexion qui naît de ce contraste augmente la douleur de Julie, & il semble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoître l'auteur de son être, s'il avoit plus de motifs pour le craindre, ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable appaise sa conscience aux dépens de sa raison, que l'honneur de penser autrement que le vulgaire anime celui qui dogmatise, cette erreur au moins se conçoit; mais, poursuit-elle en soupirant, pour un si honnête-homme & si peu vain de son savoir, c'étoit bien la peine d'être incrédule!

Il faut être instruit du caractère des deux époux; il faut les imaginer concentrés dans le sein de leur famille, & se tenant l'un à l'autre lieu du reste de l'univers; il faut connoître l'union qui règne entre eux dans tout le reste, pour con-

cevoir combien leur différend sur ce seul point est capable d'en troubler les charmes. M. de Wolmar, élevé dans le rite grec, n'étoit pas fait pour supporter l'absurdité d'un culte aussi ridicule. Sa raison, trop supérieure à l'imbécile joug qu'on lui vouloit imposer, le secoua bientôt avec mépris; & rejetant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité si suspecte, forcé d'être impie, il se fit athée.

Dans la suite, ayant toujours vécu dans des pays catholiques, il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la foi chrétienne par celle qu'on y professe. Il n'y vit d'autre religion que l'intérêt de ses ministres. Il vit que tout y consistoit encore en vaines simagrées, plâtrées un peu plus subtilement par des mots qui ne signifioient rien; il s'aperçut que tous les *honnêtes gens* y étoient unanimement de son avis & ne s'en cachotent guères; que le clergé même, un peu plus discrètement, se moquoit en secret de ce qu'il enseignoit en public, & il m'a protesté

souvent qu'après bien du temps & des recherches, il n'avoit trouvé de sa vie que trois prêtres qui crussent en Dieu (1) : En voulant s'éclaircir de bonne-foi sur ces matières, il s'étoit enfoncé dans les ténèbres de la métaphysique, où l'homme n'a d'autres guides que les systêmes qu'il y porte ; & ne voyant par-tout que doutes & contradictions, quand enfin il est venu parmi des chrétiens, il y est venu trop tard ; sa foi s'étoit déjà fermée à la vé-

(1) A Dieu ne plaise que je veuille approuver ces assertions dures & téméraires ; j'affirme seulement qu'il y a des gens qui les font, & dont la conduite du clergé de tous les pays & de toutes les sectes n'autorise que trop souvent l'indiscrétion. Mais, loin que mon dessein dans cette note soit de me mettre lâchement à couvert, voici bien nettement mon propre sentiment sur ce point. C'est que nul vrai croyant ne sauroit être intolérant ni persécuteur. Si j'étois Magistrat, & que la loi portât peine de mort contre les athées, je commencerois par faire brûler comme tel quiconque en viendroit dénoncer un autre.

rité; sa raison n'étoit plus accessible à la certitude; tout ce qu'on lui prouvoit détruisant plus un sentiment qu'il n'en établissoit un autre, il a fini par combattre également les dogmes de toute espèce, & n'a cessé d'être athée que pour devenir sceptique.

Voilà le mari que le ciel destinoit à cette Julie, en qui vous connoissez une foi si simple & une piété si douce: mais il faut avoir vécu aussi familièrement avec elle que sa cousine & moi, pour savoir combien cette ame tendre est naturellement portée à la dévotion. On diroit que rien de terrestre ne pouvant suffire au besoin d'aimer dont elle est dévorée, cet excès de sensibilité soit forcé de remonter à sa source. Ce n'est point, comme Sainte Thérèse, un cœur amoureux qui se donne le change & veut se tromper d'objet; c'est un cœur vraiment inépuisable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiser, & qui porte ses affections surabondantes au seul être digne de les

absorber (1). L'amour de Dieu ne la détache point des créatures ; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la même cause, en s'animant l'un par l'autre, en deviennent plus charmans & plus doux ; & pour moi , je crois qu'elle seroit moins dévote , si elle aimoit moins tendrement son père , son mari , ses enfans , sa cousine , & moi-même.

Ce qu'il y a de singulier , c'est que , plus elle l'est , moins elle croit l'être , & qu'elle se plaint de sentir en elle-même une ame aride qui ne fait point aimer Dieu. On a beau faire , dit-elle souvent , le cœur ne s'attache que par l'entremise des sens ou de l'imagination , qui les représente , & le moyen de voir ou d'imaginer

(1) Comment ! Dieu n'aura donc que les restes des créatures ! Au contraire , ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain est si peu de chose , que , quand on croit l'avoir rempli d'elles , il est encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

l'immensité du grand Être (1)! Quand je veux m'élever à lui, je ne fais où je suis; n'appercevant aucun rapport entre lui & moi, je ne sens plus rien, je me trouve dans une espèce d'anéantissement; &, si j'osois juger d'autrui par moi-même, je craindrois que les extases des myltiques ne vinssent moins d'un cœur plein que d'un cerveau vuide.

Que faire donc, continue-t-elle, pour me dérober aux fantômes d'une raison qui s'égare? Je substitue un culte grossier,

(1) Il est certain qu'il faut se fatiguer l'ame pour l'élever aux sublimes idées de la Divinité: un culte plus sensible repose l'esprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de piété qui le dispensent de penser à Dieu. Sur ces maximes, les catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs légendes, leurs calendriers, leurs églises, de petits anges, de beaux garçons & de jolies saintes? L'enfant Jésus entre les bras d'une mère charmante & modeste, est en même temps un des plus touchans & des plus agréables spectacles que la dévotion chrétienne puisse offrir aux yeux des fidèles.

mais à ma portée, à ces sublimes contemplations qui passent mes facultés. Je rabaisse à regret la majesté divine; j'interpose entre elle & moi des objets sensibles: ne la pouvant contempler dans son essence, je la contemple au moins dans ses œuvres, je l'aime dans ses bienfaits; mais, de quelque manière que je m'y prenne, au lieu de l'amour pur qu'elle exige, je n'ai qu'une reconnoissance intéressée à lui présenter.

C'est ainsi que tout devient sentiment dans un cœur sensible. Julie ne trouve dans l'univers entier que sujets d'attendrissement & de gratitude. Par-tout elle apperçoit la bienfaitante main de la providence; ses enfans sont le cher dépôt qu'elle en a reçu; elle recueille ses dons dans les productions de la terre; elle voit sa table couverte par ses soins; elle s'endort sous sa protection; son paisible réveil lui vient d'elle; elle sent ses leçons dans les disgraces, & ses faveurs dans les plaisirs; les biens dont jouit tout ce qui lui est cher, sont autant de nouveaux

sujets d'hommages : si le Dieu de l'univers échappe à ses foibles yeux, elle voit par-tout le père commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes ; n'est-ce pas servir, autant qu'on peut, l'Être infini ?

Concevez, Mylord, quel tourment c'est de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre existence, & ne peut partager l'espoir qui nous la rend chère ; de ne pouvoir avec lui ni bénir les œuvres de Dieu, ni parler de l'heureux avenir que nous promet sa bonté ; de le voir insensible, en faisant le bien, à tout ce qui le rend agréable à faire, & par la plus bizarre inconséquence penser en impie & vivre en chrétien. Imaginez Julie à la promenade avec son mari ; l'une admirant, dans la riche & brillante parure que la terre étale, l'ouvrage & les dons de l'auteur de l'univers ; l'autre ne voyant en tout cela qu'une combinaison fortuite où rien n'est lié que par une force aveugle. Imaginez deux époux sincèrement unis, n'osant, de peur de s'importuner mutuel-

lement, se livrer, l'un aux réflexions, l'autre aux sentimens que leur inspirent les objets qui les entourent, & tirer de leur attachement même le devoir de se contraindre incessamment. Nous ne nous promenons presque jamais Julie & moi, que quelque vue frappante & pittoresque ne lui rappelle ces idées douloureuses. Hélas ! dit-elle avec attendrissement, le spectacle de la nature, si vivant, si animé pour nous, est mort aux yeux de l'infortuné Wolmar ; & dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'apperçoit qu'un silence éternel.

Vous qui connoissez Julie, vous qui sâvez combien cette âme communicative aime à se répandre, concevez ce qu'elle souffriroit de ces réserves, quand elles n'auroient d'autre inconvénient qu'un si triste partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funèbres s'élèvent, malgré qu'elle en ait, à la suite de celle-là. Elle a beau vouloir rejeter ces terreurs involontaires, elles

reviennent la troubler à chaque instant. Quelle horreur pour une tendre épouse d'imaginer l'Être suprême vengeur de sa divinité méconnue, de songer que le bonheur de celui qui fait le sien doit finir avec sa vie, & de ne voir qu'un réprouvé dans le père de ses enfans ! A cette affreuse image, toute sa douceur la garantit à peine du désespoir, & la religion, qui lui rend amère l'incrédulité de son mari, lui donne seule la force de la supporter. Si le ciel, dit-elle, souvent, me refuse la conversion de cet honnête-homme, je n'ai plus qu'une grâce à lui demander ; c'est de mourir la première.

Tel est, Mylord, la trop juste cause de ses chagrins secrets ; telle est la peine intérieure qui semble charger sa conscience de l'endurcissement d'autrui, & ne lui devient que plus cruelle par le soin qu'elle prend de la dissimuler. L'athéisme, qui marche à visage découvert chez les Papistes, est obligé de se cacher dans tout pays où, la raison permettant de croire

en Dieu, la seule excuse des incrédules leur est ôtée. Ce système est naturellement désolant; s'il trouve des partisans chez les grands & les riches qu'il favorise, il est par-tout en horreur au peuple opprimé & misérable, qui, voyant délivrer ses tyrans du seul frein propre à les contenir, se voit encore enlever, dans l'espoir d'une autre vie, la seule consolation qu'on lui laisse en celle-ci. Madame de Wolmar, sentant donc le mauvais effet que feroit ici le pyrrhonisme de son mari, & voulant sur-tout garantir ses enfans d'un si dangereux exemple, n'a pas eu de peine à engager au secret un homme sincère & vrai, mais discret, simple, sans vanité, & fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien dont il est fâché d'être privé lui-même. Il ne dogmatise jamais, il vient au temple avec nous, il se conforme aux usages établis; sans professer de bouche une foi qu'il n'a pas, il évite le scandale, & fait sur le culte réglé par les loix tout ce que l'état peut exiger d'un citoyen.

Depuis près de huit ans qu'ils sont unis, la seule Madame d'Orbe est du secret, parce qu'on le lui a confié. Au surplus, les apparences sont si bien fauvées, & avec si peu d'affectation, qu'au bout de six semaines passées ensemble dans la plus grande intimité, je n'avois pas même conçu le moindre soupçon, & n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité sur ce point, si Julie elle-même ne me l'eût apprise.

Plusieurs motifs l'ont déterminée à cette confiance. Premièrement, quelle réserve est compatible avec l'amitié qui règne entre nous? N'est-ce pas aggraver ses chagrins à pure perte que s'ôter la douceur de les partager avec un ami? De plus, elle n'a pas voulu que ma présence fût plus long-temps un obstacle aux entretiens qu'ils ont souvent ensemble, sur un sujet qui lui tient si fort au cœur. Enfin, sachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a désiré, du consentement de son mari, que vous fussiez d'avance instruit de ses sentimens;

car elle attend de votre sagesse un supplément à nos vains efforts , & des effets dignes de vous.

Le temps qu'elle choisit pour me confier sa peine m'a fait soupçonner une autre raison dont elle n'a eu garde de me parler. Son mari nous quittoit ; nous restions seuls ; nos cœurs s'étoient aimés ; ils s'en souvenoient encore ; s'ils s'étoient un instant oubliés , tout nous livroit à l'opprobre. Je voyois clairement qu'elle avoit craint ce tête-à-tête & tâché de s'en garantir ; & la scène de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui se défioit le moins de lui-même devoit seul s'en défier.

Dans l'injuste crainte que lui inspiroit sa timidité naturelle , elle n'imagina point de précaution plus sûre que de se donner incessamment un témoin qu'il fallût respecter ; d'appeller en tiers le juge intégrè & redoutable qui voit les actions secretes & fait lire au fond des cœurs. Elle s'environnoit de la majesté suprême : je voyois Dieu sans cesse entre elle &

moi. Quel coupable desir eût pu franchir une telle sauve-garde ? Mon cœur s'épuroit au feu de son zèle , & je partageois sa vertu.

Ces graves entretiens remplirent presque tous nos têtes-à-têtes durant l'absence de son mari , & depuis son retour nous les reprenons fréquemment en sa présence. Il s'y prête , comme s'il étoit question d'un autre ; & , sans mépriser nos soins , il nous donne souvent de bons conseils sur la manière dont nous devons raisonner avec lui. C'est cela même qui me fait désespérer du succès : car s'il avoit moins de bonne-foi , l'on pourroit attaquer le vice de l'ame qui nourriroit son incrédulité ; mais , s'il n'est question que de convaincre , où chercherons-nous des lumières qu'il n'ait point eues & des raisons qui lui aient échappé ? Quand j'ai voulu disputer avec lui , j'ai vu que tout ce que je pouvois employer d'argumens avoit été déjà vainement épuisé par Julie , & que ma sécheresse étoit bien loin de cette éloquence du cœur & de cette

douce persuasion qui coule de sa bouche : Mylord, nous ne ramenerons jamais cet homme ; il est trop froid & n'est point méchant : il ne s'agit pas de le toucher ; la preuve intérieure ou de sentiment lui manque , & celle-là seule peut rendre invincibles toutes les autres.

Quelque soin que prenne sa femme de lui déguiser sa tristesse, il la sent & la partage : ce n'est pas un œil aussi clairvoyant qu'on abuse. Ce chagrin dévoré ne lui en est que plus sensible. Il m'a dit avoir été tenté plusieurs fois de céder en apparence, & de feindre, pour la tranquilliser, des sentimens qu'il n'avoit pas ; mais une telle bassesse d'ame est trop loin de lui. Sans en imposer à Julie, cette dissimulation n'eût été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne-foi, la franchise, l'union des cœurs, qui console de tant de maux, se fût éclipsé entre eux. Etoit-ce en se faisant moins estimer de sa femme, qu'il pouvoit la rassurer sur ses craintes ? Au lieu d'user de déguisement avec elle, il lui dit sincèrement ce

qu'il pense; mais il le dit d'un ton si simple, avec si peu de mépris des opinions vulgaires, si peu de cette ironique fierté des esprits-forts, que ces tristes aveux donnent bien plus d'affliction que de colère à Julie, & que, ne pouvant transmettre à son mari ses sentimens & ses espérances, elle en cherche avec plus de soin à rassembler autour de lui ces douceurs passagères auxquelles il borne sa félicité. Ah! dit-elle avec douleur, si l'infortuné fait son paradis en ce monde, rendons-le lui du moins aussi doux qu'il est possible (1).

Le voile de tristesse dont cette opposition de sentimens couvre leur union,

(1) Combien ce sentiment plein d'humanité n'est-il pas plus naturel que le zèle affreux des persécuteurs, toujours occupés à tourmenter les incrédules, comme pour les damner dès cette vie, & se faire les persécuteurs des démons! Je ne cesserai jamais de le redire; c'est que ces persécuteurs-là ne sont point des croyans; ce sont des fourbes.

prouve mieux que toute autre chose l'invincible ascendant de Julie par les consolations dont cette tristesse est mêlée, & qu'elle seule au monde étoit peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démêlés, toutes leurs disputes sur ce point important, loin de se tourner en aigreur, en mépris, en querelles, finissent toujours par quelque scène attendrissante, qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

Hier, l'entretien s'étant fixé sur ce texte, qui revient souvent quand nous ne sommes que nous trois, nous tombâmes sur l'origine du mal, & je m'efforçois de montrer que non-seulement il n'y avoit point de mal absolu & général dans le systême des êtres, mais que même les maux particuliers étoient beaucoup moindres qu'il ne le semble au premier coup-d'œil, & qu'à tout prendre, ils étoient surpassés de beaucoup par les biens particuliers & individuels. Je citois à M. de Wolmar son propre exemple; & pénétré du bonheur de sa situation, je la

peignois avec des traits si vrais, qu'il en parut ému lui-même. Voilà, dit-il en m'interrompant, les séductions de Julie. Elle met toujours le sentiment à la place des raisons, & le rend si touchant qu'il faut toujours l'embrasser pour toute réponse : ne seroit-ce point de son maître de philosophie, ajouta-t-il en riant, qu'elle auroit appris cette manière d'argumenter ?

Deux mois plutôt, la plaisanterie m'eût déconcerté cruellement ; mais le temps de l'embaras est passé : je n'en fis que rire à mon tour ; & , quoique Julie eût un peu rougi, elle ne parut pas plus embarrassée que moi. Nous continuâmes. Sans disputer sur la quantité du mal, Wolmar se contentoit de l'aveu qu'il fallut bien faire, que, peu ou beaucoup, enfin le mal existe ; & de cette seule existence il déduisoit défaut de puissance, d'intelligence ou de bonté dans la première cause. Moi, de mon côté, je tâchois de montrer l'origine du mal physique dans la nature de la matière ; & du mal moral
dans

dans la liberté de l'homme. Je lui soutenois que Dieu pouvoit tout faire, hors de créer d'autres substances aussi parfaites que la sienne, & qui ne laissassent aucune prise au mal. Nous étions dans la chaleur de la dispute, quand je m'apperçus que Julie avoit disparu. Devinez où elle est, me dit son mari, voyant que je la cherchois des yeux. Mais, dis-je, elle est allée donner quelque ordre dans le ménage. Non, dit-il; elle n'auroit point pris pour d'autres affaires le temps de celle-ci. Tout se fait sans qu'elle me quitte; & je ne la vois jamais rien faire... Elle est donc dans la chambre des enfans?... Tout aussi peu; ses enfans ne lui sont pas plus chers que mon salut. Eh bien! repris-je, ce qu'elle fait, je n'en fais rien; mais je suis très-sûr qu'elle ne s'occupe qu'à des soins utiles. Encore moins, dit-il froidement; venez, venez, vous verrez si j'ai bien deviné.

Il se mit à marcher doucement; je le suivis sur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet; elle étoit fermée. Il l'ouvrit brusquement. Mylord;

quel spectacle ! Je vis Julie à genoux , les mains jointes , & toute en larmes. Elle se leve avec précipitation , s'essuyant les yeux , se cachant le visage , & cherchant à s'échapper : on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laissa pas le temps de fuir. Il courut à elle dans une espèce de transport. Chère épouse ! lui dit-il en l'embrassant , l'ardeur même de tes vœux trahit ta cause. Que leur manque-t-il pour être efficaces ? Va , s'ils étoient entendus , ils feroient bientôt exaucés. Il le feront , lui dit-elle d'un ton ferme & persuadé ; j'en ignore l'heure & l'occasion. Puissé-je l'acheter aux dépens de ma vie ! mon dernier jour seroit le mieux employé.

Venez , Mylord ; quittez vos malheureux combats ; venez remplir un devoir plus noble. Le sage préfère-t-il l'honneur de tuer des hommes aux soins qui peuvent en sauver un (1) ?

(1) Il y avoit ici une grande lettre de Mylord Édouard à Julie. Dans la suite , il sera parlé de cette lettre ; mais pour de bonnes raisons j'ai été forcé de la supprimer.

L E T T R E I I I.

D E S A I N T - P R E U X

A M Y L O R D É D O U A R D.

Q U O I ! même après la séparation de l'armée, encore un voyage à Paris ! Oubliez-vous donc tout-à-fait Clarens, & celle qui l'habite ? Nous êtes-vous moins cher qu'à Mylord Hyde ? Etes-vous plus nécessaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici ? Vous nous forcez à faire des vœux opposés aux vôtres, & vous me faites souhaiter d'avoir du crédit à la cour de France pour vous empêcher d'obtenir les passe-ports que vous en attendez. Contentez-vous, toutefois : allez voir votre digne compatriote. Malgré lui, malgré vous, nous serons vengés de cette préférence ; & , quelque plaisir que vous goûtiez à vivre avec lui, je fais que, quand vous serez avec nous, vous regretterez le temps que vous ne nous aurez pas donné.

En recevant votre lettre , j'avois d'abord soupçonné qu'une commission secrète.... quel plus digne méditateur de paix?..... Mais les Rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux? Osent-ils écouter la vérité? Savent-ils même honorer le vrai mérite?... Non , non , cher Edouard , vous n'êtes pas fait pour le ministère , & je pense trop bien de vous pour croire que , si vous n'étiez pas né Pair d'Angleterre , vous le fussiez jamais devenu.

Viens , ami , tu feras mieux à Clarens qu'à la Cour. O quel hiver nous allons passer tous ensemble , si l'espoir de notre réunion ne m'abuse pas ! Chaque jour ||a prépare , en ramenant ici quelque'une de ces ames privilégiées qui sont si chères l'une à l'autre , qui sont si dignes de s'aimer , & qui semblent n'attendre que vous pour se passer du reste de l'univers. En apprenant quel heureux hasard a fait passer ici la partie adverse du Baron d'Étange , vous avez prévu tout ce qui devoit arriver de cette rencontre & ce

qui est arrivé réellement (1). Ce vieux plaideur, quoiqu'inflexible & entier presque autant que son adverfaire, n'a pu résister à l'ascendant qui nous a subjugués. Après avoir vu Julie, après l'avoir entendue, après avoir conversé avec elle, il a eu honte de plaider contre son père. Il est parti pour Berne si bien disposé, & l'accômodement est actuellement en si bon train, que sur la dernière lettre du Baron nous l'attendons de retour dans peu de jours.

Voilà ce que vous aurez déjà su par M. de Wolmar. Mais ce que probablement vous ne savez point encore, c'est que Madame d'Orbe, ayant enfin terminé ses affaires, est ici depuis jeudi, & n'aura plus d'autre demeure que celle de son amie. Comme j'étois prévenu du jour

(1) On voit qu'il manque ici plusieurs lettres intermédiaires, ainsi qu'en beaucoup d'autres endroits. Le lecteur dira qu'on se tire fort commodément d'affaire avec de pareilles omissions, & je suis tout-à-fait de son avis.

de son arrivée; j'allai au-devant d'elle à l'insu de Madame de Wolmar, qu'elle vouloit surprendre, &, l'ayant rencontrée au-deçà de Lutri, je revins sur mes pas avec elle.

Je la trouvai plus vive & plus charmante que jamais, mais inégale, distraite, n'écoutant point, répondant encore moins, parlant sans suites & par saillies, enfin livrée à cette inquiétude dont on ne peut se défendre sur le point d'obtenir ce qu'on a fortement désiré. On eût dit à chaque instant qu'elle trembloit de retourner en arrière. Ce départ, quoique long-temps différé, s'étoit fait si à la hâte, que la tête en tournoit à la maîtresse & aux domestiques. Il régnoit un désordre risible dans le menu bagage qu'on amenoit. A mesure que la femme-de-chambre craignoit d'avoir oublié quelque chose, Claire assuroit toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du carrosse; & le plaisant, quand on y regarda, fut qu'il ne s'y trouva rien du tout.

Comme elle ne vouloit pas que Julie

entendit sa voiture, elle descendit dans l'avenue, traversa la cour en courant comme une folle, & monta si précipitamment, qu'il fallut respirer après la première rampe avant d'achever de monter. M. de Wolmar vint au-devant d'elle; elle ne put lui dire un seul mot.

En ouvrant la porte de la chambre, je vis Julie assise vers la fenêtre, & tenant sur ses genoux la petite Henriette, comme elle faisoit souvent. Claire avoit médité un beau discours à sa manière, mêlé de sentiment & de gaieté; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, le discours, la gaieté, tout fut oublié; elle vole à son amie, en s'écriant avec un emportement impossible à peindre: Cousine, toujours, pour toujours, jusqu'à la mort! Henriette, appercevant sa mère, saute & court au-devant d'elle en criant aussi: *maman! maman!* de toute sa force, & la rencontre si rudement que la pauvre petite tomba du coup. Cette subite apparition, cette chute, la joie, le trouble saisirent Julie à tel point, que s'étant

levée; en étendant les bras avec un cri très aigu, elle se laissa retomber & se trouva mal. Claire, voulant relever sa fille, voit pâlir son amie; elle hésite, elle ne fait à laquelle courir. Enfin, me voyant relever Henriette, elle s'élançe pour secourir Julie défaillante, & tombe sur elle dans le même état.

Henriette, les appercevant toutes deux sans mouvement, se mit à pleurer & pousser des cris qui firent accourir la Fanchon; l'une court à sa mère, l'autre à sa maîtresse. Pour moi, saisi, transporté; hors de sens, j'errois à grands pas par la chambre; sans savoir ce que je faisois avec des exclamations interrompues, & dans un mouvement convulsif dont je n'étois pas le maître. Wolmar lui-même, le froid Wolmar se sentit ému. O sentiment! sentiment! douce vie de l'ame, quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché? quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? Au lieu de courir à Julie, cet heureux époux se jeta sur un fauteuil, pour contempler

avidement ce ravissant spectacle. Ne craignez rien, dit-il, en voyant notre empressement. Ces scènes de plaisir & de joi n'épuisent un instant la nature, que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle; elles ne sont jamais dangereuses. Laissez-moi jouir du bonheur que je goûte, & que vous partagez. Que doit-il être pour vous? Je n'en connus jamais de semblable; & je suis le moins heureux des six.

Mylord, sur ce premier moment, vous pouvez juger du reste. Cette réunion excita, dans toute la maison, un retentissement d'allégresse, & une fermentation qui n'est pas encore calmée. Julie, hors d'elle-même, étoit dans une agitation où je ne l'avois jamais vue; il fut impossible de songer à rien de toute la journée, qu'à se voir & s'embrasser sans cesse, avec de nouveaux transports. On ne s'avisa pas même du fallon d'Apollon: le plaisir étoit par-tout, on n'avoit pas besoin d'y songer. A peine le lendemain eut-on assez de sang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar, tout seroit allé de travers.

chacun se para de son mieux. Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en falloit pour les amusemens. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire ; il y régnoit une confusion qui la rendoit touchante , & le désordre en faisoit le plus bel ornement.

La matinée se passa à mettre Madame d'Orbe en possession de son emploi d'intendante ou de maîtresse-d'hôtel , & elle se hâtoit d'en faire les fonctions, avec un empressement d'enfant, qui nous fit rire. En entrant pour dîner dans le beau salon, les deux cousines virent de tous côtés leurs chiffres unis, & formés avec des fleurs. Julie devina dans l'instant d'où venoit ce soin ; elle m'embrassa dans un saisissement de joie. Claire, contre son ancienne coutume, hésita d'en faire autant. Wolmar lui en fit la guerre ; elle prit, en rougissant, le parti d'imiter sa cousine. Cette rougeur, que je remarquai trop, me fit un effet que je ne saurois dire ; mais je ne me sentis pas dans ses bras sans émotion.

L'après-midi il y eut une belle collation dans le gynécée, où, pour le coup, le maître & moi fûmes admis. Les hommes tirèrent au blanc une mise donnée par Madame d'Orbe. Le nouveau venu l'emporta, quoique moins exercé que les autres; Claire ne fut pas la dupe de son adresse. Hanz lui-même ne s'y trompa pas, & refusa d'accepter le prix; mais tous ses camarades l'y forcèrent, & vous pouvez juger que cette honnêteté de leur part ne fut pas perdue.

Le soir, toute la maison, augmentée de trois personnes, se rassembla pour danser. Claire sembloit parée par la main des Graces; elle n'avoit jamais été si brillante que ce jour-là. Elle dansoit, elle causoit, elle rioit, elle donnoit ses ordres, elle suffisoit à tout. Elle avoit juré de n'excéder de fatigue; & après cinq ou six contre-danses très-vives, tout d'une haleine, elle n'oublia pas le reproche ordinaire, que je dansois comme un philosophe. Je lui dis, moi, qu'elle dansoit comme un lutin, qu'elle ne faisoit pas

moins de ravage , & que j'avois peur qu'elle ne me laifsât reposer ni jour ni nuit. Au contraire , dit-elle , voici de quoi vous faire dormir tout d'une pièce ; & à l'instant elle me reprit pour danser.

Elle étoit infatigable ; mais il n'en étoit pas ainsi de Julie ; elle avoit peine à se tenir ; les genoux lui trembloient en dansant ; elle étoit trop touchée pour pouvoir être gaie. Souvent on voyoit des larmes de joie couler de ses yeux : elle contemploit sa cousine avec une sorte de ravissement ; elle aimoit à se croire l'étrangère à qui l'on donnoit la fête , & à regarder Claire comme la maîtresse de la maison , qui l'ordonnoit. Après le souper , je tirai des fusées que j'avois apportées de la Chine , & qui firent beaucoup d'effet. Nous veillâmes fort avant dans la nuit ; il fallut enfin se quitter ; Madame d'Orbe étoit lasse , ou devoit l'être , & Julie voulut qu'on se couchât de bonne-heure.

Insensiblement le calme renaît , & l'ordre avec lui. Claire , toute folâtre

qu'elle est, fait prendre, quand il lui plaît, un ton d'autorité qui en impose. Elle a d'ailleurs du sens, un discernement exquis, la pénétration de Wolmar, la bonté de Julie, & quoiqu'extrêmement libérale, elle ne laisse pas d'avoir aussi beaucoup de prudence; en sorte que, restée veuve si jeune, & chargée de la garde noble de sa fille, les biens de l'une & de l'autre n'ont fait que prospérer dans ses mains : ainsi, l'on n'a pas lieu de craindre, que, sous ses ordres, la maison soit moins bien gouvernée qu'auparavant. Cela donne à Julie le plaisir de se livrer toute entière à l'occupation qui est le plus de son goût; savoir, l'éducation des enfans; &, je ne doute pas qu'Henriette ne profite extrêmement de tous les soins dont une de ses mères aura soulagé l'autre. Je dis ses mères; car à voir la manière dont elles vivent avec elle, il est difficile de distinguer la véritable; & des étrangers qui nous sont venus aujourd'hui, sont, ou paroissent là-dessus encore en doute. En effet, toutes deux

l'appellent Henriette, ou ma fille, indifféremment. Elle appelle, *maman* l'une, & l'autre *petite maman*; la même tendresse règne de part & d'autre; elle obéit également à toutes deux. S'ils demandent aux Dames à laquelle elle appartient, chacune répond, à moi. S'ils interrogent Henriette, il se trouve qu'elle a deux mères; on seroit embarrassé à moins. Les plus clairs-voyans se décident pourtant à la fin pour Julie. Henriette, dont le père étoit blond, est blonde comme elle, & lui ressemble beaucoup. Une certaine tendresse de mère se peint encore mieux dans ses yeux que dans les regards de Claire. La petite prend auprès de Julie un air plus respectueux, plus attentif sur elle-même. Machinalement elle se met plus souvent à ses côtés, parce que Julie a plus souvent quelque chose à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences font en faveur de la petite *maman*, & je me suis apperçu que cette erreur est si agréable aux deux cousines, qu'elle pourroit bien être quelquefois volon-

taire, & devenir un moyen de leur faire sa cour.

Mylord, dans quelques jours, il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y ferez, il faudra mal penser de tout homme dont le cœur cherchera sur le reste de la terre, des vertus, des plaisirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maison.



L E T T R E I V.

D E S A I N T - P R E U X

A M Y L O R D É D O U A R D.

IL y a trois jours que j'essaye chaque soir de vous écrire. Mais, après une journée laborieuse, le sommeil me gagne en rentrant : le matin, dès la pointe du jour, il faut retourner à l'ouvrage. Une ivresse plus douce que celle du vin me jette au fond de l'ame un trouble délicieux, & je ne puis dérober un moment à des plaisirs devenus tout nouveaux pour moi.

Je ne conçois pas quel séjour pourroit me déplaire avec la société que je trouve dans celui-ci : mais savez-vous en quoi Clarens me plaît pour lui-même ? C'est que je m'y sens vraiment à la campagne, & que c'est presque la première fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de ville ne savent point aimer la campagne ; ils

ne savent pas même y être : à peine quand ils y font, savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux , les plaisirs ; ils les ignorent ; ils font chez eux comme en pays étranger : je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent. Il faut être villageois au village , ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire ? Les habitans de Paris , qui croient aller à la campagne , n'y vont point ; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs , les beaux-esprits , les auteurs , les parasites , sont le cortége qui les suit. Le jeu , la musique , la comédie ; y font leur seule occupation (1). Leur table est couverte comme à Paris ; ils y mangent aux mêmes heures , ou leur y sert les mêmes mets avec le même appareil , ils n'y font que les mêmes choses ;

(1) Il y faut ajouter la chasse. Encore la font-ils si commodément , qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Mais je n'entame point ici cet article de la chasse ; il fournit trop pour être traité dans une note. J'aurai peut-être occasion d'en parler ailleurs.

autant valoit y rester; car, quelque riche qu'on puisse être, & quelque soin qu'on ait pris, on sent toujours quelque privation, & l'on ne fauroit apporter avec soi Paris tout entier. Ainsi cette variété, qui leur est si chère, ils la fuient; ils ne connoissent jamais qu'une manière de vivre, & s'en ennuient toujours.

Le travail de la campagne est agréable à considérer, & n'a rien d'assez pénible en lui-même, pour émouvoir à compassion. L'objet de l'utilité publique & privée, le rend intéressant; & puis, c'est la première vocation de l'homme, il rappelle à l'esprit une idée agréable, & au cœur, tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reste point froide à l'aspect du labourage & des moissons. La simplicité de la vie pastorale & champêtre a toujours quelque chose qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement; insensiblement on se sent attendrir sans savoir pourquoi. Ainsi, quelquefois encore la

voix de la nature amollit nos cœurs farouches; & , quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle est si douce, qu'on ne l'entend jamais sans plaisir.

J'avoue que la misère qui couvre les champs en certains pays, où le publicain dévore les fruits de la terre, l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maître inhumain, ôtent beaucoup d'attrait à ces tableaux. Des chevaux étiques, près d'expirer sous les coups, de malheureux payfans exténués de jeûne, excédés de fatigue, & couverts de haillons, des hameaux de mûres, offrent un triste spectacle à la vue; on a presque regret d'être homme, quand on songe aux malheureux dont il faut manger le sang. Mais quel charme de voir de bons & sages régisseurs faire, de la culture de leurs terres, l'instrument de leurs bienfaits, leurs amusemens, leurs plaisirs; verser à pleines mains les dons de la providence; engraisser tout ce qui les entourent, hommes & bestiaux, des

biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers; accumuler l'abondance & la joie autour d'eux, & faire, du travail qui les enrichit, une fête continuelle! Comment se dérober à la douce illusion que ces objets font naître? On oublie son siècle & ses contemporains; on se transporte au temps des patriarches; on veut mettre soi-même la main à l'œuvre, partager les travaux rustiques, & le bonheur qu'on y voit attaché. O temps de l'amour & de l'innocence! où les femmes étoient tendres & modestes, où les hommes étoient simples, & vivoient contents! O Rachel! fille charmante & si constamment aimée, heureux celui qui, pour t'obtenir, ne regretta pas quatorze ans d'esclavage! O douce élève de Noëmi! heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur! Non! jamais la beauté ne règne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est-là que les Graces font sur leur trône, que la simplicité les pare, que

la gaieté les anime, & qu'il faut les adorer malgré foi. Pardon, Mylord, je reviens à nous.

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtoient d'heureuses vendanges; les premières gelées en ont amené l'ouverture (1); le pampre grillé, laissant la grappe à découvert, étale aux yeux les dons du père Lyée, & semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant, que le ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misère; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefafs (2) qu'on relie de toutes parts; le chant des vendangeuses, dont ces côteaux retentissent; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir; le rauque son des instrumens rustiques

(1) On vendange fort tard dans le pays de Vaud, parce que la principale récolte est en vins blancs, & que la gelée leur est salutaire.

(2) Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays.

qui les anime au travail ; l'aimable & touchant tableau d'une allégresse générale , qui semble en ce moment étendu sur la face de la terre ; enfin le voile de brouillard que le soleil lève au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle ; tout conspire à lui donner un air de fête , & cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion , quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient su joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar , dont ici le meilleur terrain consiste en vignobles , a fait d'avance tous les préparatifs nécessaires. Les cuves , le pressoir , le cellier , les futailles n'attendoient que la douce liqueur pour laquelle ils sont destinés. Madame de Wolmar s'est chargée de la récolte ; le choix des ouvriers , l'ordre & la distribution du travail la regardent. Madame d'Orbe préside aux festins de vendange , & au salaire des journaliers , selon la police établie , dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon inspection ,

à moi, est de faire observer au pressoir les directions de Julie, dont la tête ne supporte pas la vapeur des cuves ; & Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi, comme étant tout-à-fait du ressort d'un buveur.

Les tâches ainsi partagées, le métier commun pour remplir les vuides est celui de vendangeur. Tout le monde est sur pied de grand matin : on se rassemble pour aller à la vigne. Madame d'Orbe, qui n'est jamais assez occupée au gré de son activité, se charge, pour surcroît, de faire avertir & tancer les paresseux, & je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce soin avec une maligne vigilance. Quant au vieux Baron, tandis que nous travaillons tous, il se promène avec un fusil, & vient de temps en temps m'ôter aux vendangeuses pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai secrettement engagé ; si bien que j'en perds peu-à-peu le nom de philosophe pour gagner celui de fainéant, qui, dans le fond, n'en diffère pas de beaucoup.

Vous voyez, par ce que je viens de vous marquer du Baron, que notre réconciliation est sincère, & que Wolmar a lieu d'être content de la seconde épreuve (1). Moi de la haine pour le père de mon amie ! Non, quand j'aurois été son fils, je ne l'aurois pas plus parfaitement

(1) Ceci s'entendra mieux par l'extrait suivant d'une lettre de Julie, qui n'est pas dans ce recueil.

« Voilà, me dit M. de Wolmar, en me tirant » à part, la seconde épreuve que je lui desti- » nois. S'il n'eût pas caressé votre père, je me » serois défié de lui. Mais, dis-je, comment » concilier ces caresses & votre épreuve avec » l'antipathie que vous avez vous-même trouvée » entre eux ? Elle n'existe plus, reprit-il ; les » préjugés de votre père ont fait à Saint-Preux » tout le mal qu'ils pouvoient lui faire. Il n'en » a plus rien à craindre ; il ne le hait plus ; il » le plaint. Le Baron, de son côté, ne le craint » plus ; il a le cœur bon ; il sent qu'il lui a fait » bien du mal ; il en a pitié. Je vois qu'ils » seront fort bien ensemble, & se verront avec » plaisir. Aussi, dès cet instant, je compte sur » lui tout-à-fait ».

honoré.

honoré. En vérité, je ne connois point d'homme plus droit, plus franc, plus généreux, plus respectable à tous égards que ce bon gentilhomme. Mais la bizarrerie de ses préjugés est étrange. Depuis qu'il est sûr que je ne saurois lui appartenir, il n'y a sorte d'honneur qu'il ne me fasse; & pourvu que je ne sois pas son gendre, il se mettroit volontiers au-dessous de moi. Le seule chose que je ne puis lui pardonner, c'est, quand nous sommes seuls, de railler quelquefois le prétendu Philosophe sur ses anciennes leçons. Ces plaisanteries me sont amères, & je les reçois toujours fort mal; mais il rit de ma colère, & dit: allons tirer des grives; c'est assez pousser d'argumens. Puis il crie en passant: Claire, Claire! un bon fouper à ton maître; car je lui vais faire gagner de l'appétit. En effet, à son âge il court les vignes avec son fusil tout aussi vigoureusement que moi, & tire incomparablement mieux. Ce qui me venge un peu de ses railleries, c'est que devant sa fille il n'ose plus souffler, & la petite

écolière n'en impose guères moins à son père même qu'à son précepteur. Je reviens à nos vendanges.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins destinés pour la vente & pour les provisions ordinaires, lesquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec soin, la bienfaisante Fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, & j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un, elle fait tordre la grappe quand elle est mûre, & la laisse flétrir au soleil sur sa souche; pour l'autre, elle fait égrapper le raisin & trier les grains avant de les jeter dans la cuve; pour un autre, elle fait cueillir, avant le lever du soleil, du raisin rouge, & le porter doucement sur le pressoir, couvert encore de sa fleur & de sa rosée, pour en exprimer du vin blanc: elle prépare un vin de liqueur, en mêlant dans les tonneaux du moût réduit en sirop sur le feu; un vin sec, en l'empê-

chant de cuver ; un vin d'absynthe pour l'estomac (1) ; un vin muscat avec des simples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier ; toutes ces préparations sont saines & naturelles : c'est ainsi qu'une économe industrie supplée à la diversité des terrains , & rassemble vingt climats en un seul.

Vous ne sauriez concevoir avec quel zèle , avec quelle gaieté tout cela se fait. On chante , on rit toute la journée , & le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité ; tout le monde est égal , & personne ne s'oublie. Les Dames sont sans airs , les payannes sont décentes , les hommes badins & non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleures chansons , à qui fera les meilleurs contes , à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles , & l'on ne s'agace

(1) En Suisse on boit beaucoup de vin d'absynthe ; & , en général , comme les herbes des Alpes ont plus de vertu que dans les plaines , on y fait plus d'usage des infusions.

mutuellement que pour montrer combien on est sûr les uns des autres. On ne revient point ensuite faire chez soi les messieurs; on passe aux vignes toute la journée; Julie y a fait faire une loge où l'on va se chauffer quand on a froid, & dans laquelle on se réfugie en cas de pluie. On dîne avec les paysans, & à leur heure, aussi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur soupe un peu grossière, mais bonne, saine, & chargée d'excellents légumes. On ne ricane point orgueilleusement de leur air gauche & de leurs complimens rustauds; pour les mettre à leur aise, on s'y prête sans affectation. Ces complaisances ne leur échappent pas; ils y sont sensibles, &, voyant qu'on veut bien sortir pour eux de sa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A dîner, on amène les enfans, ils passent le reste de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver! O bienheureux enfans! disent-ils, en les pressant dans leurs bras robustes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres!

resemblez à vos pères & mères, & soyez comme eux la bénédiction du pays. Souvent, en songeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes, & savent manier l'épée & le mousquet aussi bien que la serpette & la houe; en voyant Julie au milieu d'eux, si charmante & si respectée, recevoir, elle & ses enfans; leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illustre & vertueuse Agrippine montrant son fils aux troupes de Germanicus. Julie! femme incomparable! vous exercez dans la simplicité de la vie privée le despotique empire de la sagesse & des bienfaits: vous êtes pour tout le pays un dépôt cher & sacré que chacun voudroit défendre & conserver au prix de son sang, & vous vivez plus sûrement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les Rois entourés de tous leurs soldats.

Le soir on revient gaiement tous ensemble. On nourrit & loge les ouvriers tout le temps de la vendange, & même le dimanche, après la prêche du soir, on

se rassemble avec eux & l'on danse jusqu'au souper. Les autres jours, on ne se sépare point non plus en rentrant au logis, hors le Baron qui ne soupe jamais & se couche de fort bonne-heure, & Julie qui monte avec ses enfans chez lui jusqu'à ce qu'il s'aïlle coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur jusqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie citadine à la vie rustique. Ces saturnales sont bien plus agréables & plus sages que celles des Romains. Le renversement qu'ils affectoient étoit trop vain pour instruire le maître ni l'esclave : mais la douce égalité qui règne ici, rétablit l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous (1).

(1) Si de-là naît un commun état de fête, non moins doux à ceux qui descendent qu'à ceux qui montent, ne s'ensuit-il pas que tous les états sont presque indifférens par eux-mêmes, pourvu qu'on puisse & qu'on veuille en sortir quelque-fois? les gueux sont malheureux, parce qu'ils

Le lieu d'assemblée est une salle à l'antique avec une grande cheminée, où l'on fait bon feu. La pièce est éclairée de trois lampes, auxquelles M. de Wolmar a seulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc, pour intercepter la fumée & réfléchir la lumière. Pour prévenir l'envie & les regrets, on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puissent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes, & un peu plus de largesse dans la distribution. Le souper est servi sur deux longues tables. Le luxe & l'appareil des festins n'y sont pas; mais

sont toujours gueux; les Rois sont malheureux, parce qu'ils sont toujours Rois. Les états moyens, dont on sort plus aisément, offrent des plaisirs au-dessus & au-dessous de soi; ils étendent aussi les lumières de ceux qui les remplissent, en leur donnant plus de préjugés à connoître & plus de degrés à comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur sens.

l'abondance & la joie y font. Tout le monde se met à table, maîtres, journaliers, domestiques; chacun se lève indifféremment pour servir, sans exclusion, sans préférence, & le service se fait toujours avec grace & avec plaisir. On boit à discrétion; la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence de maîtres si respectés contient tout le monde & n'empêche pas qu'on ne soit à son aise & gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes; mais il est congédié sans rémission dès le lendemain.

Je me prévaux aussi des plaisirs du pays & de la saison. Je reprends la liberté de vivre à la Valaisane, & de boire assez souvent du vin pur; mais je n'en bois point qui n'ait été versé de la main d'une des deux cousines. Elles se chargent de mesurer ma soif à mes forces, & de ménager ma raison. Qui fait mieux qu'elles comment il la faut gouverner, & l'art de me l'ôter & de me la rendre? Si le travail de la journée, la durée & la gaieté du

repas donnent plus de force au vin versé de ces mains chéries , je laissè exhaler mes transports sans contrainte ; ils n'ont plus rien que je doive taire , rien qui gêne la présence du sage Wolmar. Je ne crains point que son œil éclairé lise au fond de mon cœur ; & quand un tendre souvenir y veut renaître , un regard de Julie m'en fait rougir.

Après le souper , on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre ; chacun dit sa chanson tour-à-tour. Quelquefois les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble , ou bien alternativement à voix seule & en refrain. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquans ; mais ils ont je ne fais quoi d'antique & de doux qui touche à la longue. Les paroles sont simples , naïves , souvent tristes ; elles plaisent pourtant. Nous ne pouvons nous empêcher , Claire de sourire , Julie de rougir , moi de soupirer , quand nous retrouvons dans ces chansons des tours & des expressions dont nous nous sommes

fervis autrefois. Alors en jetant les yeux sur elles, & me rappelant les temps éloignés, un tressaillement me prend, un poids insupportable me tombe tout-à-coup sur le cœur, & me laisse une impression funeste qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant je trouve à ces veillées une sorte de charme que je ne puis vous expliquer, & qui m'est pourtant fort sensible. Cette réunion de différens états, la simplicité de cette occupation, l'idée de délassement, d'accord, de tranquillité, le sentiment de paix qu'elle porte à l'ame, a quelque chose d'attendrissant qui dispose à trouver ces chansons plus intéressantes. Ce concert des voix de femmes n'est pas non plus sans douceur. Pour moi, je suis convaincu que, de toutes les harmonies, il n'y en a point d'aussi agréable que le chant à l'unisson, & que, s'il nous faut des accords, c'est parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne se trouve-t-elle pas dans un son quelconque? & qu'y pouvons-nous ajouter sans altérer les proportions que la nature a établies dans la force rela-

tive des sons harmonieux? En doublant les uns & non pas les autres, en ne les renforçant pas même en rapport, n'ôtons-nous pas à l'instant ces proportions? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit possible; mais nous voulons mieux faire encore, & nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du soir aussi bien que pour celui de la journée, & la filouterie que j'y voulois employer m'attira hier un petit affront. Comme je ne suis pas des plus adroits à teiller, & que j'ai souvent des distractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chenevottes de mes voisins pour grossir mon tas; mais cette impitoyable Madame d'Orbe s'en étant apperçue, fit signe à Julie, qui, m'ayant pris sur le fait, me tança sévèrement. Monsieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injustice, même en plaisantant; c'est ainsi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, & qui, pis est, à plaisanter encore.

Voilà comment se passe la soirée. Quand l'heure de la retraite approche, Madame de Wolmar dit : allons tirer le feu d'artifice. A l'instant, chacun prend son paquet de chenevottes, signe honorable de son travail ; on les porte en triomphe au milieu de la cour, on les rassemble en un tas ; on en fait un trophée, on y met le feu : mais n'a pas cet honneur qui veut ; Julie l'adjuge, en présentant le flambeau à celui ou celle qui a fait, ce soir-là, le plus d'ouvrage ; fût-ce elle-même, elle se l'attribue sans façon. L'auguste cérémonie est accompagnée d'acclamations & de battemens de mains. Les chenevottes font un feu clair & brillant qui s'éleve jusqu'aux nues, un vrai feu de joie autour duquel on saute, on rit. Ensuite on offre à boire à toute l'assemblée ; chacun boit à la santé du vainqueur, & va se coucher, content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence, & qu'on ne seroit pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain, & toute sa vie.



L E T T R E V.

D E S A I N T - P R E U X

A M. D E W O L M A R.

J O U I S S E Z , cher Wolmar , du fruit de vos soins. Recevez les hommages d'un cœur épuré , qu'avec tant de peines vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris ; jamais homme ne tenta ce que vous avez exécuté ; jamais ame reconnoissante & sensible ne sentit ce que vous m'avez inspiré. La miéne avoit perdu son ressort , sa vigueur , son être ; vous m'avez tout rendu. J'étois mort aux vertus , ainsi qu'au bonheur ; je vous dois cette vie morale à laquelle je me sens renaître. O mon bienfaiteur ! ô mon père ! en me donnant à vous tout entier , je ne puis vous offrir , comme à Dieu même , que les dons que je tiens de vous.

Faut-il vous avouer ma foiblesse &

mes craintes ? Jusqu'à présent je me suis toujours défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur, & cru toutes vos bontés perdues. Ce moment fut cruel & décourageant pour la vertu ; grace au ciel, grace à vous, il est passé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri seulement, parce que vous me le dites, mais parce que je le sens. Je n'ai plus besoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a fallu séparer de vous & d'elle, pour savoir ce que je pouvois être sans votre appui. C'est loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'écris à Madame d'Orbe le détail de notre voyage. Je ne vous le répéterai point ici. Je veux bien que vous connoissiez toutes mes foiblesses ; mais je n'ai pas la force de vous les dire. Cher Wolmar, c'est ma dernière faute ; je m'en sens déjà si loin que je n'y songe point sans fierté ; mais l'instant en est si près encore, que je ne puis l'avouer sans

peine. Vous qui sûtes pardonner mes égaremens, comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'à produit leur repentir ?

Rien ne manque plus à mon bonheur : Mylord m'a tout dit. Cher ami, je ferai donc à vous ? J'élèverai donc vos enfans ? L'aîné des trois élèvera les deux autres. Avec quelle ardeur je l'ai désiré ! Combien l'espoir d'être trouvé digne d'un si cher emploi redoubloit mes soins pour répondre aux vôtres ! Combien de fois j'osai montrer là-dessus mon empressement à Julie ! Qu'avec plaisir j'interprétois souvent en ma faveur vos discours & les siens ! Mais, quoi qu'elle fût sensible à mon zèle & qu'elle en parût approuver l'objet, je ne la vis point entrer assez précisément dans mes vues pour oser en parler plus ouvertement. Je sentis qu'il falloit mériter cet honneur, & ne pas le demander. J'attendois de vous & d'elle ce gage de votre confiance & de votre estime. Je n'ai point été trompé dans mon espoir : mes amis, croyez-moi, vous ne serez point trompé dans le vôtre.

Vous savez qu'à la suite de nos conversations sur l'éducation de vos enfans, j'avois jeté sur le papier quelques idées qu'elles m'avoient fournies & que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'est venu de nouvelles réflexions sur le même sujet, & j'ai réduit le tout en une espèce de systême que je vous communiquerai, quand je l'aurai mieux digéré, afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'est qu'après notre arrivée à Rome que j'espère pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce systême commence où finit celui de Julie, ou plutôt il n'en est que la suite & le développement; car tout consiste à ne pas gâter l'homme de la nature, en l'appropriant à la société.

J'ai recouvré ma raison par vos soins; redevenu libre & sain de cœur, je me sens aimé de tout ce qui m'est cher; l'avenir le plus charmant se présente à moi; ma situation devrait être délicieuse: mais il est dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du sort de mon

illustre ami; c'est moi qui dois, pour ainsi dire, en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait si souvent pour moi? Saurai-je remplir dignement le plus grand, le plus important devoir de ma vie? Cher Wolnar, j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons: mais pour savoir les rendre utiles, que ne puis-je de même emporter votre sagesse! Ah! si je puis voir un jour Edouard heureux; si, selon son projet & le vôtre, nous nous rassemblons tous pour ne nous plus séparer, quels vœux me restera-t-il à faire? Un seul, dont l'accomplissement ne dépend ni de vous, ni de moi, ni de personne au monde; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouse, & compte en secret vos bienfaits.



L E T T R E V I.

D E S A I N T - P R E U X

A M A D A M E D ' O R B E .

Ou êtes-vous, charmante cousine? Où êtes-vous, aimable confidente de ce foible cœur que vous partagez à tant de titres, & que vous avez consolé tant de fois? Venez, qu'il verse aujourd'hui dans le vôtre, l'aveu de sa dernière erreur. N'est-ce pas à vous qu'il appartient toujours de le purifier, & fait-il se reprocher encore les torts qu'il vous a confessés? Non, je ne suis plus le même, & ce changement vous est dû: c'est un nouveau cœur que vous m'avez fait, & qui vous offre ses prémices; mais je ne me croirai délivré de celui que je quitte, qu'après l'avoir déposé dans vos mains. O vous qui l'avez vu naître! recevez ses derniers soupirs.

L'eussiez-vous jamais pensé ? le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-même, fut celui où je me séparai de vous. Revenu de mes longs égaremens, je fixois à cet instant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenses dettes de l'amitié, en m'arrachant d'un séjour si chéri pour suivre un bienfaiteur, un sage, qui, feignant d'avoir besoin de mes soins, mettoit le succès des siens à l'épreuve. Plus le départ m'étoit douloureux, plus je m'honorais d'un pareil sacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une passion malheureuse, je consacrais l'autre à la justifier, à rendre, par mes vertus, un plus digne hommage à celle qui reçut si long-temps tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le premier de mes jours où je ne faisois rougir de moi, ni vous, ni elle, ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

Mylord Edouard avoit craint l'attendrissement des adieux, & nous voulions

partir sans être apperçus : mais ; tandis que tout dormoit encore , nous ne pûmes tromper votre vigilante amitié. En apercevant votre porte entre-ouverte & votre femme-de-chambre au guet , en vous voyant venir au-devant de nous , en entrant & trouvant une table à thé préparée , le rapport des circonstances me fit songer à d'autres temps ; & , comparant ce départ à celui dont il me rappelloit l'idée , je me sentis si différent de ce que j'étois alors , que , me félicitant d'avoir Edouard pour témoin de ces différences , j'espérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne scène de Besançon. Jamais je ne m'étois senti tant de courage ; je me faisois une gloire de vous le montrer , je me parois auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vue , & je me glorifiois , en vous quittant , de paroître un moment à vos yeux tel que j'allois être. Cette idée ajoutoit à mon courage ; je me fortifiois de votre estime , & peut-être vous eussé-je dit adieu d'un

œil sec , si vos larmes , coulant sur ma joue , n'eussent forcé les miennes de s'y confondre.

Je partis le cœur plein de tous mes devoirs , pénétré sur-tout de ceux que votre amitié m'impose , & bien résolu d'employer le reste de ma vie à la mériter. Edouard , passant en revue toutes mes fautes , me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté , & je connus par sa juste rigueur à blâmer tant de foiblesses , qu'il craignoit peu de les imiter. Cependant il feignoit d'avoir cette crainte , & il parloit avec inquiétude de son voyage de Rome , & des indignes attachemens qui l'y rappeloient malgré lui ; mais je jugeai facilement qu'il augmentoit ses propres dangers pour m'en occuper davantage , & m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étois exposé.

Comme nous approchions de Ville-neuve , un laquais , qui montoit un mauvais cheval , se laissa tomber , & se fit une légère contusion à la tête. Son maître le fit saigner , & voulut coucher là cette

nuit. Ayant dîné de bonne-heure, nous prîmes des chevaux pour aller à Bex voir la saline; & Mylord, ayant des raisons particulières qui lui rendoient cet examen intéressant, je pris les mesures & le dessein du bâtiment de graduation; nous ne rentrâmes à Villeneuve qu'à la nuit. Après le souper, nous causâmes en buvant du punch, & veillâmes assez tard. Ce fut alors qu'il m'apprit quels soins m'étoient confiés, & ce qui avoit été fait pour rendre cet arrangement praticable. Vous pouvez juger de l'effet que fit sur moi cette nouvelle; une telle conversation n'amenoit pas le sommeil. Il fallut pourtant enfin se coucher.

En entrant dans la chambre qui m'étoit destinée, je la reconnus pour la même que j'avois occupée autrefois, en allant à Sion. A cet aspect, je sentis une impression que j'aurois peine à vous rendre. J'en fus si vivement frappé, que je crus redevenir à l'instant tout ce que j'étois alors. Dix années s'effacèrent de ma vie, & tous mes malheurs furent

oubliés. Hélas ! cette erreur fut courte, & le second instant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles tristes réflexions succédèrent à ce premier enchantement ! Quelles comparaisons douloureuses s'offrirent à mon esprit ! Charmes de la première jeunesse ; délices des premières amours , pourquoi vous retracer encore à ce cœur accablé d'ennuis & surchargé de lui-même ? O temps ! temps heureux , tu n'es plus ! J'aimois , j'étois aimé. Je me livrois dans la paix de l'innocence aux transports d'un amour partagé : je favourois à longs traits le délicieux sentiment qui me faisoit vivre. La douce vapeur de l'espérance enivroit mon cœur. Une extase , un ravissement ; un délire absorboit toutes mes facultés. Ah ! sur les rochers de Meillerie , au milieu de l'hiver & des glaces , d'affreux abîmes devant les yeux ; quel être au monde jouissoit d'un sort comparable au mien ? ... & je pleurois ! & je me trouvois à plaindre ! & la tristesse osoit

approcher de moi!.... que ferai-je donc aujourd'hui que j'ai tout possédé, tout perdu?... J'ai bien mérité ma misère; puisque j'ai si peu senti mon bonheur!... je pleurois alors.... tu pleurois!.... Infortuné, tu ne pleures plus... tu n'as pas même le droit de pleurer.... Que n'est-elle morte, osai-je m'écrier dans un transport de rage; oui, je serois moins malheureux, j'oserois me livrer à mes douleurs; j'embrasserois sans remords la froide tombe; mes regrets seroient dignes d'elle; je dirois: elle entend mes cris, elle voit mes pleurs, mes gémissemens la touchent, elle approuve & reçoit mon pur hommage... j'aurois au moins l'espoir de la rejoindre.... Mais elle vit: elle est heureuse!... Elle vit, & sa vie est ma mort, & son bonheur est mon supplice, & le ciel, après me l'avoir arrachée, m'ôte jusqu'à la douceur de la regretter!.... elle vit, mais non pas pour moi, elle vit pour mon désespoir. Je suis cent fois plus loin d'elle que si elle n'étoit plus.

- Je

Je me couchai dans ces tristes idées. Elles me suivirent durant mon sommeil, & le remplirent d'images funèbres. Les amères douleurs, les regrets, la mort se peignirent dans mes songes, & tous les maux que j'avois soufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles, pour me tourmenter une seconde fois. Un rêve, sur-tout, le plus cruel de tous, s'obstinoit à me poursuivre, & de phantôme en phantôme, toutes leurs apparitions confuses finissoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mère de votre amie dans son lit, expirante, & sa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baissant ses mains & recueillant ses derniers soupirs. Je revis cette scène que vous m'avez autrefois dépeinte, & qui ne sortira jamais de mon souvenir. O ma mère! disoit Julie d'un ton à me navrer l'ame, celle qui vous doit le jour vous l'ôte! Ah! reprenez votre bienfait; sans vous, il n'est pour moi qu'un don funeste. Mon enfant, répondit sa tendre mère... il faut remplir son sort... Dieu est juste... tu seras mère

à ton tour... elle ne put achever... Je voulus lever les yeux sur elle; je ne la vis plus. Je vis Julie à sa place; je la vis, je la reconnus, quoique son visage fût couvert d'un voile. Je fais un cri; je m'élançe pour écarter le voile; je ne pus l'atteindre; j'étendois les bras, je me tourmentois & ne touchois rien. Ami, calme-toi, me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre; nulle main ne peut l'écarter. A ce mot, je m'agite, & fais un nouvel effort, cet effort me réveille: je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, & trempé de sueur & de larmes.

Bientôt ma frayeur se dissipe, l'épuisement me rendort; le même songe me rend les mêmes agitations; je m'éveille, & me rendors une troisième fois. Toujours ce spectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort, toujours ce voile impénétrable échappe à mes mains, & dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil, ma terreur fut si forte, que je ne la pus vaincre étant éveillé.





Je me jette à bas de mon lit, sans savoir ce que je faisois. Je me mets à errer par la chambre, effrayé comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de phantômes, & l'oreille encore frappée de cette voix plaintive dont je n'entendis jamais le son sans émotion. Le crépuscule, en commençant d'éclairer les objets, ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble & m'ôte le jugement : après avoir trouvé ma porte avec peine, je m'enfuis de ma chambre ; j'entre brusquement dans celle d'Edouard : j'ouvre son rideau & me laisse tomber sur son lit, en m'écriant hors d'haleine : c'en est fait, je ne la verrai plus ! Il s'éveille en sursaut, il saute à ses armes, se croyant surpris par un voleur. A l'instant, il me reconnoît ; je me reconnois moi-même, & pour la seconde fois de ma vie, je me vois devant lui dans la confusion que vous pouvez concevoir.

Il me fit asseoir, me remettre & parler. Sitôt qu'il fut de quoi il s'agissoit, il

voulut tourner la chose en plaisanterie ; mais , voyant que j'étois vivement frappé , & que cette impression ne seroit pas facile à détruire , il changea de ton. Vous ne méritez ni mon amitié , ni mon estime , me dit-il assez durement ; si j'avois pris pour mon laquais le quart des soins que j'ai pris pour vous , j'en aurois fait un homme ; mais vous n'êtes rien. Ah ! lui dis-je , il est trop vrai. Tout ce que j'avois de bon me venoit d'elle : je ne la reverrai jamais ; je ne suis plus rien. Il sourit , & m'embrassa. Tranquillisez - vous aujourd'hui , me dit-il ; demain vous serez raisonnable. Je me charge de l'évènement. Après cela , changeant de conversation , il me proposa de partir. J'y consentis ; on fit mettre les chevaux ; nous nous habillâmes. En entrant dans la chaise , Mylord dit un mot à l'oreille au postillon , & nous partîmes.

Nous marchions sans rien dire. J'étois si occupé de mon funeste rêve , que je n'entendois & ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac , qui , la

veille étoit à ma droite , étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma léthargie , & me fit appercevoir , avec un étonnement facile à comprendre , que nous rentrions dans Clarens. A trois cents pas de la grille ; Mylord fit arrêter , & , me tirant à l'écart ; vous voyez , me dit-il , mon projet ; il n'a pas besoin d'explication. Allez , visionnaire , ajouta-t-il en me ferrant la main ; allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment ! Hâtez-vous , je vous attends ; mais , surtout , ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tissu dans votre cerveau.

Qu'aurois-je dit ? Je partis sans répondre. Je marchois d'un pas précipité , que la réflexion ralentit , en approchant de la maison. Quel personnage allois-je faire ? Comment oser me montrer ? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu ? Avec quel front irois-je alléguer mes ridicules terreurs , & supporter le regard méprisant du généreux Wolmar ? Plus j'approchois , plus ma frayeur me paroïssoit puérile ,

& mon extravagance me faisoit pitié. Cependant, un noir pressentiment m'agitoit encore, & je ne me sentoiss point rassuré. J'avançois toujours, quoique lentement, & j'étois déjà près de la cour, quand j'entendis ouvrir & refermer la porte de l'Elysée. N'en voyant sortir personne, je fis le tour en dehors, & j'allai par le rivage côtoyer la volière autant qu'il me fut possible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchoit. Alors prêtant l'oreille, je vous entendis parler routes deux; &, sans qu'il me fût possible de distinguer un seul mot, je trouvai dans le son de votre voix je ne fais quoi de languissant & de tendre qui me donna de l'émotion, & dans la sienne un accent affectueux & doux à son ordinaire, mais paisible & serein, qui me remit à l'instant, & qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur le champ, je me sentis tellement changé, que je me moquai de moi-même & de mes vaines alarmes. En songeant que je n'avois qu'une haie & quelques buissons à franchir pour voir pleine de

vie & de santé celle que j'avois cru ne revoir jamais, j'abjurai pour toujours mes craintes, mon effroi, mes chimères, & je me déterminai sans peine à repartir, même sans la voir. Claire, je vous le jure, non-seulement je ne la vis point; mais je m'en retournai fier de ne l'avoir point vue, de n'avoir pas été foible & crédule jusqu'au bout, & d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Edouard, de le mettre au-dessus d'un songe.

Voilà, chère cousine, ce que j'avois à vous dire, & le dernier aveu qui me restoit à vous faire. Le détail du reste de notre voyage n'a plus rien d'intéressant; il me suffit de vous protester que depuis lors, non-seulement Mylord est content de moi, mais que je le suis encore plus moi-même, qui sens mon entière guérison, bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laisser une défiance inutile, je lui ai caché que je ne vous avois point vue. Quand il me demanda si le voile étoit levé, je l'affirmai sans balancer, & nous n'en avons plus parlé. Oui, cousine,

il est levé pour jamais, ce voile dont ma raison fut long-temps offusquée. Tous mes transports inquiets sont éteints. Je vois tous mes devoirs, & je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus chères que jamais; mais mon cœur ne distingue plus l'une de l'autre, & ne sépare point les inséparables.

Nous arrivâmes avant-hier à Milan. Nous en repartons après-demain. Dans huit jours nous comptons être à Rome, & j'espère y trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonnantes personnes, qui troublent depuis si long-temps le repos du plus grand des hommes! O Julie! ô Claire! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.



L E T T R E V I I.

D E M A D A M E D ' O R B E

A S A I N T - P R E U X .

Nous attendions tous de vos nouvelles avec impatience, & je n'ai pas besoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaisir à la petite communauté: mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'est que, de toute la maison, je suis peut-être celle qu'elles ont le moins réjouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureusement passé les Alpes; moi j'ai songé que vous étiez au-delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au Baron, & j'en ai passé à tout le monde quelques soliloques fort inutiles. M. de Wolmar a eu l'honnêteté de ne faire que se moquer de vous: mais Julie n'a pu se rappeler les derniers momens de sa mère sans de nouveaux regrets & de nouvelles

larmes. Elle n'a remarqué de votre rêve que ce qui ranimoit ses douleurs.

Quant à moi, je vous dirai, mon cher maître, que je ne suis plus surprise de vous voir en continuelle admiration de vous-même, toujours achevant quelque folie, & toujours commençant d'être sage; car il y a long-temps que vous passez votre vie à vous reprocher le jour de la veille, & à vous applaudir pour le lendemain.

Je vous avoue aussi que ce grand effort de courage, qui, si près de nous, vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paroît pas aussi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que sensé, & je crois qu'à tout perdre, j'aimerois autant moins de force avec un peu plus de raison. Sur cette manière de vous en aller, pourroit-on vous demander ce que vous êtes venu faire? Vous avez eu honte de vous montrer, & c'étoit de n'oser vous montrer qu'il falloit avoir honte; comme si la douceur de voir ses amis n'effaçoit pas cent fois le petit chagrin de

leur raillerie ! N'étiez-vous pas trop heureux de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire ? Eh bien donc ! je ne me suis pas moquée de vous alors ; mais je m'en moque tant plus aujourd'hui ; quoique, n'ayant pas le plaisir de vous mettre en colère, je ne puisse pas rire de si bon cœur.

Malheureusement, il y a pis encore ; c'est que j'ai gagné toutes vos terreurs sans me rassurer comme vous. Ce rêve a quelque chose d'effrayant qui m'inquiète & m'attriste, malgré que j'en aie. En lisant votre lettre, je blâmois vos agitations ; en la finissant, j'ai blâmé votre sécurité. L'on ne sauroit voir à la fois pourquoi vous étiez si ému, & pourquoi vous êtes devenu si tranquille. Par quelle bizarrerie avez-vous gardé les plus tristes pressentimens jusqu'au moment où vous avez pu les détruire & ne l'avez pas voulu ? Un pas, un geste, un mot, tout étoit fini. Vous vous étiez alarmé sans raison, vous vous êtes rassuré de même ; mais vous m'avez transmis la frayeur que vous n'avez

plus ; & il se trouve qu'ayant eu de la force une seule fois en votre vie , vous l'avez eue à mes dépens. Depuis votre fatale lettre un serrement de cœur ne m'a pas quittée ; je n'approche point de Julie ; sans trembler de la perdre. A chaque instant , je crois voir sur son visage la pâleur de la mort ; & ce matin , la pressant dans mes bras , je me suis sentie en pleurs sans savoir pourquoi. Ce voile ! ce voile !... Il a je ne fais quoi de sinistre qui me trouble chaque fois que j'y pense. Non , je ne puis vous pardonner d'avoir pu l'écarter sans l'avoir fait , & j'ai bien peur de n'avoir plus désormais un moment de contentement que je ne vous revoie auprès d'elle. Convenez aussi , qu'après avoir si long-temps parlé de philosophie , vous vous êtes montré philosophe à la fin bien mal-à-propos. Ah ! rêvez , & voyez vos amis : cela vaut mieux que de les fuir & d'être un sage.

Il paroît , par la lettre de Mylord à M. de Wolmar , qu'il songe sérieusement à venir s'établir avec nous. Sitôt qu'il aura

pris son parti là-bas , & que son cœur sera décidé , revenez tous deux heureux & fixés ; c'est le vœux de la petite communauté , & sur-tout celui de votre amie ,

CLAIRE D'ORBE.

P. S. Au reste , s'il est vrai que vous n'avez rien entendu de notre conversation dans l'Élysée , c'est peut-être tant mieux pour vous ; car vous me savez assez alerte pour voir les gens sans qu'ils m'apperçoivent , & assez maligne pour persiffler les écouteurs.



L E T T R E V I I I .

D E M. D E W O L M A R

A S A I N T - P R E U X .

J'ÉCRIS à Mylord Edouard, & je lui parle de vous si au long, qu'il ne me reste, en vous écrivant à vous-même, qu'à vous renvoyer à sa lettre. La vôtre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêteté ; mais vous appeller dans ma famille ; vous traiter en frère, en ami ; faire votre sœur de celle qui fut votre amante ; vous remettre l'autorité paternelle sur mes enfans ; vous confier mes droits après avoir usurpé les vôtres ; voilà les complimens dont je vous ai cru digne. De votre part, si vous justifiez ma conduite & mes soins, vous m'aurez assez loué. J'ai tâché de vous honorer par mon estime, honorez - moi par vos vertus. Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être surpris de vous voir frappé d'un songe, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me semble que, pour un homme à systêmes, ce n'est pas une si grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherois volontiers, c'est moins l'effet de votre songe que son espèce, & cela par une raison fort différente de celle que vous pourriez penser. Un tyran fit autrefois mourir un homme, qui, dans un songe, avoit cru le poignarder. Rappelez-vous la raison qu'il donna de ce meurtre, & faites-vous-en l'application. Quoi! vous allez décider du sort de votre ami, & vous songez à vos anciennes amours! Sans les conversations du soir précédent, je ne vous pardonnerois jamais ce rêve-là. Pensez le jour à ce que vous allez faire à Rome; vous songerez moins la nuit à ce qui s'est fait à Vevai.

La Fanchon est malade; cela tient ma femme occupée & lui ôte le temps de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui sup-

plée volontiers à ce soin. Heureux jeune homme ! tout conspire à votre bonheur : tous les prix de la vertu vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits, n'en chargez personne que vous-même ; c'est de vous seul que je l'attends.

L E T T R E I X.

D E S A I N T - P R E U X

A M. D E W O L M A R.

QUE cette lettre demeure entre vous & moi. Qu'un profond secret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé ! O mon sage & bien-faisant ami ! que n'ai-je tous vos conseils dans la mémoire, comme j'ai vos bontés dans le cœur ! Jamais je n'eus si grand besoin de prudence, & jamais la peur d'en manquer ne nuisit tant au peu que j'en ai. Ah ! où sont vos soins paternels ?

où sont vos leçons , vos lumières ? Que deviendrai-je sans vous ? Dans ce moment de crise , je donnerois tout l'espoir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

Je me suis trompé dans toutes mes conjectures ; je n'ai fait que des fautes jusqu'à ce moment. Je ne redoutois que la Marquise. Après l'avoir vue , effrayé de sa beauté , de son adresse , je m'efforçois d'en détacher tout-à-fait l'ame noble de son ancien amant. Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyois rien à craindre , je lui parlois de Laure avec l'estime & l'admiration qu'elle m'avoit inspirées ; en relâchant son plus fort attachement par l'autre , j'espérois les rompre enfin tous les deux.

Il se prêta d'abord à mon projet ; il outra même la complaisance ; & , voulant peut-être punir mes importunités par un peu d'alarmes , il affecta pour Laure encore plus d'empressement qu'il ne croyoit en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui ? son empressement est toujours le même , mais il n'affecte plus rien. Son cœur , épuisé

par tant de combats , s'est trouvé dans un état de foiblesse dont elle a profité. Il seroit difficile à tout autre de feindre long - temps de l'amour auprès d'elle , jugez pour l'objet même de la passion qui la consume. En vérité , l'on ne peut voir cette infortunée sans être touché de son air & de sa figure ; une impression de langueur & d'abattement qui ne quitte point son charmant visage , en éteignant la vivacité de sa physionomie , la rend plus intéressante ; & , comme les rayons du soleil échappés à travers les nuages , ses yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. Son humiliation même a toutes les graces de la modestie : en la voyant , on la plaint ; en l'écoutant , on l'honore ; enfin , je dois dire , à la justification de mon ami , que je ne connois que deux hommes au monde qui puissent rester sans risque auprès d'elle.

Il s'égaré , ô Wolmar ! je le vois , je le sens ; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis , en songeant jusqu'où son égarement peut lui faire

oublier ce qu'il est , & ce qu'il se doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu , qui lui fait mépriser l'opinion publique , ne le porte à l'autre extrémité ; & ne lui fasse encore braver les loix sacrées de la décence & de l'honnêteté. Edouard Bomston faire un tel mariage !... vous concevez !... sous les yeux de son ami !... qui le permet !... qui le souffre !... & qui lui doit tout !... Il faudra qu'il m'arrache le cœur de sa main avant de la profaner ainsi.

Cependant , que faire ? Comment me comporter ? Vous connoissez sa violence. On ne gagne rien avec lui par les discours , & les siens depuis quelque temps ne sont pas propres à calmer mes craintes. J'ai feint d'abord de ne pas l'entendre. J'ai fait indirectement parler la raison en maximes générales ; à son tour , il ne m'entend point. Si j'essaie de le toucher un peu plus au vif , il répond des sentences , & croit m'avoir réfuté. Si j'insiste , il s'emporte , il prend un ton qu'un ami voudroit ignorer , & auquel

L'amitié ne fait point répondre. Croyez que je ne suis en cette occasion ni craintif, ni timide ; quand on est dans son devoir, on n'est que trop tenté d'être fier ; mais il ne s'agit pas ici de fierté : il s'agit de réussir ; & de fausses tentatives peuvent nuire aux meilleurs moyens. Je n'ose presque entrer avec lui dans aucune discussion ; car je sens tous les jours la vérité de l'avertissement que vous m'avez donné, qu'il est plus fort que moi de raisonnement, & qu'il ne faut point l'enflammer par la dispute.

Il paroît d'ailleurs un peu refroidi pour moi. On diroit que je l'inquiète. Combien avec tant de supériorité à tous égards un homme est rabaisé par un moment de foiblesse ! Le grand, le sublime Edouard a peur de son ami, de sa créature, de son élève ! il semble même, par quelques mots jetés sur le choix de son amour s'il ne se marie pas, vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il fait bien que je ne dois, ni veux le quitter. O Wolmar ! je ferai mon devoir, & suivrai par-tout

mon bienfaicteur ! Si j'étois lâche & vil, que gagnerois-je à ma perfidie ? Julie & son digne époux confieroiënt-ils leurs enfans à un traître ?

Vous m'avez dit souvent que les petites passions ne prennent jamais le change, & & vont toujours à leur fin ; mais qu'on peut armer les grandes contre elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire usage de cette maxime. En effet, la compassion, le mépris des préjugés, l'habitude, tout ce qui détermine Edouard en cette occasion, échappe à force de petitesse, & devient presque inattaquable : au lieu que le véritable amour est inséparable de la générosité ; & que par elle on a toujours sur lui quelque prise. J'ai tenté cette voie indirecte ; & je ne désespère pas du succès. Ce moyen paroît cruel ; je ne l'ai pris qu'avec répugnance. Cependant ; tout bien pesé, je crois rendre service à Laure elle-même. Que feroit-elle dans l'état auquel elle peut monter, qu'y montrer son ancienne ignominie ? Mais qu'elle peut être grande, en demeurant ce qu'elle

est ! Si je connois bien cette étrange fille , elle est faite pour jouir de son sacrifice , plus que du rang qu'elle doit refuser.

Si cette ressource me manque , il m'en reste une de la part du Gouvernement , à cause de la religion ; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la dernière extrémité , & au défaut de toute autre : quoi qu'il en soit , je n'en veux épargner aucun , pour prévenir une alliance indigne & déshonnête. O respectable Wolmar , je suis jaloux de votre estime , durant tous les momens de ma vie. Quoi que puisse vous écrire Edouard , quoi que vous puissiez entendre dire , souvenez-vous qu'à quelque prix que ce puisse être , tant que mon cœur battra dans ma poitrine , jamais *Lauretta Pisana* ne sera *Ladi Bomston*.

Si vous approuvez mes mesures , cette lettre n'a pas besoin de réponse. Si je me trompe , instruisez-moi. Mais hâtez-vous , car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'adresse par une main étrangère. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut

faire , brûlez ma lettre , & oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier , & le seul secret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux cousines , si j'osois me fier davantage à mes lumières , vous-même n'en sauriez jamais rien (1).

(1) Pour bien entendre cette lettre , & la quatorzième de ce volume , il faudroit savoir les aventures de Mylord Edouard ; & j'avois d'abord résolu de les ajouter à ce recueil. En y repensant , je n'ai pu me résoudre à gêner la simplicité de l'histoire des deux amans , par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur.



L E T T R E X.

DE MADAME DE WOLMAR

A MADAME D'ORBE.

LE courier d'Italie sembloit n'attendre, pour arriver, que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cause de lui. Ce n'est pas moi qui ai fait cette jolie découverte ; c'est mon mari qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures, tu tardas de partir jusqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix, parce que c'est ordinairement l'heure où la poste passe.

Tu es prise, pauvre cousine ; tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillot, cette Claire si folle, ou plutôt si sage, n'a pu l'être jusqu'au bout ;
te

te voilà dans les mêmes las (1) dont tu pris tant de peine à me dégager, & tu n'as pu conserver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire est-il donc venu? Chère amie, il faudroit avoir ton charme & tes graces pour favoir plaifanter comme toi, & donner à la raillerie elle-même l'accent tendre & touchant des careffes. Et puis, quelle différence entre nous! De quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont je fuis la caufe, & que tu t'es fait pour me l'ôter. Il n'y a pas un fentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque fujet de reconnoiffance; & tout, jufqu'à ta foibleffe, eft en toi l'ouvrage de ta vertu. C'eft cela même qui me confole & m'égaye. Il falloit me plaindre & pleurer de mes fautes; mais on peut fe moquer de la mauvaife honte qui te fait rougir d'un attachement auffi pur que toi.

(1) Je n'ai pas voulu laiffer *lacs*, à caufe de la prononciation Genevoife remarquée par Madame d'Orbe, dans la lettre feizième de ce volume.

Revenons au courier d'Italie, & laissons un moment les moralités. Ce seroit trop abuser de mes anciens titres; car il est permis d'endormir son auditoire, mais non pas de l'impatienter. Eh bien donc! ce courier que je fais si lentement arriver, qu'a-t-il apporté? Rien que de bien sur la santé de nos amis, & de plus une grande lettre pour toi. Ah! bon: je te vois déjà sourire & reprendre haleine; la lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien son prix encore; même après s'être fait désirer; car elle respire une si... mais je ne veux te parler que de nouvelles, & sûrement ce que j'allois dire n'en est pas une.

Avec cette lettre, il en est venu une autre de Mylord Edouard pour mon mari, & beaucoup d'amitié pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles, & d'autant moins attendues que la première n'en dit rien. Ils devoient le lendemain partir pour Naples, où Mylord a quelques affaires, & d'où ils iront voir

le Vésuve... Conçois-tu, ma chère, ce que cette vue a de si attrayant ? Revenus à Rome... Claire, pense, imagine.... Edouard est sur le point d'épouser... non, grace au ciel, cette indigne Marquise; il marque, au contraire, qu'elle est fort mal. Qui donc?..... Laure, l'aimable Laure; qui.... mais pourtant.... quel mariage!... Notre ami n'en dit pas un mot. Aussi-tôt après, ils partiront tous trois, & viendront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels; mais il compte toujours que Saint-Preux nous restera.

Je t'avoue que son silence m'inquiète un peu. J'ai peine à voir clair dans tout ceci. J'y trouve des situations bizarres, & des jeux du cœur humain qu'on n'entend guères. Comment un homme aussi vertueux a-t-il pu se prendre d'une passion si durable pour une aussi méchante femme que cette Marquise ? Comment elle-même, avec un caractère violent & cruel, a-t-elle pu concevoir & nourrir un amour aussi vif pour un homme qui lui

ressembloit si peu ; si tant est cependant qu'on puisse honorer du nom d'amour une fureur capable d'inspirer des crimes ? Comment un jeune cœur aussi généreux , aussi tendre , aussi désintéressé que celui de Laure , a-t-il pu supporter ses premiers défordres ? Comment s'en est-il retiré par ce penchant trompeur fait pour égarer son sexe , & comment l'amour , qui perd tant d'honnêtes femmes , a-t-il pu venir à bout d'en faire une ? Dis-moi , ma Claire ; désunir deux cœurs qui s'aimoient sans se convenir ; joindre ceux qui se convenoient sans s'entendre ; faire triompher l'amour de l'amour même ; du sein du vice & de l'opprobre tirer le bonheur & la vertu ; délivrer son ami d'un monstre , en lui créant , pour ainsi dire , une compagne... infortunée , il est vrai , mais aimable , honnête même , au moins si , comme je l'ose croire , on peut le redevenir ; dis ; celui qui auroit fait tout cela seroit-il coupable ? celui qui l'auroit souffert seroit-il à blâmer ?

Lady Bomston viendra donc ici ? Ici ,

mon ange ! Qu'en penses-tu ? Après tout quel prodige ne doit pas être cette étonnante fille que son éducation perdit, que son cœur a sauvée, & pour qui l'amour fut la route de la vertu ? Qui doit plus l'admirer que moi qui fis tout le contraire, & que mon penchant seul égara, quand tout concouroit à me bien conduire ? Je m'avilis moins, il est vrai ; mais me suis-je élevée comme elle ? Ai-je évité tant de pièges & fait tant de sacrifices ? Du dernier degré de la honte elle a su remonter au premier degré de l'honneur ; elle est plus respectable cent fois que si jamais elle n'eût été coupable. Elle est sensible & vertueuse : que lui faut-il de plus pour nous ressembler ? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeunesse, quel droit ai-je à plus d'indulgence, devant qui dois-je espérer de trouver grace, & à quel honneur pourrois-je prétendre, en refusant de l'honorer ?

Eh bien ! cousine, quand ma raison me dit cela, mon cœur en murmure ; & , sans que je puisse expliquer pourquoi,

j'ai peine à trouver bon qu'Edouard ait fait ce mariage , & que son ami s'en soit mêlé. O l'opinion ! l'opinion ! Qu'on a de peine à secouer son joug ! Toujours elle nous porte à l'injustice : le bien passé s'efface par le mal présent ; le mal passé ne s'effacera-t il jamais par aucun bien ?

J'ai laissé voir à mon mari mon inquiétude sur la conduite de Saint-Preux dans cette affaire. Il semble , ai-je dit , avoir honte d'en parler à ma cousine. Il est incapable de lâcheté , mais il est foible.... trop d'indulgence pour les fautes d'un ami.... Non , m'a-t-il dit ; il a fait son devoir ; il le fera , je le fais ; je ne puis rien vous dire de plus ; mais Saint-Preux est un honnête garçon. Je réponds de lui , vous en ferez contente.... Claire , il est impossible que Wolmar me trompe , & qu'il se trompe. Un discours si positif m'a fait rentrer en moi-même : j'ai compris que tous mes scrupules ne venoient que de fausse délicatesse , & que , si j'étois moins vaine & plus équitable , je trouverois Lady Bomston plus digne de son rang.

Mais laissons un peu Lady Bomston, & revenons à nous. Ne sens-tu point trop, en lisant cette lettre, que nos amis reviendront plutôt qu'ils n'étoient attendus, & le cœur ne te dit-il rien? Ne bat-il point à présent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre & trop semblable au mien? Ne songe-t-il point au danger de vivre familièrement avec un objet chéri, de le voir tous les jours, de loger sous le même toit? Et, si mes erreurs ne m'ôtèrent point ton estime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi? Combien dans nos jeunes ans la raison, l'amitié, l'honneur t'inspirèrent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriser! C'est mon tout, maintenant, ma douce amie, & j'ai de plus, pour me faire écouter, la triste autorité de l'expérience. Ecoute-moi donc, tandis qu'il est temps, de peur qu'après avoir passé la moitié de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne passes l'autre à déplorer les tiennes; sur-tout, ne te fie plus à cette gaieté folâtre qui garde celles qui n'ont rien à crain-

dre, & perd celles qui sont en danger. Claire ! Claire ! tu te moquois de l'amour une fois ; mais c'est parce que tu ne le connoissois pas ; & , pour n'en avoir pas senti les traits , tu te croyois au-dessus de ses atteintes. Il se venge , & rit à son tour. Apprends à te défier de ta traitresse joie , ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chère amie , il est temps de te montrer à toi-même ; car jusqu'ici tu ne t'es pas bien vue : tu t'es trompée sur ton caractère , & n'as pas su t'estimer ce que tu valois. Tu t'es fiée aux discours de la Chaillot ; sur ta vivacité badine elle te jugea peu sensible ; mais un cœur comme le tien étoit au-dessus de sa portée. La Chaillot n'étoit pas faite pour te connoître ; personne au monde ne t'a bien connue , excepté moi seule. Notre ami même a plutôt senti que vu tout ton prix. Je t'ai laissé ton erreur , tant qu'elle a pu t'être utile ; à présent qu'elle te perdrait , il faut te l'ôter.

Tu es vive , & te crois peu sensible. Pauvre enfant , que tu t'abuses ! ta viva-

cité même prouve le contraire. N'est-ce pas toujours sur des choses de sentiment qu'elle s'exerce ? N'est-cé pas de ton cœur que viennent les graces de ton enjouement ? Tes railleries sont des signes d'intérêt plus touchans que les complimens d'un autre ; tu caresses quand tu folâtres ; tu ris, mais ton rire pénètre l'ame ; tu ris, mais tu fais pleurer de tendresse, & je te vois presque toujours sérieuse avec les indifférens.

Si tu n'étois que ce que tu prétends être, dit moi ce qui nous uniroit si fort l'une à l'autre ? ou feroit entre nous le lien d'une amitié sans exemple ? par quel prodige un tel attachement feroit-il venu chercher par préférence un cœur si peu capable d'attachement ? Quoi ! celle qui n'a vécu que pour son amie ne fait pas aimer ? Celle qui voulut quitter père, époux, parens, & son pays pour la suivre, ne fait préférer l'amitié à rien ? Et qu'ai-je donc fait, moi qui porte un cœur sensible ? Cousine, je me suis laissé aimer, & j'ai beaucoup fait, avec toute ma sensi-

bilité, de te rendre une amitié qui valût la tienne.

Ces contradictions t'ont donné, de ton caractère, l'idée la plus bizarre qu'une folle comme toi pût jamais concevoir ; c'est de te croire à la fois ardente amie & froide amante. Ne pouvant disconvenir du tendre attachement dont tu te sentois pénétrée, tu crus n'être capable que de celui-là. Hors ta Julie, tu ne pensois pas que rien pût t'émouvoir au monde, comme si les cœurs naturellement sensibles pouvoient ne l'être que pour un objet, & que, ne sachant aimer que moi, tu m'eusses pu bien aimer moi-même. Tu demandois plaisamment si l'ame avoit un sexe ? Non, mon enfant, l'ame n'a point de sexe ; mais ses affections la distinguent, & tu commences trop à le sentir. Parce que le premier amant qui s'offrit ne t'avoit pas émue, tu crus aussi-tôt ne pouvoir l'être ; parce que tu manquois d'amour pour ton soupirant, tu crus n'en pouvoir sentir pour personne. Quand il fut ton mari, tu l'aimas pourtant, & si

fort, que notre intimité même en souffrit; cette ame si peu sensible fut trouver à l'amour un supplément encore assez tendre pour satisfaire un honnête-homme.

Pauvre cousine ! c'est à toi désormais de résoudre tes propres doutes; & s'il est vrai,

Ch'un freddo amante è mal sicuro amico (1),

j'ai grand'peur d'avoir maintenant une raison de trop pour compter sur toi : mais il faut que j'achève de te dire là-dessus tout ce que je pense.

Je soupçonne que tu as aimé sans le savoir, bien plutôt que tu ne crois, ou du moins, que le même penchant qui me perdit t'eût séduite, si je ne t'avois prévenue. Conçois tu qu'un sentiment si naturel & si doux puisse tarder si longtemps à naître? Conçois-tu qu'à l'âge où

(1) Ce vers est renversé de l'original; &, n'en déplaise aux belles Dames, le sens de l'auteur est plus véritable & plus beau.

nous étions , on puisse impunément se familiariser avec un jeune homme aimable , ou qu'avec tant de conformité dans tous nos goûts , celui-ci seul ne nous eût pas été commun ? Non , mon ange , tu l'aurois aimé , j'en suis sûre , si je ne l'eusse aimé la première. Moins foible , & non moins sensible , tu aurois été plus sage que moi , sans être plus heureuse. Mais quel penchant eût pu vaincre dans ton ame honnête l'horreur de la trahison & de l'infidélité ? L'amitié te sauva des pièges de l'amour ; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie , & tu rachetas ainû ton cœur aux dépens du mien.

Ces conjectures ne sont pas même si conjectures que tu penfes ; & , si je voulois rappeler des temps qu'il faut oublier , il me seroit aisé de trouver dans l'intérêt que tu ne croyois prendre qu'à moi seule , un intérêt non moins vif pour ce qui m'étoit cher. N'osant l'aimer , tu voulois que je l'aimasse ; tu jugeas chacun de nous nécessaire au bonheur de l'autre , & ce cœur , qui n'a point d'égal au monde ,

nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois sûre que , fans ta propre foiblesse , tu m'aurois été moins indulgente ; mais tu te serois reproché , sous le nom de jalousie , une juste sévérité. Tu ne te sentois pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eût fallu vaincre ; & , craignant d'être perfide plutôt que sage , en immolant ton bonheur au nôtre , tu crus avoir assez fait pour la vertu.

Ma Claire , voilà ton histoire ; voilà comment ta tyrannique amitié me force à te favoir gré de ma honte , & à te remercier de mes torts. Ne crois pas , pourtant , que je veuille t'imiter en cela. Je ne suis pas plus disposée à suivre ton exemple , que toi le mien , & , comme tu n'as pas à craindre mes fautes , je n'ai plus , grace au ciel , tes raisons d'indulgence. Quel plus digne usage ai-je à faire de la vertu que tu m'as rendue , que de t'aider à la conserver ?

Il faut donc te dire encore mon avis sur mon état présent. La longue absence de notre maître n'a pas changé tes dispo-

sitions pour lui. Ta liberté recouvrée, & son retour, ont produit une nouvelle époque dont l'amour a su profiter. Un nouveau sentiment n'est pas né dans ton cœur; celui qui s'y cacha si long-temps n'a fait que se mettre plus à l'aise. Fière d'oser te l'avouer à toi-même, tu t'es pressée de me le dire. Cet aveu te sembloit presque nécessaire pour le rendre tout-à-fait innocent; en devenant un crime pour ton amie, il cessoit d'en être un pour toi; & peut-être ne t'es tu livrée au mal que tu combattois depuis tant d'années, que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai senti tout cela, ma chère; je me suis peu alarmée d'un penchant qui me servoit de sauve-garde, & que tu n'avois point à te reprocher. Cet hiver que nous avons passé tous ensemble au sein de la paix & de l'amitié m'a donné plus de confiance encore, en voyant que, loin de rien perdre de ta gaieté, tu semblois l'avoir augmentée. Je t'ai vu tendre, empressée, attentive; mais franche dans

tes caresses , naïve dans tes jeux , sans mystère , sans ruse en toutes choses ; & , dans tes plus vives agaceries , la joie de l'innocence réparoit tout.

Depuis notre entretien de l'Élysée , je ne suis plus si contente de toi. Je te trouve triste & rêveuse. Tu te plais seule autant qu'avec ton amie ; tu n'as pas changé de langage , mais d'accent ; tes plaisanteries sont plus timides ; tu n'oses plus parler de lui si souvent : on diroit que tu crains toujours qu'il ne t'écoute ; & l'on voit , à ton inquiétude , que tu attends de ses nouvelles plutôt que tu n'en demandes.

Je tremble , bonne cousine , que tu ne sentes pas tout ton mal , & que le trait ne soit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi , sonde bien ton cœur malade ; dis-toi bien (je le répète) si , quelque sage qu'on puisse être , on peut , sans risque , demeurer long-tems avec ce qu'on aime ; & si la confiance qui me perdit est tout-à-fait sans danger pour toi. Vous êtes libres tous deux ; c'est précisément ce qui rend les occa-

sions plus suspectes. Il n'y a point, dans un cœur vertueux, de foiblesse qui cède aux remords ; & je conviens avec toi qu'on est toujours assez forte contre le crime : mais hélas ! qui peut se garantir d'être foible ? Cependant , regarde les suites , songe aux effets de la honte. Il faut s'honorer pour être honorée. Comment peut-on mériter le respect d'autrui , sans en avoir pour soi-même , & où s'arrêtera , dans la route du vice , celle qui fait le premier pas sans effroi ? Voilà ce que je dirois à ces femmes du monde , pour qui la morale & la religion ne font rien , & qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais toi , femme vertueuse & chrétienne ; toi qui vois ton devoir , & qui l'aimes ; toi qui connois & suis d'autres règles que les jugemens publics , ton premier honneur est celui que te rend ta conscience ; & c'est celui-là qu'il s'agit de conserver.

Veux-tu savoir quel est ton tort en route cette affaire ? C'est (je te le redis) de rougir d'un sentiment honnête , que tu

n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent (1) : mais avec toute ton humeur folâtre , rien n'est si timide que toi. Tu plaisantes pour faire la brave ; & je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais , avec l'amour dont tu feins de rire , comme ces enfans qui chantent la nuit quand ils ont peur. O chere amie ! souviens - toi de l'avoir dit mille fois ; c'est la fausse honte qui mène à la véritable ; & la vertu ne fait rougir que de ce qui est mal. L'amour en lui-même est-il un crime ? n'est-il pas le plus pur , ainsi que le plus doux penchant de la nature ? n'a-t-il pas une fin bonne & louable ? ne dédaigne-t-il pas les ames basses & rempantes ? n'anime-t-il pas les ames grandes & fortes ? n'ennoblit-il pas tous leurs sentimens ?

(1) Pourquoi l'Éditeur laisse-t-il les continues répétitions dont cette lettre est pleine , ainsi que beaucoup d'autres ? Par une raison fort simple ; c'est qu'il ne se soucie point du tout que ces lettres plaisent à ceux qui feront cette question.

ne double-t-il pas leur être ? ne les élève-t-il pas au-dessus d'elles-mêmes ? Ah ! si, pour être honnête & sage, il faut être inaccessible à ses traits, dis : que reste-t-il pour la vertu sur la terre ? Le rebut de la nature, & les plus vils mortels.

Qu'as-tu donc fait que tu puisses te reprocher ? N'as-tu pas fait choix d'un honnête-homme ? n'est-il pas libre ? ne l'es-tu pas ? ne mérite-t-il pas toute ton estime ? n'as-tu pas toute la sienne ? ne feras-tu pas trop heureuse de faire le bonheur d'un ami si digne de ce nom ; de payer, de ton cœur & de ta personne, les anciennes dettes de ton amie, & d'honorer, en l'élevant à toi, le mérite outragé par la fortune.

Je vois les petits scrupules qui t'arrêtent. Démentir une résolution prise & déclarée, donner un successeur au défunt, montrer sa foiblesse au public, épouser un aventurier ; car les ames basses, toujours prodigues de titres flétrissans, sauront bien trouver celui-ci : voilà donc les raisons sur lesquelles tu aimes mieux

te reprocher ton penchant que le justifier, & couvrir tes feux au fond de ton cœur, que les rendres légitimes ! Mais je te prie, la honte est-elle d'épouser celui qu'on aime, ou de l'aimer sans l'épouser ? Voilà le choix qui te reste à faire. L'honneur que tu dois au défunt, est de respecter assez sa veuve, pour lui donner un mari plutôt qu'un amant ; & si ta jeunesse te force à remplir sa place, n'est-ce pas rendre encore hommage à sa mémoire, de choisir un homme qui lui fut cher ?

Quant à l'inégalité, je croirois t'offenser de combattre une objection si frivole, lorsqu'il s'agit de sagesse & de bonnes mœurs. Je ne connois d'inégalité déshonorante, que celle qui vient du caractère ou de l'éducation. A quelque état que parvienne un homme imbu de maximes basses, il est toujours honteux de s'allier à lui. Mais un homme élevé dans des sentimens d'honneur, est l'égal de tout le monde ; il n'y a point de rang où il ne soit à sa place. Tu fais quel étoit l'avis

de ton père , même quand il fut question de moi pour notre ami. Sa famille est honnête , quoiqu'obscure. Il jouit de l'estime publique , il la mérite. Avec cela , fût-il le dernier des hommes , encore ne faudroit-il pas balancer ; car il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu ; & la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un prince.

J'entrevois bien encore une autre espèce d'embarras dans la nécessité de te déclarer la première ; car , comme tu dois le sentir , pour qu'il ose aspirer à toi , il faut que tu le lui permettes ; & c'est un des justes retours de l'inégalité , qu'elle coûte souvent au plus élevé des avances mortifiantes. Quant à cette difficulté , je te la pardonne , & j'avoue même qu'elle me paroîtroit fort grave , si je ne prenois soin de la lever : j'espère que tu compte assez sur ton amie , pour croire que ce sera sans te compromettre ; de mon côté , je compte assez sur le succès , pour m'en charger avec confiance ; car , quoi que vous m'avez dit autrefois tous

deux sur la difficulté de transformer une amie en maîtresse, si je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occasion l'entreprise exige une grande habileté de ma part. Je te propose donc de me laisser charger de cette négociation, afin que tu puisses te livrer au plaisir que te fera son retour, sans mystère, sans regrets, sans danger, sans honte. Ah, cousine ! quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre, & qui se confondent depuis si long-temps dans le mien ! Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il est possible ; ne soyez plus qu'un pour vous & pour moi. Oui, ma Claire, tu serviras encore ton amie, en couronnant ton amour ; & j'en ferai plus sûre de mes propres sentimens, quand je ne pourrai plus les distinguer entre vous.

Que si, malgré mes raisons, ce projet ne te convient pas, mon avis est, qu'à quelque prix que ce soit, nous écartions de nous cet homme dangereux, toujours redoutable à l'une ou à l'autre ; car,

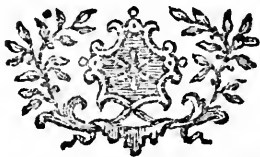
quoi qu'il arrive, l'éducation de nos enfans nous importe encore moins que la vertu de leurs mères. Je te laisse le temps de réfléchir sur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

Je prends le parti de t'envoyer cette lettre en droiture à Genève, parce que tu n'as dû coucher qu'une nuit à Lausanne, & qu'elle ne t'y trouveroit plus. Apporte-moi bien des détails de la petite République. Sur tout le bien qu'on dit de cette ville charmante, je t'estimerois heureuse de l'aller voir, si je pouvois faire cas des plaisirs qu'on achete aux dépens de ses amis. Je n'ai jamais aimé le luxe, & je le hais maintenant de t'avoir ôtée à moi pour je ne fais combien d'années. Mon enfant, nous n'allâmes ni l'une ni l'autre faire nos emplettes de noce à Genève; mais quelque mérite que puisse avoir ton frère, je doute que ta belle-sœur soit plus heureuse avec sa dentelle de Flandres & ses étoffes des Indes, que nous dans notre simplicité. Je te charge

pourtant, malgré ma rancune, de l'engager à venir faire la noce à Clarens. Mon père écrit au tien, & mon mari à la mère de l'épouse, pour les en prier : voilà les lettres, donnes-les, & soutiens l'invitation de ton crédit renaissant ; c'est tout ce que je puis faire pour que la fête ne se fasse pas sans moi ; car je te déclare qu'à quelque prix que ce soit, je ne veux pas quitter ma famille. Adieu, cousine ; un mot de tes nouvelles, & que je sache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxième jour depuis ton départ, & je ne fais plus vivre si long-temps sans toi.

P. S. Tandis que j'achevois cette lettre interrompue, Mademoiselle Henriette se donnoit les airs d'écrire aussi de son côté. Comme je veux que les enfans disent toujours ce qu'ils pensent, & non ce qu'on leur fait dire, j'ai laissé la petite curieuse écrire tout ce qu'elle a voulu, sans y changer un seul mot. Troisième

lettre ajoutée à la mienne. Je me doute bien que ce n'est pas encore celle que je cherchois du coin de l'œil, en furetant ce paquet. Pour celle-là, dispense-toi de l'y chercher plus long-temps ; car tu ne la trouveras pas. Elle est adressée à Clarens ; c'est à Clarens qu'elle doit être lue ; arrange-toi là-dessus.



L E T T R E X I.

D' H E N R I E T T E A S A M È R E.

Ou êtes-vous donc, Maman? On dit que vous êtes à Genève, & que c'est si loin, si loin, qu'il faudroit marcher deux-jours; tout le jour, pour vous atteindre: Voulez-vous donc faire aussi le tour du monde? Mon petit papa est parti ce matin pour Etange; mon petit grand-papa est à la chasse; ma petite maman vient de s'enfermer pour écrire; il ne reste que ma mie Pernette & ma mie Fanchon. Mon Dieu! je ne fais plus comment tout va; mais depuis le départ de notre bon ami, tout le monde s'éparpille. Maman, vous avez commencé la première. On s'ennuyoit déjà bien, quand vous n'aviez plus personne à faire endéyer. Oh! c'est encore bien pis, depuis que vous êtes partie; car la petite maman n'est pas, non plus, de si bonne humeur

que quand vous y êtes. Maman, mon petit mali se porte bien; mais il ne vous aime plus, parce que vous ne l'avez pas fait sauter hier comme à l'ordinaire. Moi, je crois que je vous aimerois encore un peu, si vous reveniez bien vite, afin qu'on ne s'ennuyât pas tant. Si vous voulez m'appaiser tout-à-fait, apportez à mon petit mali quelque chose qui lui fasse plaisir. Pour l'appaiser, lui, vous aurez bien l'esprit de trouver aussi ce qu'il faut faire. Ah! mon Dieu! si notre bon ami étoit ici, comme il l'auroit déjà deviné! mon bel éventail est tout brisé; mon ajustement bleu n'est plus qu'un chiffon; ma pièce de blonde est en loques; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour, maman; il faut finir ma lettre; car la petite maman vient de finir la sienne, & sort de son cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rouges, mais je n'ose le lui dire; mais, en lisant ceci, elle verra bien que je l'ai vu. Ma bonne maman, que vous êtes méchante, si vous faites pleurer ma petite maman!

P. S. J'embrasse mon grand-papa, j'embrasse mes oncles, j'embrasse ma nouvelle tante & sa maman; j'embrasse tout le monde, excepté vous. Maman, vous m'entendez bien; je n'ai pas pour vous de si longs bras.

L E T T R E X I I.

D E M A D A M E D ' O R B E

A M A D A M E D E W O L M A R.

AVANT de partir de Lausanne, il faut t'écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y suis arrivée; non pas pourtant aussi joyeuse que j'espérois. Je me faisois une fête de ce petit voyage qui t'a toi-même si souvent tentée; mais, en refusant d'en être, tu me l'as rendu presque importun; car quelle ressource y trouverai-je? S'il est ennuyeux, j'aurai l'ennui pour mon compte; & s'il est agréable, j'aurai le regret de m'amuser sans

toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raisons, crois-tu pour cela que je m'en contente? Ma foi, cousine, tu te trompes bien fort, & c'est encore ce qui me fâche, de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaise; n'as-tu pas honte d'avoir toujours raison avec ton amie, & de résister à ce qui lui fait plaisir, sans lui laisser même celui de gronder? Quand tu aurois planté-là pour huit jours ton mari, ton ménage, & tes marmots, ne diroit-on pas que tout eût été perdu? Tu aurois fait une étourderie, il est vrai; mais tu en vaudrois cent fois mieux: au lieu qu'en te mêlant d'être parfaite, tu ne seras plus bonne à rien, & tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les anges.

Malgré les mécontentemens passés, je n'ai pu, sans attendrissement, me retrouver au milieu de ma famille; j'y ai été reçue avec plaisir, ou du moins avec beaucoup de caresses. J'attends, pour te parler de mon frère, que j'aie fait connoissance avec lui; Avec une assez belle

figure, il a l'air empesé du pays d'où il vient. Il est sérieux & froid; je lui trouve même un peu de morgue: j'ai grand'peur pour la petite personne, qu'au lieu d'être un aussi bon mari que les nôtres, il ne tranche un peu du seigneur & maître.

Mon père a été si charmé de me voir, qu'il a quitté, pour m'embrasser, la relation d'une grande bataille que les François viennent de gagner en Flandres, comme pour vérifier la prédiction de l'ami de notre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là! Imagines-tu le brave Edouard voyant fuir les Anglois, & fuyant lui-même?... jamais, jamais!... il se fût fait tuer cent fois.

Mais, à propos de nos amis, il y a long-temps qu'ils ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier, je crois, jour de courier? Si tu reçois de leurs lettres, j'espère que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

Adieu, cousine; il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Genève, où nous comp-

tons arriver demain pour dîner. Au reste ; je t'avertis que , de manière ou d'autre , la noce ne se fera pas sans toi , & que , si tu ne veux pas venir à Lausanne , moi je viens avec tout mon monde , mettre Clarens au pillage , & boire les vins de tout l'univers.

L E T T R E X I I I .

DE MADAME D'ORBE

A MADAME DE WOLMAR.

A MERVEILLE , sœur prêcheuse ! mais tu comptes un peu trop , ce me semble , sur l'effet salutaire de tes sermons : sans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton ami , je t'avertis qu'ils n'endorment point aujourd'hui ton amie ; & celui que j'ai reçu hier au soir , loin de m'exciter au sommeil , me l'a ôté durant la nuit entière. Garre la paraphrase de mon argus , s'il voit cette lettre ! mais j'y mettrai bon ordre , & je te jure que tu

te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point, j'empiéteroïis sur tes droits; il vaut mieux suivre ma tête; & puis, pour avoir l'air plus modeste, & ne pas te donner trop beau jeu, je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs & du courrier d'Italie. Le pis-aller, si cela m'arrive, fera de récrire ma lettre, & de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue Lady Bomston.

Je m'indigne à ce seul titre. Je ne pardonnerois pas plus à Saint-Preux de le laisser prendre à cette fille, qu'à Edouard de le lui donner, & à toi, de le reconnoître. Julie de Wolmar recevoir *Lauretta Pisana* dans sa maison! la souffrir auprès d'elle! Eh! mon enfant, y penses-tu? Quelle douceur cruelle est-ce là? Ne fais-tu pas que l'air qui t'entoure est mortel à l'infamie? La pauvre malheureuse oseroit-elle mêler son haleine à la tienne, oseroit-elle respirer près de toi? Elle y seroit plus mal à son aise qu'un

possédé, touché par des reliques ; ton seul regard la feroit rentrer en terre ; ton ombre seule la tueroit.

Je ne méprise point Laure ; à Dieu ne plaise ; au contraire , je l'admire & la respecte d'autant plus , qu'un pareil retour est héroïque & rare. En est-ce assez pour autoriser de telles comparaisons basses avec lesquelles tu t'oses profaner toi-même ; comme si dans les plus grandes foiblesses , le véritable amour ne gardoit pas la personne , & ne rendoit pas l'honneur plus jaloux ? Mais je t'entends ; & je t'excuse. Les objets éloignés & bas se confondent maintenant à ta vue ; dans ta sublime élévation , tu regardes la terre ; & n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité fait mettre à profit jusqu'à ta vertu.

Eh bien ! que sert tout cela ? Les sentimens naturels en reviennent-ils moins ? L'amour-propre en fait-il moins son jeu ? Malgré toi tu sens ta répugnance ; tu la taxes d'orgueil , tu la voudrois combattre , tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille ! Eh ! depuis quand l'opprobre du vice

n'est-il que dans l'opinion? Quelle société conçois-tu possible avec une femme devant qui l'on ne sauroit nommer la chasteté, l'honnêteté; la vertu, sans lui faire verser des larmes de honte, sans ranimer ses douleurs, sans insulter presque à son repentir? Crois-moi, mon ange, il faut respecter Laure, & ne la point voir. La fuir est un égard que lui doivent d'honnêtes femmes; elle auroit trop à souffrir avec nous.

Ecoute. Ton cœur te dit que ce mariage ne se doit point faire. N'est-ce pas te dire qu'il ne se fera point?... Notre ami, dis-tu, n'en parle pas dans sa lettre?... dans la lettre que tu dis qu'il m'écrit... & tu dis que cette lettre est fort longue.... & puis vient le discours de ton mari.... il est mystérieux, ton mari!.... Vous êtes un couple de frippons qui me jouez d'intelligence; mais... son sentiment, au reste; n'étoit pas ici fort nécessaire.... sur-tout pour toi qui as vu la lettre.... ni pour moi qui ne l'ai pas vue.... car je suis plus sûre

de ton ami, du mien, que de toute la philosophie.

Ah ! çà, ne voilà-t-il pas déjà cet importun qui revient, on ne fait comment ? Ma foi, de peur qu'il ne revienne encore, puisque je suis sur son chapitre, il faut que je l'épuise, afin de n'en pas faire à deux fois.

N'allons point nous perdre dans le pays des chimères. Si tu n'avois pas été Julie, si ton ami n'eût pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eût été pour toi, je ne fais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que je fais bien, c'est que, si sa mauvaise étoile me l'eût adressé d'abord, c'étoit fait de sa pauvre tête, & que je sois folle ou non, je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais, qu'importe ce que je pouvois être ? Parlons de ce que je suis. La première chose que j'ai faite, a été de t'aimer. Dès nos premiers ans, mon cœur s'aborda dans le tien. Toute tendre & sensible que j'eusse été, je ne fus plus aimer ni sentir par moi-même. Tous mes sentimens me vinrent

de toi ; toi seule me tins lieu de tout ; & je ne vécus que pour être ton amie. Voilà ce que vit la Chaillot ; voilà sur quoi elle me jugea : réponds , cousine , se trompa-t-elle ?

Je fis mon frère de ton ami ; tu le fais : l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mère. Ce ne fut point ma raison , mais mon cœur qui fit ce choix. J'eusse été plus sensible encore , que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je t'embrassois , en embrassant la plus chère moitié de toi-même ; j'avois pour garant de la pureté de mes caresses , leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainsi ce qu'elle aime ? Le traitois-tu toi-même ainsi ? Non , Julie ; l'amour chez nous est craintif & timide ; la réserve & la honte font ses avances : il s'annonce par ses refus ; & , sitôt qu'il transforme en faveur les caresses , il en fait bien distinguer le prix. L'amitié est prodigue , mais l'amour est avare.

J'avoue que de trop étroites liaisons , sont toujours perilleuses à l'âge où nous

étions lui & moi ; mais tous deux , le cœur plein du même objet , nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous ; qu'à moins de l'anéantir , nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avions pris la douce habitude , cette familiarité , dans tout autre cas si dangereuse , fut alors ma sauve-garde. Nos sentimens dépendent de nos idées ; & quand elles ont pris un certain cours , elles en changent difficilement. Nous en avions trop dit sur un ton , pour recommencer sur un autre ; nous étions déjà trop loin pour revenir sur nos pas. L'amour veut faire tout son progrès lui-même ; il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin , je l'ai dit autrefois , & j'ai lieu de le croire encore ; on ne prend guères de baisers coupables sur la même bouche où l'on en prit d'innocens.

A l'appui de tout cela , vint celui que le ciel destinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le fais , cousine ; il étoit jeune , bien fait , honnête , attentif , com-

plaisant ; il ne favoit pas aimer comme ton ami, mais c'étoit moi qu'il aimoit ; & , quand on a le cœur libre, la passion qui s'adresse à nous, a toujours quelque chose de contagieux. Je lui rendis donc, du mien, tout ce qu'il en restoit à prendre ; & sa part fut encore assez bonne, pour ne lui pas laisser de regret à son choix. Avec cela, qu'avois-je à redouter ? J'avoie même que les droits du sexe, joints à ceux du devoir, portèrent un moment préjudice aux tiens ; & , que livrée à mon nouvel état, je fus d'abord plus épouse, qu'amie ; mais, en revenant à toi, je te rapportai deux cœurs au lieu d'un ; & je n'ai pas oublié depuis, que je suis restée seule chargée de cette double dette.

Que te dirai-je encore, ma douce amie ? Au retour de notre ancien maître, c'étoit, pour ainsi dire, une nouvelle connoissance à faire : je crus le voir avec d'autres yeux ; je crus sentir, en l'embrassant, un frémissement qui, jusques-là, m'avoit été inconnu : plus cette émotion

me fut délicieuse , plus elle me fit de peur ; je m'alarmai , comme d'un crime , d'un sentiment qui n'existoit peut-être que parce qu'il n'étoit plus criminel. Je pensai trop que ton amant ne l'étoit plus , & qu'il ne pouvoit plus l'être ; je sentis trop qu'il étoit libre , & que je l'étois aussi. Tu fais le reste , aimable cousine ; mes frayeurs , mes scrupules te furent connus aussi-tôt qu'à moi. Mon cœur sans expérience s'intimidoit tellement d'un état si nouveau pour lui , que je me reprochois mon empressement de te rejoindre , comme s'il n'eût pas précédé le retour de cet ami. Je n'aimois point qu'il fût précisément où je desirois si fort d'être ; & je crois que j'aurois moins souffert de sentir ce desir plus tiède , que d'imaginer qu'il ne fût pas tout pour toi.

Enfin , je te rejoignis , & fus presque rassurée. Je m'étois moins reproché ma foiblesse , après t'en avoir fais l'aveu. Près de toi , je me la reprochois moins encore ; je crus m'être mise à mon tour sous ta garde , & je cessai de craindre

pour moi. Je résolus, par ton conseil même, de ne point changer de conduite avec lui. Il est constant qu'une plus grande réserve eût été une espèce de déclaration; & ce n'étoit que trop de celles qui pouvoient m'échapper malgré moi, sans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine par honte, & familière par modestie: mais peut-être, tout cela se faisant moins naturellement, ne se faisoit-il plus avec la même mesure. De folâtre que j'étois, je devins tout-à-fait folle; & ce qui m'en accrut la confiance, fut de sentir que je pouvois l'être impunément. Soit que l'exemple de ton retour à toi-même me donnât plus de force pour t'imiter, soit que ma Julie épure tout ce qui l'approche, je me trouvai tout-à-fait tranquille; & il ne me resta, de mes premières émotions, qu'un sentiment très-doux, il est vrai, mais calme & paisible; & qui ne demandoit rien de plus à mon cœur, que la durée de l'état où j'étois.

Oui, chère amie, je suis tendre &

sensible aussi bien que toi ; mais je le suis d'une autre manière. Mes affections sont plus vives ; les tiennes sont plus pénétrantes. Peut-être, avec des sens plus animés, ai-je plus de ressource pour leur donner le change ; & cette même gaieté, qui coûte l'innocence à tant d'autres, me l'a toujours conservée. Ce n'a pas toujours été sans peine, il faut l'avouer. Le moyen de rester veuve à mon âge, & de ne pas sentir quelquefois que les jours ne sont que la moitié de la vie ? Mais, comme tu l'as dit, & comme tu l'éprouves, la sagesse est un grand moyen d'être sage ; car, avec toute ta bonne contenance, je ne te crois pas dans un cas fort différent du mien. C'est alors que l'enjouement vient à mon secours, & fait plus, peut-être, pour la vertu, que n'eussent fait les graves leçons de la raison. Combien de fois, dans le silence de la nuit, où l'on ne peut s'échapper à soi-même, j'ai chassé des idées importunes, en méditant des tours pour le lendemain ! Combien de fois j'ai sauvé les

dangers d'un tête-à-tête par une faillie extravagante ! Tiens, ma chère, il y a toujours, quand on est foible, un moment où la gaieté devient sérieuse ; & ce moment ne viendra point pour moi. Voilà ce que je crois sentir, & de quoi je t'ose répondre.

Après cela, je te confirme librement tout ce que je t'ai dit dans l'Elysée sur l'attachement que j'ai senti naître, & sur tout le bonheur dont j'ai joui cet hiver. Je m'en livrois de meilleur cœur au charme de vivre avec ce que j'aime, en sentant que je ne desirois rien de plus. Si ce temps eût duré toujours, je n'en aurois jamais souhaité un autre. Ma gaieté venoit de contentement, & non d'artifice. Je tournois en espièglerie le plaisir de m'occuper de lui sans cesse. Je sentois qu'en me bornant à rire, je ne m'apprêtois point de pleurs.

Ma foi, cousine, j'ai cru m'apercevoir quelquefois que le jeu ne lui déplaisoit pas trop à lui-même. Le rusé

n'étoit pas fâché d'être fâché ; & il ne s'appaisoit avec tant de peine , que pour se faire appaiser plus long-temps. J'en tirois occasion de lui tenir des propos assez tendres , en paroissant me moquer de lui ; c'étoit à qui des deux seroit le plus enfant. Un jour qu'en ton absence il jouoit aux échets avec ton mari , & que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même salle , elle avoit le mot , & j'observois notre philosophe. A son air humblement fier , & à la promptitude de ses coups , je vis qu'il avoit beau jeu. La table étoit petite , & l'échiquier débordoit. J'attendis le moment ; & , sans paroître y tâcher , d'un revers de raquette je renversai l'échet & mat. Tu ne vis de tes jours pareille colère ; il étoit si furieux , que , lui ayant laissé le choix d'un soufflet ou d'un baiser , pour ma pénitence , il se détourna , quand je lui présentai la joue. Je lui demandai pardon ; il fut inflexible : il m'auroit laissée à genoux , si je m'y étois mise. Je finis par





lui faire une autre pièce qui lui fit oublier la première, & nous fûmes meilleurs amis que jamais.

Avec une autre méthode, infailliblement je m'en ferois moins bien tirée; & je m'apperçus une fois que, si le jeu fût devenu sérieux, il eût pu trop l'être. C'étoit un soir qu'il nous accompagnoit ce duo si simple & si touchant de Léo, *vado a morir, ben mio*. Tu chantois avec assez de négligence; je n'en faisois pas de même; &, comme j'avois une main appuyée sur le clavessin, au moment le plus pathétique, & où j'étois moi-même émue, il appliqua sur cette main un baiser que je sentis sur mon cœur. Je ne connois pas bien les baisers de l'amour; mais ce que je peux te dire, c'est que jamais l'amitié, pas même la nôtre, n'en a donné ni reçu de semblable à celui-là. Eh bien! mon enfant, après de pareils momens, que devient-on quand on s'en va rêver seule, & qu'on emporte avec soi leur souvenir? Moi, je troublai la musique, il fallut danser, je fis danser

le philosophe ; on soupa presque en l'air ; on veilla fort avant dans la nuit ; je fus me coucher bien lassé , & je ne fis qu'un somme.

J'ai donc de fort bonnes raisons pour ne point gêner mon humeur , ni changer de manières. Le moment qui rendra ce changement nécessaire est si près , que ce n'est pas la peine d'anticiper. Le temps ne viendra que trop-tôt d'être prude & réservée ; tandis que je compte encore par vingt , je me dépêche d'user de mes droits ; car passé la trentaine on n'est plus folle ; mais ridicule ; & ton épilogueur d'homme ose bien me dire qu'il ne me reste que six mois encore à retourner la salade avec les doigts. Patience ! pour payer ce sarcasme , je prétends la lui retourner dans six ans , & je te jure qu'il faudra qu'il la mange ; mais revenons.

Si l'on n'est pas maître de ses sentimens , au moins on l'est de sa conduite. Sans doute , je demanderois au ciel un cœur plus tranquille ; mais puisse-je , à mon dernier jour , offrir au souverain

jugé une vie aussi peu criminelle que celle que j'ai passée cet hiver ! En vérité , je ne me reprochois rien auprès du seul homme qui pouvoit me rendre coupable. Ma chère , il n'en est pas de même depuis qu'il est parti ; en m'accoutumant à penser à lui dans son absence , j'y pense à tous les instans du jour , & je trouve son image plus dangereuse que sa personne. S'il est loin , je suis amoureuse ; s'il est près , je ne suis que folle : qu'il revienne , & je ne le crains plus.

Au chagrin de son éloignement s'est jointe l'inquiétude de son rêve. Si tu as tout mis sur le compte de l'amour , tu t'es trompée ; l'amitié avoit part à ma tristesse. Depuis leur départ , je te voyois pâle & changée ; à chaque instant je pensois te voir tomber malade. Je ne suis pas crédule , mais craintive. Je fais bien qu'un songe n'amène pas un événement ; mais j'ai toujours peur que l'évènement n'arrive à sa suite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laissé une nuit tranquille , jusqu'à ce que je t'aie vu bien

remise, & reprendre tes couleurs. Dussé-je avoir mis, sans le savoir, un intérêt suspect à cet empressement, il est sûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il se fût montré, quand il s'en retourna comme un imbécille. Enfin, ma vaine terreur s'en est allée avec ton mauvais visage. Ta santé, ton appétit, ont plus fait que tes plaisanteries; & je t'ai vu si bien argumenter à table contre mes frayeurs, qu'elles se sont tout-à-fait dissipées. Pour surcroît de bonheur, il revient, & j'en suis charmée à tous égards. Son retour ne m'alarme point, il me rassure; & , sitôt que nous le verrons, je ne craindrai plus rien pour tes jours, ni pour mon repos; Cousine, conserve-moi mon amie, & ne sois point en peine de la tienne; je réponds d'elle tant qu'elle t'aura..... Mais, mon Dieu! qu'ai-je donc qui m'inquiète encore, & me serre le cœur, sans savoir pourquoi? Ah! mon enfant, faudra-t-il un jour qu'une des deux survive à l'autre? Malheur à celle sur qui doit tomber un sort si cruel! Elle

restera peu digne de vivre, ou fera morte avant sa mort.

Pourrois-tu me dire à propos de quoi je m'épuise en sottés lamentations? Foin de ces terreurs paniques qui n'ont pas le sens commun! Au lieu de parler de mort, parlons de mariage; cela sera plus amusant. Il y a long-temps que cette idée est venue à ton mari; &, s'il ne m'en eût jamais parlé, peut-être ne me fût-elle point venue à moi-même. Depuis lors, j'y ai pensé quelquefois, & toujours avec dédain. Fi! cela vieillit une jeune veuve; si j'avois des enfans d'un second lit, je me croirois la grand'mère de ceux du premier. Je te trouve aussi fort bonne de faire avec légèreté les honneurs de ton amie, & de regarder cet arrangement comme un soin de ta bénigne charité. Oh bien! je t'apprends, moi, que toutes les raisons fondées sur tes soucis obligeans ne valent pas la moindre des miennes contre un second mariage.

Parlons sérieusement; je n'ai pas

l'ame assez basse pour faire entrer dans ces raisons la honte de me rétracter d'un engagement téméraire pris avec moi seule, ni la crainte du blâme en faisant mon devoir, ni l'inégalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur est pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la sienne : mais, sans répéter ce que je t'ai dit tant de fois sur mon humeur indépendante & sur mon éloignement naturel pour le joug du mariage, je me tiens à une seule objection, & je la tire de cette voix si sacrée que personne au monde ne respecte autant que toi ; lève cette objection, cousine, & je me rends. Dans tous ces jeux qui te donnent tant d'effroi, ma conscience est tranquille. Le souvenir de mon mari ne me fait point rougir ; j'aime à l'appeler à témoin de mon innocence ; & pourquoi craindrois-je de faire devant son image tout ce que je faisois autrefois devant lui ? En seroit-il de même, ô Julie ! si je violois les saints engagements qui nous unirent ; que j'osasse jurer

à un autre l'amour éternel que je lui jurai tant de fois ; que mon cœur indignement partagé , dérobat à sa mémoire ce qu'il donneroit à son successeur , & ne pût , sans offenser l'un des deux , remplir ce qu'il doit à l'autre ? Cette même image , qui m'est si chère , ne me donneroit qu'épouvante & qu'effroi ; sans cesse elle viendroit empoisonner mon bonheur ; & son souvenir , qui fait la douceur de ma vie , en feroit le tourment ; comment oses-tu me parler de donner un successeur à mon mari , après avoir juré de n'en jamais donner au tien ? Comme si les raisons que tu m'allègues t'étoient moins applicables en pareil cas ? Ils s'aimèrent C'est pis encore. Avec quelle indignation verroit-il un homme qui lui fut cher , usurper ses droits & rendre sa femme infidelle ! Enfin , quand il seroit vrai que je ne lui dois plus rien à lui-même , ne dois-je rien au cher gage de son amour ? Et puis-je croire qu'il eût jamais voulu de moi , s'il eût prévu que j'eusse un jour exposé sa fille

unique à se voir confondue avec les enfans d'un autre ?

Encore un mot , & j'ai fini. Qui t'a dit que tous les obstacles viendroient de moi seule ? En répondant de celui que cet engagement regarde , n'as-tu point plutôt consulté ton desir que ton pouvoir ? Quand tu serois sûre de son aveu , n'aurois-tu donc aucun scrupule de m'offrir un cœur usé par une autre passion ? Crois-tu que le mien dût s'en contenter ; & que je puisse être heureuse avec un homme que je ne rendrois pas heureux ? Cousine , penfes-y mieux ; sans exiger plus d'amour que je n'en puis ressentir moi-même , tous les sentimens que j'accorde , je veux qu'ils me soient rendus ; & je suis trop honnête femme pour pouvoir me passer de plaire à mon mari. Quel garant as-tu donc de tes espérances ? Un certain plaisir à se voir , qui peut être l'effet de la seule amitié ; un transport passager , qui peut naître à notre âge de la seule différence du sexe ; tout cela suffit-il pour les fonder ? Si ce transport

eût produit quelque sentiment durable ; est-il croyable qu'il s'en fût tû , non-seulement à moi , mais à toi , mais à ton mari , de qui ce propos n'eût pu qu'être favorablement reçu ? En a-t-il jamais dit un mot à personne ? Dans nos têtes-à-têtes a-t-il jamais été question de toi ? A-t-il jamais été question de moi dans les vôtres ? Puis-je penser que , s'il avoit eu là-dessus quelque secret pénible à garder , je n'aurois jamais apperçu sa contrainte , ou qu'il n'e lui feroit jamais échappé d'indiscrétion ? Enfin , même depuis son départ , de laquelle de nous deux parle-t-il le plus dans ses lettres ? De laquelle est-il occupé dans ses songes ? Je t'admire de me croire sensible & tendre , & de ne pas imaginer que je me dirai tout cela ? Mais j'apperçois vos ruses , ma mignonne. C'est pour vous donner droit de repréfailles que vous m'accusez d'avoir jadis sauvé mon cœur aux dépens du vôtre. Je ne suis pas la dupe de ce tour-là.

Voilà toute ma confession , cousine. Je l'ai faite pour t'éclairer , & non pour

te contredire. Il me reste à te déclarer ma résolution sur cette affaire. Tu connois à présent mon intérieur aussi bien & peut-être mieux que moi-même; mon honneur, mon bonheur te sont chers autant qu'à moi; &, dans le calme des passions, la raison te fera mieux voir où je dois trouver l'un & l'autre. Charge-toi donc de ma conduite; je t'en remets l'entière direction. Rentrons dans notre état naturel, & changeons entre nous de métier; nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne, je serai docile; c'est à toi de vouloir ce que je dois faire; à moi de faire ce que tu voudras. Tiens mon ame à couvert dans la tienne; que sert aux inséparables d'en avoir deux?

Ah! çà, revenons à présent à nos voyageurs; mais j'ai déjà tant parlé de l'un que je n'ose plus parler de l'autre, de peur que la différence du style ne se fît un peu trop sentir, & que l'amitié même que j'ai pour l'Anglois ne dît trop en faveur du Suisse. Et puis, que dire sur des lettres qu'on n'a pas vues. Tu devois

bien au moins m'envoyer celle de Mylord Edouard ; mais tu n'as osé l'envoyer sans l'autre , & tu as fort bien fait... Tu pouvois pourtant faire mieux encore.... Ah ! vive les duegnes de vingt ans ! elles sont plus traitables qu'à trente.

Il faut au moins que je me venge , en t'apprenant ce que tu as opéré par cette belle réserve. C'est de me faire imaginer la lettre en question.... cette lettre si.... cent fois plus si.... qu'elle ne l'est réellement. De dépit , je me plais à la remplir de choses qui n'y fauroient être. Va , si je n'y suis pas adorée , c'est à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

En vérité , je ne fais , après tout cela , comment tu m'oses parler du courier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'attendre , mais de ne pas l'attendre assez long-temps. Un pauvre petit quart-d'heure de plus , j'allois au-devant du paquet , je m'en emparois la première , je lisois le tout à mon aise , & c'étoit mon tour de me faire valoir. Les raisins sont trop verts ; on me retient deux lettres ;

mais j'en ai deux autres que , quoi que tu puisse croire , je ne changerois sûrement pas contre celles-là , quand tous les *ſi* du monde y feroient. Je te jure que , ſi celle d'Henriette ne tient pas ſa place à côté de la tienne , c'eſt qu'elle la paſſe , & que ni toi , ni moi , n'écrivons rien de la vie d'auffi joli. Et puis on ſe donnera les airs de traiter ce prodige de petite impertinente ! Ah ! c'eſt aſſurément pure jalouſie. En effet , te voit-on jamais à genoux devant elle lui baiſer humblement les deux mains l'une après l'autre ? Grace à toi , la voilà modeste comme une vierge , & grave comme un Caton ; reſpectant tout le monde , juſqu'à ſa mère : il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit ; à ce qu'elle écrit , paſſe encore. Auſſi depuis que j'ai découvert ce nouveau talent , avant que tu gâtes ſes lettres comme ſes propos , je compte établir de ſa chambre à la mienne un courier d'Italie , dont on n'eſcamotera point les paquets.

Adieu , petite couſine ; voila des répoſes qui t'apprendront à reſpecter mon

crédit renaissant. Je voulois te parler de ce pays & de ses habitans ; mais il faut mettre fin à ce volume ; & puis tu m'as toute brouillée avec tes fantaisies, & le mari m'a presque fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou six jours à rester ici, & que j'aurai le temps de mieux revoir le peu que j'ai vu, tu ne perdras rien pour attendre ; & tu peux compter sur un second tome avant mon départ.



L E T T R E X I V .

D E M Y L O R D É D O U A R D

A M. D E W O L M A R .

NON, cher Wolmar, vous ne vous êtes point trompé : le jeune homme est sûr ; mais moi je ne le suis guères, & j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui, je succombois moi-même à l'épreuve que je lui avois destinée. Vous savez que, pour contenter sa reconnoissance, & remplir son cœur de nouveaux objets, j'affectois de donner à ce voyage plus d'importance qu'il n'en avoit réellement. D'anciens penchans à flatter, une vieille habitude à suivre encore une fois, voilà, avec ce qui se rapportoit à Saint-Preux, tout ce qui m'engageoit à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachemens de ma jeunesse, ramener un ami parfaitement

guéri, voilà tout le fruit que j'en voulois recueillir.

Je vous ai marqué que le songe de Villeneuve m'avoit laissé des inquiétudes. Ce songe me rendit suspects les transports de joie auxquels il s'étoit livré, quand je lui avois annoncé qu'il étoit le maître d'élever vos enfans, & de passer sa vie avec vous. Pour mieux l'observer dans les effusions de son cœur, j'avois d'abord prévenu ses difficultés; en lui déclarant que je m'établirais moi-même avec vous, je ne laissois plus à son amitié d'objections à me faire; mais de nouvelles résolutions me firent changer de langage.

Il n'eut pas vu trois fois la Marquise; que nous fûmes d'accord sur son compte. Malheureusement pour elle, elle voulut le gagner, & ne fit que lui montrer ses artifices. L'infortunée! Que de grandes qualités sans vertu! que d'amour sans honneur? Cet amour ardent & vrai me touchoit, m'attachoit, nourrissoit le mien; mais il prit la teinte de son ame

noire, & finit par me faire horreur. Il ne fut plus question d'elle.

Quand il eut vu Laure, qu'il connut son cœur, sa beauté, son esprit, & cet attachement sans exemple, trop fait pour me rendre heureux, je résolus de me servir d'elle pour bien éclaircir l'état de Saint-Preux. Si j'épouse Laure, lui dis-je, mon dessein n'est point de la mener à Londres, où quelqu'un pourroit la reconnoître; mais dans des lieux où l'on fait honorer la vertu par-tout où elle est: vous remplirez votre emploi, & nous ne cesserons point de vivre ensemble. Si je ne l'épouse pas, il est temps de me recueillir. Vous connoissez ma maison d'Oxford-Shire, & vous choisirez d'élever les enfans d'un de vos amis, ou d'accompagner l'autre dans la solitude. Il me fit la réponse à laquelle je pouvois m'attendre; mais je voulois l'observer par sa conduite. Car, si pour vivre à Clarens, il favorisoit un mariage qu'il eût dû blâmer, ou si, dans cette occasion délicate, il préféroit à son bonheur

la gloire de son ami, dans l'un & dans l'autre cas l'épreuve étoit faite, & son cœur étoit jugé.

Je le trouvai d'abord tel que je le desirois ; ferme contre le projet que je feignois d'avoir, & armé de toutes les raisons qui devoient m'empêcher d'épouser Laure. Je sentoiss ces raisons mieux que lui ; mais je la voyois sans cesse ; & je la voyois affligée & tendre. Mon cœur, tout-à-fait détaché de la Marquise, se fixa par ce commerce assidu. Je trouvai dans les sentimens de Laure de quoi redoubler l'attachement qu'elle m'avoit inspiré. J'eus honte de sacrifier à l'opinion, que je méprisois, l'estime que je devois à son mérite ; ne devois-je rien aussi à l'espérance que je lui avois donnée, sinon par mes discours, au moins par mes soins ? Sans avoir rien promis, ne rien tenir, c'étoit la tromper ; cette tromperie étoit barbare. Enfin, joignant à mon penchant une espèce de devoir, & songeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire, j'achevai de l'aimer par

raison ; je résolus de pousser la feinte aussi loin qu'elle pouvoit aller , & jusqu'à la réalité même , si je ne pouvois m'en tirer autrement sans injustice.

Cependant , je sentis augmenter mon inquiétude sur le compte du jeune homme , voyant qu'il ne remplissoit pas dans toute sa force le rôle dont il s'étoit chargé. Il s'opposoit à mes vues , il improuvoit le nœud que je voulois former ; mais il combattoit mal mon inclination naissante , & me parloit de Laure avec tant d'éloges , qu'en paroissant me détourner de l'épouser , il augmentoit mon penchant pour elle. Ces contradictions m'alarmèrent. Je ne le trouvois point aussi ferme qu'il auroit dû l'être. Il sembloit n'oser heurter de front mon sentiment , il mollissoit contre ma résistance ; il craignoit de me fâcher ; il n'avoit point , à mon gré , pour son devoir l'intrépidité qu'il inspire à ceux qui l'aiment.

D'autres observations augmentèrent ma défiance ; je sus qu'il voyoit Laure en secret ; je remarquois entre eux des

signes d'intelligence. L'espoir de s'unir à celui qu'elle avoit tant aimé ne la rendoit point gaie. Je lisois bien la même tendresse dans ses regards ; mais cette tendresse n'étoit plus mêlée de joie à mon abord ; la tristesse y dominoit toujours. Souvent, dans les plus doux épanchemens de son cœur, je la voyois jeter, sur le jeune homme, un coup-d'œil à la dérobée, & ce coup-d'œil étoit suivi de quelques larmes qu'on cherchoit à me cacher. Enfin, le mystère fut poussé au point que j'en fus alarmé. Jugez de ma surprise. Que pouvois-je penser ? N'avois-je réchauffé qu'un serpent dans mon sein ? Jusqu'où n'osois-je point porter mes soupçons, & lui rendre son ancienne injustice ? Foibles & malheureux que nous sommes, c'est nous qui faisons nos propres maux ! Pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, si les bons se tourmentent encore entre eux ?

Tout cela ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignorasse le fond de cette intrigue, je voyois que le cœur

de Laure étoit toujours le même ; & cette épreuve ne me la rendoit que plus chère. Je me propofois d'avoir une explication avec elle avant la conclusion ; mais je voulois attendre jufqu'au dernier moment , pour prendre auparavant par moi-même tous les éclairciffemens poffibles. Pour lui , j'étois réfolu de me convaincre , de le convaincre , enfin , d'aller jufqu'au bout avant que de lui rien dire , ni de prendre un parti par rapport à lui , prévoyant une rupture infaillible , & ne voulant pas mettre un bon naturel & vingt ans d'honneur en balance avec des foupçons.

La Marquife n'ignoroit rien de ce qui fe paffoit entre nous. Elle avoit des épies dans le couvent de Laure , & parvint à favoir qu'il étoit queftion de mariage. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller fes fureurs ; elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire ; mais comme ce n'étoit pas la première fois , & que nous étions fur nos gardes , fes tentatives furent vaines. J'eus feule-

ment le plaisir de voir, dans l'occasion, que Saint-Preux favoit payer de sa personne, & ne marchandoit pas sa vie pour sauver celle d'un ami.

Vaincue par les transports de sa rage ; la Marquise tomba malade, & ne se releva plus. Ce fut-là le terme de ses tourmens (1) & de ses crimes. Je ne pus apprendre son état sans en être affligé. Je lui envoyai le Docteur Eswin ; Saint-Preux y fut de ma part ; elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre : elle ne voulut pas même entendre parler de moi, & m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémiss sur elle, & sentis mes blessures prêtes à se r'ouvrir ; la raison vainquit encore, mais j'eusse été le dernier des hommes de songer au mariage, tandis qu'une femme qui me fut si chère étoit

(1) Par la lettre de Mylord Edouard, ci-devant supprimée, on voit qu'il pensoit qu'à la mort des méchans leurs ames étoient anéanties.

à l'extrémité. Saint-Preux, craignant que je ne pusse résister au desir de la voir, me proposa le voyage de Naples, & j'y consentis.

Le surlendemain de notre arrivée, je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme & grave, & tenant une lettre à la main. Je m'écriai : la Marquise est morte ! Plût à Dieu, reprit-il froidement : il vaut mieux n'être plus, que d'exister pour mal faire ; mais ce n'est pas d'elle que je viens vous parler : écoutez-moi. J'attendis en silence.

Mylord, me dit-il, en me donnant le saint nom d'ami, vous m'apprîtes à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé ; & , vous voyant prêt à vous oublier, j'ai dû vous rappeler à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par une autre. Toutes deux étoient indignes de vous. S'il n'eût été question que d'un mariage inégal, je vous aurois dit : songez que vous êtes Pair d'Angleterre, & renoncez aux honneurs du monde, ou respectez l'opinion.

Mais un mariage abject !.... vous !.... choisissez mieux votre épouse. Ce n'est pas assez qu'elle soit vertueuse ; elle doit être sans tache la femme d'Edouard Bomston n'est pas facile à trouver. Voyez ce que j'ai fait.

Alors il me remit la lettre. Elle étoit de Laure. Je ne l'ouvris pas sans émotion. *L'amour a vaincu*, me disoit-elle ; *vous avez voulu m'épouser ; je suis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir ; je le remplis sans regret. En vous déshonorant , j'aurois vécu malheureuse ; en vous laissant votre gloire , je crois la partager. Le sacrifice de tout mon bonheur à un devoir si cruel me fait oublier la honte de ma jeunesse. Adieu ; dès cet instant je cesse d'être en votre pouvoir & au mien. Adieu pour jamais. O Edouard ! ne portez pas le désespoir dans ma retraite ; écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nulle autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut au monde un cœur fait pour vous , & c'étoit celui de Laure.*

L'agitation m'empêchoit de parler.

Il profita de mon silence pour me dire qu'après mon départ elle avoit pris le voile dans le couvent où elle étoit pensionnaire : que la Cour de Rome , informée qu'elle devoit épouser un Luthérien ; avoit donné des ordres pour m'empêcher de la revoir , & il m'avoua franchement qu'il avoit pris tous ces soins de concert avec elle. Je ne m'opposai point à vos projets , continua-t-il , aussi vivement que je l'aurois pu , craignant un retour à la Marquise , & voulant donner le change à cette ancienne passion par celle de Laure. En vous voyant aller plus loin qu'il ne falloit , je fis d'abord parler la raison ; mais ayant trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle , je sondai le cœur de Laure ; & , y trouvant toute la générosité qui est inséparable du véritable amour , je m'en prévalus pour la porter au sacrifice qu'elle vient de faire. L'assurance de n'être plus l'objet de votre mépris lui releva le courage & la rendit plus digne de votre estime. Elle a fait son devoir ; il faut faire le vôtre.

Alors s'approchant avec transport , il me dit en me ferrant contre sa poitrine ; ami , je lis dans le sort commun que le ciel nous envoie la loi commune qu'il nous prescrit. Le règne de l'amour est passé , que celui de l'amitié commence ; mon cœur n'entend plus que sa voix sacrée , il ne connoît plus d'autre chaîne que celle qui me lie à toi. Choisis le séjour que tu veux habiter. Clarens , Oxford , Londres , Paris ou Rome : tout me convient , pourvu que nous y vivions ensemble. Va , viens où tu voudras , cherche un asyle , en quelque lieu que ce puisse être , je te suivrai par-tout. J'en fais le serment solennel à la face du Dieu vivant ; je ne te quitte plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zèle & le feu de cet ardent jeune homme éclatoient dans ses yeux. J'oubliai la Marquise & Laure. Que peut-on regretter au monde , quand on y conserve un ami ? Je vis aussi , par le parti qu'il prit sans hésiter dans cette occasion , qu'il étoit guéri véritablement ,

& que vous n'aviez pas perdu vos peines ; enfin j'osai croire , par le vœu qu'il fit de si bon cœur de rester attaché à moi , qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à ses anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance ; oui , cher Wolmar , il est digne d'élever des hommes , & , qui plus est , d'habiter votre maison.

Peu de jours après , j'appris la mort de la Marquise ; il y avoit long-temps pour moi qu'elle étoit morte : cette perte ne me toucha plus. Jusqu'ici j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à sa naissance envers son espèce , envers son pays , & j'avois résolu de me marier , moins par inclination que par devoir : j'ai changé de sentiment. L'obligation de se marier n'est pas commune à tous : elle dépend , pour chaque homme , de l'état où le sort l'a placé ; c'est pour le peuple , pour l'artisan , pour le villageois , pour les hommes vraiment utiles que le célibat est illicite : pour les ordres qui dominent les autres , auxquels tout tend sans cesse , & qui ne sont

toujours que trop remplis, il est permis & même convenable. Sans cela, l'état ne fait que se dépeupler par la multiplication des sujets qui lui sont à charge. Les hommes auront toujours assez de maîtres, & l'Angleterre manquera plutôt de laboureurs que de Pairs.

Je me crois donc libre & maître de moi dans la condition où le ciel m'a fait naître. A l'âge où je suis on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reste, & ne puis mieux le rassembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres, sous les conditions que ma fortune y doit mettre, afin qu'elle ne me soit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris Saint-Preux, je n'ai plus d'autre moyen de le tenir auprès de vous que d'y demeurer moi-même; & si jamais il y est de trop, il me suffira d'en partir. Le seul embarras qui me reste est pour mes voyages d'Angleterre; car, quoique je n'aie plus aucun crédit dans le Parlement, il me suffit d'en être membre

pour faire mon devoir jusqu'à la fin. Mais j'ai un collègue & un ami sûr, que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occasions où je croirai devoir m'y trouver moi-même, notre élève pourra m'accompagner, même avec les siens, quand ils feront un peu plus grands, & que vous voudrez bien nous les confier. Ces voyages ne feroient que leur être utiles, & ne seront pas assez longs pour affliger beaucoup leur mère.

Je n'ai point montré cette lettre à Saint-Preux : ne la montrez pas entière à vos Dames ; il convient que le projet de cette épreuve ne soit jamais connu que de vous & de moi. Au surplus, ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami, même à mes dépens. Adieu, cher Wolmar. Je vous envoie les desins de mon pavillon. Réformez, changez comme il vous plaira, mais faites-y travailler dès-à-présent, s'il se peut. J'en voulois ôter le fallon de musique, car tous mes goûts font éteints, & je ne me

foucie plus de rien. Je le laisse , à la prière de Saint-Preux , qui se propose d'exercer dans ce fallon vos enfans. Vous recevrez aussi quelques livres pour l'augmentation de votre bibliothèque. Mais que trouverez-vous de nouveau dans des livres ? O Wolmar ! il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la nature ; pour être le plus sage des mortels.

L E T T R E X V.

D E M. D E W O L M A R

A M Y L O R D É D O U A R D.

JE me suis attendu , cher Bomston , au dénouement de vos longues aventures. Il eût paru bien étrange qu'ayant résisté si long-temps à vos penchans , vous eussiez attendu , pour vous laisser vaincre , qu'un ami vînt vous soutenir ; quoiqu'à vrai dire on soit souvent plus foible en s'appuyant sur un autre , que quand on ne

compte que sur foi. J'avoue pourtant que je fus alarmé de votre dernière lettre où vous m'annonciez votre mariage avec Laure comme une affaire absolument décidée. Je doutai de l'évènement, malgré votre assurance; &, si mon attente eût été trompée, de mes jours je n'aurois revu Saint-Preux. Vous avez fait tous deux ce que j'avois espéré de l'un & de l'autre, & vous avez trop bien justifié le jugement que j'avois porté de vous; pour que je ne sois pas charmé de vous voir reprendre nos premiers arrangemens. Venez, hommes rares, augmenter & partager le bonheur de cette maison. Quoi qu'il en soit de l'espérance des croyans dans l'autre vie, j'aime à passer avec eux celle-ci, & je sens que vous me convenez tous mieux, tels que vous êtes, que si vous aviez le malheur de penser comme moi.

Au reste, vous savez ce que je vous dis sur son sujet à votre départ. Je n'avois pas besoin, pour le juger, de votre épreuve; car la mienne étoit faite, & je
crois

crois le connoître autant qu'un homme en peut connoître un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raison de compter sur son cœur, & de bien meilleures cautions de lui que lui-même. Quoique, dans votre renoncement au mariage, il paroisse vouloir vous imiter, peut-être trouverez-vous ici de quoi l'engager à changer de système. Je m'expliquerai mieux après votre retour.

Quant à vous, je trouve vos distinctions sur le célibat, toutes nouvelles & fort subtiles. Je les crois même judicieuses pour le politique qui balance les formes respectives de l'état, afin d'en maintenir l'équilibre. Mais je ne fais si, dans vos principes, ces raisons sont assez solides pour dispenser les particuliers de leur devoir envers la nature. Il sembleroit que la vie est un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de le transmettre, une sorte de substitution qui doit passer de race en race; & que quiconque eut un père, est obligé de le devenir. C'étoit votre sentiment jusqu'ici; c'étoit une des raisons de

votre voyage , mais je fais d'où vous vient cette nouvelle philosophie ; & j'ai vu dans le billet de Laure un argument auquel votre cœur n'a point de réplique.

La petite cousine est depuis huit ou dix jours à Genève, avec sa famille, pour des emplettes & d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme, de votre lettre, tout ce qu'elle en doit savoir. Nous avons appris, par M. Miol, que le mariage étoit rompu ; mais elle ignoroit la part qu'avoit Saint-Preux à cet événement. Soyez sûr qu'elle n'apprendra jamais, qu'avec la plus vive joie, tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits, & justifier votre estime. Je lui ai montré les deslins de votre pavillon ; elle les trouve de très-bon goût ; nous y ferons pourtant quelques changemens que le local exige, & qui rendront votre logement plus commode ; vous les approuverez sûrement. Nous attendons l'avis de Claire, avant d'y toucher ; car vous savez qu'on ne peut rien faire sans elle. En attendant, j'ai

déjà mis du monde en œuvre, & j'espère qu'avant l'hiver la maçonnerie sera fort avancée.

Je vous remercie de vos livres : mais je ne lis plus ceux que j'entends ; & il est trop tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je suis pourtant moins ignorant que vous ne m'accusez de l'être. Le vrai livre de la nature est pour moi le cœur des hommes ; & la preuve que j'y fais lire, est dans mon amitié pour vous.

L E T T R E X V I.

D E M A D A M E D ' O R B E

A M A D A M E D E W O L M A R.

J'AI bien des griefs, cousine, à la charge de ce séjour. Le plus grave est qu'il me donne envie d'y rester. La ville est charmante ; les habitans sont hospitaliers, les mœurs sont honnêtes ; & la liberté que

j'aime sur toutes choses, semble s'y être réfugiée. Plus je contemple ce petit état, plus je trouve qu'il est beau d'avoir une patrie; & Dieu garde de mal tous ceux qui pensent en avoir une, & n'ont pourtant qu'un pays! Pour moi, je sens que, si j'étois née dans celui-ci, j'aurois l'ame toute Romaine. Je n'oserois pourtant pas trop dire à présent :

Rome n'est plus à Rome; elle est toute où je suis.

car j'aurois peur que dans ta malice tu n'allasses penser le contraire. Mais pourquoi donc Rome, & toujours Rome? Restons à Genève.

Je ne te dirai rien de l'aspect du pays. Il ressemble au nôtre, excepté qu'il est moins montueux, plus champêtre, & qu'il n'a pas des chalets si voisins (1). Je ne te dirai rien, non plus, du gouvernement. Si Dieu ne t'aide, mon père t'en parlera de reste: il passe toute la journée à politiquer avec les Magistrats dans la joie de

(1) L'Éditeur les croit un peu rapprochés.

son cœur , & je le vois déjà très-mal édifié que la gazette parle si peu de Genève. Tu peux juger de leurs conférences par mes lettres. Quand ils m'excèdent , je me dérobe , & je t'ennuie pour me désennuyer.

Tout ce qui m'est resté de leurs longs entretiens , c'est beaucoup d'estime pour le grand sens qui règne en cette ville. A voir l'action & réaction mutuelles de toutes les parties de l'état qui le tiennent en équilibre , on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art & de vrai talent employés au gouvernement de cette petite république , qu'à celui des plus vastes empires ; où tout se soutient par sa propre masse ; & où les rênes de l'état peuvent tomber entre les mains d'un sot , sans que les affaires cessent d'aller. Je te réponds qu'il n'en seroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon père de tous ces grands ministres des grandes cours , sans songer à ce pauvre musicien qui barbouilloit si fièrement sur notre grand

orgue (1) à Lausanne, & qui se croyoit un fort habile homme, parce qu'il faisoit beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épinette; mais ils en savent tirer une bonne harmonie, quoiqu'elle soit souvent assez mal d'accord.

Je ne te dirai rien, non plus : . . . mais à force de ne te rien dire, je ne finirois pas. Parlons de quelque chose pour avoir plutôt fait. Le Genevois est de tous les peuples du monde, celui qui cache le moins son caractère, & qu'on connoît le plus promptement. Ses mœurs, ses vices mêmes sont mêlés de franchise. Il se sent naturellement bon; & cela lui suffit pour ne pas craindre de se montrer tel qu'il est. Il a de la générosité, du sens, de la pénétration; mais il aime trop l'argent :

(1) Il y avoit *grande orgue*. Je remarquerai pour ceux de nos Suisses & Genevois qui se piquent de parler correctement, que le mot *orgue* est masculin au singulier, féminin au pluriel, & s'emploie également dans les deux nombres; mais le singulier est plus élégant.

défaut que j'attribue à sa situation, qui le lui rend nécessaire ; car le territoire ne suffiroit pas pour nourrir les habitans.

Il arrive de-là que les Genevois, épars dans l'Europe pour s'enrichir, imitent les grands airs des étrangers, & après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu (1), les rapportent chez eux en triomphe avec leurs trésors. Ainsi, le luxe des autres peuples leur fait mépriser leur antique simplicité ; la fière liberté leur paroît ignoble ; il se forgent des fers d'argent, non comme une chaîne, mais comme un ornement.

Eh bien ! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique ? Je m'y perds, je m'y noie, j'en ai par-dessus la tête ; je ne fais plus par où m'en tirer. Je n'entends parler ici d'autre chose, si ce n'est quand mon père n'est pas avec nous, ce qui n'arrive qu'aux heures des couriers. C'est nous, mon enfant, qui

(1) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher, on les leur porte.

portons par-tout notre influence ; car d'ailleurs , les entretiens du pays sont utiles & variés, & l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on ne puisse apprendre ici dans la conversation. Comme autrefois les mœurs Angloises ont pénétré jusqu'en ce pays, les hommes, y vivant encore un peu plus séparés des femmes que dans le nôtre, contractent entre eux un ton plus grave, & généralement plus de solidité dans leurs discours. Mais aussi cet avantage a son inconvénient qui se fait bientôt sentir. Des longueurs toujours excédentes, des argumens, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phrases, rarement de la légèreté, jamais de cette simplicité naïve qui dit le sentiment avant la pensée, & fait si bien valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le François écrit comme il parle ; ceux-ci parlent comme ils écrivent ; ils dissertent au lieu de causer ; on les croiroit toujours prêts à soutenir thèse. Ils distinguent, ils divisent, ils traitent la conversation par points ; ils mettent dans leurs propos la

même méthode que dans leurs livres ; ils font auteurs , & toujours auteurs ; ils semblent lire en parlant , tant ils observent bien les étymologies , tant ils font sonner toutes les lettres avec soin ; ils articulent le *marc* du raisin comme *Marc* , nom d'homme ; ils disent exactement du *taba-k* , & non pas du *taba* ; un *parefol* , & non pas un *parasol* ; *avant-t-hier* , & non pas *avanhier* ; *secrétaire* , & non pas *segretaire* ; un *lac d'amour* où l'on se noie , & non pas où l'on s'étrangle ; par-tout les *s* finales , par-tout les *r* des infinitifs ; enfin , leur parler est toujours soutenu , leurs discours font des harangues , & ils jasant comme s'ils prêchoient.

Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'avec ce ton dogmatique & froid , ils sont vifs , impétueux , & ont les passions très-ardentes ; ils diroient même assez bien les choses de sentiment , s'ils ne disoient pas tout , ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles. Mais leurs points , leurs virgules sont tellement insupportables ; ils peignent si posément des émotions si vives , que ,

quand ils ont achevé leur dire, on chercheroit volontiers autour d'eux où est l'homme qui sent ce qu'ils ont décrit.

Au reste, il faut t'avouer que je suis un peu payée pour bien penser de leurs cœurs, & croire qu'ils ne sont pas de mauvais goût. Tu sauras en confidence qu'un joli Monsieur à marier, & , dit-on, fort riche, m'honore de ses attentions, & qu'avec des propos assez tendres, il ne m'a point fait chercher ailleurs l'auteur de ce qu'il me disoit. Ah! s'il étoit venu il y a dix-huit mois, quel plaisir j'aurois pris à me donner un souverain pour esclave, & à faire tourner la tête à un magnifique seigneur! Mais à présent, la mienne n'est plus assez droite pour que le jeu me soit agréable, & je sens que toutes mes folies s'en vont avec ma raison.

Je reviens à ce goût de lecture qui porte les Genevois à penser. Il s'étend à tous les états, & se fait sentir dans tous avec avantage. Le François lit beaucoup; mais il ne lit que les livres nouveaux, ou plutôt il les parcourt, moins pour les lire

que pour dire qu'il les a lus. Le Genevois ne lit que les bons livres; il les lit, il les digère; il ne les juge pas, mais il les fait. Le jugement & le choix se font à Paris; les livres choisis sont presque les seuls qui vont à Genève. Cela fait que la lecture y est moins mêlée, & s'y fait avec plus de profit. Les femmes, dans leurs retraites (1), lisent de leur côté; & leur ton s'en ressent aussi, mais d'une autre manière. Les belles Madames y sont petites-maîtresses & beaux-esprits tout comme chez nous. Les petites citadines elles-mêmes prennent dans les livres un babil plus arrangé, & certain choix d'expressions qu'on est étonné d'entendre sortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfans. Il faut tout le bon-sens des hommes, toute la gaieté des femmes, & tout l'esprit qui leur est commun, pour qu'on ne trouve pas les

(1) On se souviendra que cette lettre est de vieille-date, & je crains bien que cela ne soit trop facile à voir.

premiers un peu pédans, & les autres un peu précieuses.

Hier, vis-à-vis de ma fenêtre, deux filles d'ouvriers, fort jolies, causoient devant leur boutique, d'un air assez enjoué pour me donner de la curiosité. Je prêtai l'oreille, & j'entendis qu'une des deux propoisoit en riant d'écrire leur journal. Oui, reprit l'autre à l'instant; le journal tous les matins, & tous les soirs le commentaire. Qu'en dis-tu, cousine? Je ne fais si c'est-là le ton des filles d'artisans; mais je fais qu'il faut faire un furieux emploi du temps, pour ne tirer dit cours des journées que le commentaire de son journal. Assurément la petite personne avoit lu les aventures des mille & une nuits!

Avec ce style un peu guindé, les Genevoises ne laissent pas d'être vives & piquantes; & l'on voit autant de grandes passions ici qu'en ville du monde. Dans la simplicité de leur parure, elles ont de la grace & du goût; elles en ont dans leur entretien, dans leurs manières. Comme

les hommes sont moins galans que tendres, les femmes sont moins coquettes que sensibles; & cette sensibilité donne, même aux plus honnêtes, un tour d'esprit agréable & fin qui va au cœur, & qui en tire toute sa finesse. Tant que les Genevoises seront Genevoises, elles seront les plus aimables femmes de l'Europe; mais bientôt elles voudront être Françaises, & alors les Françaises vaudront mieux qu'elles.

Ainsi tout dépérit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même; il disparoît avec elle, & fait place à un goût factice & guindé qui n'est plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable esprit est presque dans le même cas. N'est-ce pas la modestie de notre sexe qui nous oblige d'user d'adresse pour repousser les agaceries des hommes; &, s'ils ont besoin d'art pour se faire écouter, nous en faut-il moins pour savoir ne les pas entendre? N'est-ce pas eux qui nous délient l'esprit & la langue, qui nous rendent plus vives

à la riposte (1), & nous forcent de nous moquer d'eux? Car, enfin, tu as beau dire, une certaine coquetterie maligne & railleuse déoriente encore plus les soupirans que le silence, ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté, se confondre, se troubler, se perdre à chaque repartie; de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour; de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid! Toi-même, qui ne fais semblant de rien, crois-tu que tes manières naïves & tendres, ton air timide & doux, cachent moins de ruse & d'habileté que toutes mes étourderies? Ma foi, mignonne, s'il falloit compter les galans que chacune de nous à persifflés, je doute fort qu'avec ta mine hypocrite, ce fût toi qui serois en reste! Je ne puis m'empêcher de rire

(1) Il falloit *risfote*, de l'Italien *rispota*: toutefois *riposte* se dit aussi, & je le laisse. Ce n'est, au pis-aller, qu'une faute de plus.

encore en songeant à ce pauvre Conflans, qui venoit tout en furie me reprocher que tu l'aimois trop. Elle est si caressante, me disoit-il, que je ne fais de quoi me plaindre : elle me parle avec tant de raison, que j'ai honte d'en manquer devant elle ; & je la trouve si fort mon amie, que je n'ose être son amant.

Je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis & de meilleurs ménages que dans cette ville ; la vie domestique y est agréable & douce ; on y voit des maris complaisans & presque d'autres Julies. Ton système se vérifie très-bien ici. Les deux sexes gagnent de toute manière à se donner des travaux & des amusemens différens qui les empêchent de se rassasier l'un de l'autre, & font qu'ils se retrouvent avec plus de plaisir. Ainsi s'éguise la volupté du sage : s'abstenir pour jouir, c'est ta philosophie ; c'est l'épicuréisme de la raison.

Malheureusement cette antique modestie commence à décliner. On se rapproche, & les cœurs s'éloignent. Ici comme chez

nous, tout est mêlé de bien & de mal ; mais à différentes mesures. Le Genevois tire ses vertus de lui-même, ses vices lui viennent d'ailleurs. Non-seulement il voyage beaucoup, mais il adopte aisément les mœurs & les manières des autres peuples ; il parle avec facilité toutes les langues ; il prend sans peine leurs divers accens, quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très-sensible, sur-tout, dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de sa petitesse, que fier de sa liberté, il se fait chez les nations étrangères une honte de sa patrie ; il se hâte, pour ainsi dire, de se naturaliser dans le pays où il vit, comme pour faire oublier le sien ; peut-être la réputation qu'il a d'être âpre au gain contribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudroit mieux, sans doute, effacer par son désintéressement l'opprobre du nom Genevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter : mais le Genevois le méprise, même en le rendant estimable ; & il a plus de tort encore de ne pas honorer son pays de son propre mérite.

Quelque avide qu'il puisse être, on ne le voit guères aller à la fortune par des moyens serviles & bas; il n'aime point s'attacher aux grands & remper dans les cours. L'esclavage personnel ne lui est pas moins odieux que l'esclavage civil. Flexible & liant comme Alcibiade, il supporte aussi peu la servitude; &, quand il se plie aux usages des autres, il les imite sans s'y assujettir. Le commerce étant, de tous les moyens de s'enrichir, le plus compatible avec la liberté, est aussi celui que les Genevois préfèrent. Ils sont presque tous marchans ou banquiers; & ce grand objet de leurs desirs leur fait souvent enfouir de rares talens que leur prodigua la nature. Ceci me ramène au commencement de ma lettre. Ils ont du génie & du courage; ils sont vifs & pénétrants; il n'y a rien d'honnête & de grand au-dessus de leur portée. mais plus passionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance, ils meurent dans l'obscurité, & laissent à leurs enfans, pour tout

exemple, l'amour des trésors qu'ils leur ont acquis.

Je tiens tout cela des Genevois mêmes; car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour moi, je ne fais comment ils sont chez les autres; mais je les trouve aimables chez eux, & je ne connois qu'un moyen de quitter sans regret Genève. Quel est ce moyen, cousine? oh! ma foi, tu as beau prendre ton air humblé; si tu dis ne l'avoir pas déjà deviné, tu ments. C'est après demain que s'embarque la bande joyeuse dans un joli brigantin appareillé de fête; car nous avons choisi l'eau à cause de la saison & pour demeurer tous rassemblés. Nous comptons coucher le même soir à Morgues, le lendemain à Lausanne (1), pour la cérémonie, & le

(1) Comment cela? Lausanne n'est pas au bord du lac; il y a du port à la ville, une demi-lieue de fort mauvais chemin; & puis il faut un peu supposer que tous ces jolis arrangemens ne seront point contrariés par le vent.

furlendemain... tu m'entends. Quand tu verras de loin briller les flammes, flotter des banderolles, quand tu entendras ronfler le canon, cours par toute la maison comme une folle, en criant : armes ! armes ! Voici les ennemis ! voici les ennemis !

P. S. Quoique la distribution des logemens entre incontestablement dans les droits de ma charge, je veux bien m'en désister en cette occasion. J'entends seulement que mon père soit logé chez Mylord Edouard, à cause des cartes de géographie, & qu'on achève d'en tapisser du haut en bas tout l'appartement.



L E T T R E X V I I .

D E M A D A M E D E W O L M A R

A S A I N T - P R E U X .

Q U E L sentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre ! Voici la première fois de ma vie où j'ai pu vous écrire sans crainte & sans honte. Je m'honore de l'amitié qui nous joint comme d'un retour sans exemple. On étouffe de grandes passions ; rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut cher , quand l'honneur le veut , c'est l'effort d'une ame honnête & commune ; mais , après avoir été ce que nous fûmes , être ce que nous sommes aujourd'hui , voilà le vrai triomphe de la vertu. La cause qui fait cesser d'aimer , peut être un vice ; celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive , ne sauroit être équivoque.

Aurions-nous jamais fait ce progrès par nos seules forces ? Jamais , jamais , mon bon ami ; le tenter même étoit une témérité. Nous fuir étoit pour nous la première loi du devoir , que rien ne nous eût permis d'enfreindre. Nous nous serions toujours estimés , sans doute ; mais nous aurions cessé de nous voir , de nous écrire ; nous nous serions efforcés de ne plus penser l'un à l'autre , & le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement , étoit de rompre tout commerce entre nous.

Voyez , au lieu de cela , quelle est notre situation présente. En est-il au monde une plus agréable , & ne goûtons-nous pas , mille fois le jour , le prix des combats qu'elle nous a coûtés ? Se voir , s'aimer , le sentir , s'en féliciter , passer les jours ensemble dans la familiarité fraternelle & dans la paix de l'innocence , s'occuper l'un de l'autre , y penser sans remords , en parler sans rougir , & s'honorer à ses propres yeux du même attachement qu'on s'est si long-temps reproché ; voilà le

point où nous en sommes. O ami ! quelle carrière d'honneur nous avons déjà parcourue ! Osons nous en glorifier , pour savoir nous y maintenir , & l'achever comme nous l'avons commencée.

A qui devons-nous un bonheur si rare ? Vous le savez. J'ai vu votre cœur sensible , plein des bienfaits du meilleur des hommes , aimer à s'en pénétrer , & comment nous feroient-ils à charge , à vous & à moi ? Ils ne nous imposent point de nouveaux devoirs ; ils ne font que nous rendre plus chers ceux qui nous étoient déjà si sacrés. Le seul moyen de reconnoître ses soins est d'en être dignes ; & tout leur prix est dans leur succès. Tenons-nous-en donc là dans l'effusion de notre zèle. Payons de nos vertus celle de notre bienfaiteur ; voilà tout ce que nous lui devons. Il a fait assez pour nous & pour lui , s'il nous a rendus à nous-mêmes. Absens ou présens , vivans ou morts , nous porterons par-tout un témoignage qui ne sera perdu pour aucun des trois.

Je faisois ces réflexions en moi-même, quand mon mari vous destinoit l'éducation de ses enfans. Quand Mylord Edouard m'annonça son prochain retour & le vôtre, ces mêmes réflexions revinrent, & d'autres encore qu'il importe de vous communiquer, tandis qu'il est temps de les faire.

Ce n'est point de moi qu'il est question, c'est de vous; je me crois plus en droit de vous donner des conseils, depuis qu'ils sont tout-à-fait désintéressés, & que n'ayant plus ma sûreté pour objet, ils ne se rapportent qu'à vous-même. Ma tendre amitié ne vous est pas suspecte, & je n'ai que trop acquis de lumières pour faire écouter mes avis.

Permettez-moi de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être, afin que vous examiniez vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme! si vous aimez la vertu, écoutez d'une oreille chaste les conseils de votre amie. Elle commence en tremblant un discours qu'elle voudroit taire: mais

comment le taire sans vous trahir ? Sera-t-il temps de voir les objets que vous devez craindre , quand ils vous auront égaré ? Non , mon ami ; je suis la seule personne au monde assez familière avec vous pour vous les présenter. N'ai-je pas le droit de vous parler , au besoin , comme une sœur , comme une mère ? Ah ! si les leçons d'un cœur honnête étoient capables de fouiller le vôtre , il y a long-temps que je n'en aurois plus à vous donner.

Votre carrière , dites-vous , est finie : Mais convenez qu'elle est finie avant l'âge. L'amour est éteint ; les sens lui survivent ; & leur délire est d'autant plus à craindre , que , le seul sentiment qui le borroit n'existant plus , tout est occasion de chûte à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent & sensible , jeune & garçon , veut être continent & chaste ; il fait , il sent (il l'a dit mille fois) que la force de l'ame qui produit toutes les vertus tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préserva des mauvaises

vaines mœurs dans sa jeunesse , il veut que la raison l'en préserve dans tous les temps : il connoît, pour les devoirs pénibles, un prix qui console de leur rigueur ; & , s'il en coûte des combats quand on veut se vaincre, fera-t-il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore, qu'il ne fit pour la maîtresse qu'il servit autrefois ? Ce sont-là, ce me semble, des maximes de votre morale ; ce sont donc aussi des règles de votre conduite ; car vous avez toujours méprisé ceux qui, contents de l'apparence, parlent autrement qu'ils n'agissent, & chargent les autres de lourds fardeaux , auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

Quel genre de vie a choisi cet homme sage, pour suivre les loix qu'il se prescrit ? Moins philosophe encore qu'il n'est vertueux & chrétien, sans doute il n'a point pris son orgueil pour guide : il fait que l'homme est plus libre d'éviter les tentations, que de les vaincre, & qu'il n'est pas question de réprimer les passions irritées, mais de les empêcher de naître.

Se dérobe-t-il donc aux occasions dangereuses ? Fuit-il les objets capables de l'émouvoir ? Fait-il, d'une humble défiance de lui-même, la sauve-garde de sa vertu ? Tout au contraire ; il n'hésite pas à s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans, il va s'enfermer dans une solitude avec des femmes de son âge, dont une lui fut trop chère, pour qu'un si dangereux souvenir se puisse effacer, dont l'autre vit avec lui dans une étroite familiarité, & dont une troisième lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits sur les âmes reconnaissantes. Il va s'exposer à tout ce qui peut réveiller en lui des passions mal éteintes ; il va s'enlacer dans les pièges qu'il devoit le plus redouter. Il n'y a pas un rapport dans sa situation, qui ne dût le faire défier de sa force, & pas un qui ne l'avilît à jamais, s'il étoit foible un moment. Où est-elle donc, cette grande force d'âme à laquelle il ose tant se fier ? Qu'a-t-elle fait jusqu'ici qui lui réponde de l'avenir ? Le tira-t-elle, à

Paris, de la maison du colonel? Est-ce elle qui lui dicta, l'été dernier, la scène de Meillerie? L'a-t-elle bien sauvé, cet hiver, des charmes d'un autre objet, & ce printems des frayeurs d'un rêve? S'est-il vaincu pour elle, au moins une fois, pour espérer de se vaincre sans cesse? Il fait, quand le devoir l'exige, combattre les passions d'un ami; mais les siennes?... Hélas! sur la plus belle moitié de sa vie, qu'il doit penser modestement de l'autre!

On supporte un état violent, quand il passe. Six mois, un an ne font rien; on envisage un terme, & l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours, qui est-ce qui le supporte? Qui est-ce qui fait triompher de lui-même jusqu'à la mort? O mon ami! si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe, & ne revient plus; celui de mal faire passe, & revient sans cesse: on s'oublie un moment, & l'on est perdu. Est-ce dans cet

état effrayant qu'on peut couler des jours tranquilles, & ceux même qu'on a sauvés du péril, n'offrent-ils pas une raison de n'y plus exposer les autres ?

Que d'occasions peuvent renaître ; aussi dangereuses que celles dont vous avez échappé, & qui pis est, non moins imprévues ! Croyez-vous que les monumens à craindre, n'existent qu'à Meillerie ? Ils existent par-tout où nous sommes ; car nous les portons avec nous. Eh ! vous savez trop qu'une ame attendrie intéresse l'univers entier à sa passion, & que, même après la guérison, tous les objets de la nature nous rappellent encore ce qu'on sentit autrefois en les voyant. Je crois pourtant, oui, j'ose le croire, que ces périls ne reviendront plus, & mon cœur me répond du vôtre. Mais, pour être au-dessus d'une lâcheté, ce cœur facile est-il au-dessus d'une foiblesse, & suis-je la seule ici qu'il lui en coûtera peut-être de respecter ? Songez, Saint-Preux, que tout ce qui m'est cher doit être couvert de ce même respect

que vous me devez ; songez que vous aurez fans cesse à porter innocemment les jeux innocens d'une femme charmante ; songez aux mépris éternels que vous auriez mérités , si jamais votre cœur osoit s'oublier un moment , & profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

Je veux que le devoir , la foi , l'ancienne amitié vous arrêtent ; que l'obstacle opposé par la vertu vous ôte un vain espoir , & qu'au moins par raison , vous étouffiez des vœux inutiles : ferez vous pour cela délivré de l'empire des sens , & des pièges de l'imagination ? Forcé de nous respecter toutes deux , & d'oublier en nous notre sexe , vous le verrez dans celles qui nous servent ; & , en vous abaissant , vous croirez vous justifier : mais ferez-vous moins coupable en effet , & la différence des rangs change-t-elle ainsi la nature des fautes ? Au contraire , vous vous avilirez d'autant plus , que les moyens de réussir seront moins honnêtes. Quels moyens ! Quoi ! vous ! Ah ! périsse

l'homme indigne qui marchandé un cœur, & rend l'amour mercenaire ! C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misère, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ses faveurs à prix ?

Oserai-je ajouter une considération qui vous touchera, si je ne me trompe ? Vous avez vu quels soins j'ai pris pour établir ici la règle & les bonnes mœurs ; la modestie & la paix y règnent, tout y respire le bonheur & l'innocence. Mon ami, songez à vous, à moi, à ce que nous fûmes, à ce que nous sommes, à ce que nous devons être. Faudra-t-il que je dise un jour, en regrettant mes peines perdues : c'est de lui que vient le désordre de ma maison ?

Difons tout, s'il est nécessaire, & sacrifions la modestie elle-même au véritable

amour de la vertu. L'homme n'est pas fait pour le célibat ; & il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature n'amène pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi. Voyez en d'autres pays ces téméraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu, Dieu les abandonne ; ils se disent saints, & sont deshonnêtes ; leur feinte continence n'est que souillure, & , pour avoir dédaigné l'humanité, ils s'abaissent au-dessous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de se rendre difficile sur des loix qu'on n'observe qu'en apparence (1) ; mais celui qui veut être sincé-

(1) Quelques hommes sont continens sans mérite, d'autres le sont par vertu, & je ne doute point que plusieurs prêtres catholiques ne soient dans ce dernier cas ; mais imposer le célibat à un corps aussi nombreux que le Clergé de l'Eglise Romaine, ce n'est pas tant lui défendre de n'avoir point de femmes, que lui ordonner de se contenter de celles d'autrui.

rement vertueux, se sent assez chargé des devoirs de l'homme, sans s'en imposer de nouveaux. Voilà, cher Saint-Preux, la véritable humilité du chrétien; c'est de trouver toujours sa tâche au-dessus de ses forces, bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette règle, & vous sentirez qu'un état qui devoit seulement alarmer un autre homme, doit par mille raisons vous faire trembler. Moins vous craignez, plus vous avez à craindre; & si vous n'êtes point effrayé de vos devoirs, n'espérez pas de les remplir.

Tels sont les dangers qui vous attendent ici. Pensez-y, tandis qu'il en est temps. Je fais que jamais, de propos délibéré, vous ne vous exposez à mal faire; & le seul mal que je crains de vous, est celui que vous n'aurez pas prévu. Je ne vous dis donc pas de vous déterminer sur

Je suis surpris que, dans tout pays où les bonnes mœurs sont encore en estime, les Loix & les Magistrats tolèrent un vœux si scandaleux.

mes raisons, mais de les peser. Trouvez-y quelque réponse dont vous soyez content, & je m'en contente; osez compter sur vous, & j'y compte. Dites-moi: je suis un ange, & je vous reçois à bras ouverts.

Quoi! toujours des privations & des peines! toujours des devoirs cruels à remplir! toujours fuir les gens qui nous sont chers! Non, mon aimable ami. Heureux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu! J'en vois un digne d'un homme qui fut combattre & souffrir pour elle. Si je ne présume pas trop de moi, ce prix que j'ose vous destiner acquittera tout ce que mon cœur redoit au vôtre; & vous aurez plus que vous n'eussiez obtenu, si le ciel eût béni nos premières inclinations. Ne pouvant vous faire un ange vous-même, je vous en veux donner un qui garde votre ame, qui l'épure, qui la ranime, & sous les auspices duquel vous puissiez vivre avec nous dans la paix du séjour céleste. Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine

à deviner qui je veux dire ; c'est l'objet qui se trouve à-peu-près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour, si mon projet réussit.

Je vois toutes les difficultés de ce projet sans en être rebutée ; car il est honnête. Je connois tout l'empire que j'ai sur mon amie , & ne crains point d'en abuser , en l'exerçant en votre faveur. Mais ses résolutions vous sont connues ; & , avant de les ébranler , je dois m'affurer de vos dispositions ; afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aspirer à elle , je puisse répondre de vous & de vos sentimens ; car , si l'inégalité que le sort a mise entre l'un & l'autre , vous ôte le droit de vous proposer vous-même , elle permet encore moins que ce droit vous soit accordé , sans savoir quel usage vous en pourrez faire.

Je connois toute votre délicatesse ; & , si vous avez des objections à m'opposer , je fais qu'elles seront pour elle bien plus que pour vous. Laissez ces vains scrupules. Serez-vous plus jaloux que moi de

l'honneur de mon amie ? Non , quelque cher que vous me puissiez être , ne craignez point que je préfère votre intérêt à sa gloire. Mais autant je mets de prix à l'estime des gens sensés , autant je méprise les jugemens téméraires de la multitude qui se laisse éblouir par un faux éclat , & ne voit rien de ce qui est honnête. La différence fût-elle cent fois plus grande , il n'est point de rang auquel les talens & les mœurs n'aient droit d'atteindre ; & à quel titre une femme oseroit-elle dédaigner pour époux celui qu'elle s'honore d'avoir pour ami ? Vous savez quels sont là-dessus nos principes à toutes deux. La fausse honte & la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes , & la vertu ne fait rougir que de ce qui est mal.

A votre égard , la fierté que je vous ai quelquefois connue ne sauroit être plus déplacée que dans cette occasion , & ce feroit à vous une ingratitude de craindre d'elle un bienfait de plus. Et puis , quelque difficile que vous puissiez être , convenez

qu'il est plus doux & mieux féant de devoir sa fortune à son épouse qu'à son ami ; car on devient le protecteur de l'une & le protégé de l'autre, & , quoi que l'on puisse dire, un honnête-homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Que s'il reste au fond de votre ame quelque répugnance à former de nouveaux engagements, vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur & pour mon repos ; car je ne serai jamais contente de vous & de moi, que quand vous serez en effet tel que vous devez être, & que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh ! mon ami ! je devrois moins craindre cette répugnance qu'un empressement trop relatif à vos anciens penchans. Que ne fais-je point pour m'acquitter auprès de vous ? Je tiens plus que je n'avois promis. N'est-ce pas aussi Julie que je vous donne ? N'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même, & n'en ferez-vous pas plus cher à l'autre ? Avec quel charme alors je me livrerai sans contrainte à tout mon

attachement pour vous ! Oui , portez-lui la foi que vous m'avez jurée ; que votre cœur remplisse avec elle tous les engagements qu'il prit avec moi : qu'il lui rende , s'il est possible , tout ce que vous redeviez au mien. O Saint-Preux ! je lui transmets cette ancienne dette. Souvenez-vous qu'elle n'est pas facile à payer.

Voilà , mon ami , le moyen que j'imagine de nous réunir sans danger , en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher & sacré qui nous unira tous , nous ne ferons plus entre nous que des sœurs & des frères ; vous ne serez plus votre propre ennemi ni le nôtre : les plus doux sentimens devenus légitimes ne seront plus dangereux ; quand il ne faudra plus les étouffer , on n'aura plus à les craindre. Loin de résister à des sentimens si charmans , nous en ferons à la fois nos devoirs & nos plaisirs ; c'est alors que nous nous aimerons tous plus parfaitement , & que nous goûterons véritablement réunis les charmes de l'amitié ;

de l'amour & de l'innocence. Que si ; dans l'emploi dont vous vous chargez, le ciel récompense du bonheur d'être père le soin que vous prendrez de nos enfans, alors vous connoîtrez par vous-même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'humanité, vous apprendrez à porter avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à vos proches; vous sentirez, enfin, ce que la vaine sagesse des méchans n'a jamais pu croire; qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

Réfléchissez à loisir sur le parti que je vous propose; non pour savoir s'il vous convient (je n'ai pas besoin là-dessus de votre réponse) mais s'il convient à Madame d'Orbe, & si vous pouvez faire son bonheur, comme elle doit faire le vôtre. Vous savez comment elle a rempli ses devoirs dans tous les états de son sexe; sur ce qu'elle est, jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime comme Julie, elle doit être aimée comme elle. Si vous sentez pouvoir la mériter, parlez, mon

amitié tentera le reste, & se promet tout de la sienne : mais si j'ai trop espéré de vous, au moins vous êtes honnête-homme, & vous connoissez sa délicatesse ; vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûteroit le sien : que votre cœur soit digne d'elle, ou qu'il ne lui soit jamais offert.

Encore une fois, consultez-vous bien. Pesez votre réponse avant de la faire. Quand il s'agit du sort de la vie, la prudence ne permet pas de se déterminer légèrement ; mais toute délibération légère est un crime quand il s'agit du destin de l'ame, & du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre, ô mon bon ami ! de tous les secours de la sagesse. La mauvaise honte m'empêcheroit-elle de vous rappeler le plus nécessaire ? Vous avez de la religion ; mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, & que la hauteur philosophique ne dédaigne la simplicité du chrétien. Je vous ai vu, sur la prière, des maximes que je ne saurois goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous

est d'aucun fruit, & Dieu, nous ayant donné dans la conscience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne ensuite à nous-mêmes & laisse agir notre liberté. Ce n'est pas-là, vous le savez, la doctrine de Saint Paul, ni celle qu'on professe dans notre église. Nous sommes libres, il est vrai : mais nous sommes ignorans, foibles, portés au mal ; & d'où nous viendroient la lumière & la force, si ce n'est de celui qui en est la source ; & pourquoi les obtiendrions-nous, si nous ne daignons pas les demander ? Prenez garde, mon ami, qu'aux idées sublimes que vous vous faites du grand Etre, l'orgueil humain ne mêle des idées basses qui se rapportent à l'homme, comme si les moyens qui soulagent notre foiblesse convenoient à la puissance divine, & qu'elle eût besoin d'art comme nous pour généraliser les choses, afin de les traiter plus facilement. Il semble, à vous entendre, que ce soit un embarras pour elle de veiller sur chaque individu ; vous craignez qu'une attention partagée & conti-

nuelle ne la fatigue , & vous trouvez bien plus beau qu'elle fasse tout par des loix générales , fans doute parce qu'elles lui coûtent moins de soins. O grands Philosophes ! que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes , & de lui abrégér le travail !

A quoi bon lui rien demander , dites-vous encore ; ne connoît-il pas tous nos besoins ? n'est-il pas notre père pour y pourvoir ? favons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut , & voulons-nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même ? Cher Saint-Preux , que de vains sophismes ! Le plus grand de nos besoins , le seul auquel nous pouvons pourvoir , est celui de sentir nos besoins ; & le premier pas pour sortir de notre misère est de la connoître. Soyons humbles pour être sages ; voyons notre foiblesse , & nous serons forts. Ainsi s'accorde la justice avec la clémence ; ainsi règnent à la fois la grace & la liberté. Esclaves par notre foiblesse , nous sommes libres par la prière ; car il dépend de

nous de demander & d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

Apprenez donc à ne pas prendre toujours conseil de vous seul dans les occasions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, & fait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent, &, par un moment, de la vie entière. On se sent ferme un instant, & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piège une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est : je fus brave un tel jour ; mais celui qui dit : je suis brave, ne fait ce qu'il fera demain ; &, tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

Que tous nos projets doivent être ridi-

cules , que tous nos raisonnemens doivent être infensés devant l'Être pour qui les temps n'ont point de succession ni les lieux de distance ! nous comptons pour rien ce qui est loin de nous , nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu , nos jugemens seront tout contraires , & ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui , sans savoir s'il nous conviendra demain ; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes , & nous changeons tous les jours. Qui fait si nous aimerons ce que nous aimons , si nous voudrons ce que nous voulons , si nous ferons ce que nous sommes , si les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames , & si nous ne trouverons pas notre misère dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur ? Montrez-moi la règle de la sagesse humaine , & je vais la prendre pour guide. Mais si la meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle , recourons à celle qui ne trompe

point, & faisons ce qu'elle nous inspire; Je lui demande d'éclairer mes conseils; demandez-lui d'éclairer vos résolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui est bon & honnête; je le fais bien; mais ce n'est pas assez encore, il faut vouloir ce qui le fera toujours; & ni vous ni moi n'en sommes les juges.



L E T T R E X V I I I.

D E S A I N T - P R E U X

A M A D A M E D E W O L M A R.

JULIE! une lettre de vous!... après sept ans de silence!... oui, c'est elle; je le vois, je le sens: mes yeux méconnoïtroient-ils des traits que mon cœur ne peut oublier? Quoi! vous vous souvenez de mon nom? vous le savez encore écrire?... en formant ce nom (1), votre main n'a-t-elle point tremblé?... Je m'égare, & c'est votre faute. La forme, le pli, le cachet, l'adresse, tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le cœur & la main semblent se contredire. Ah! deviez-vous employer la même écriture pour tracer d'autres sentimens?

(1) On a dit que *Saint-Preux* étoit un nom controuvé. Peut-être le véritable étoit-il sur l'adresse.

Vous trouverez , peut-être , que songer si fort à vos anciennes lettres , c'est trop justifier la dernière. Vous vous trompez. Je me sens bien ; je ne suis plus le même , ou vous n'êtes plus la même ; & ce qui me le prouve est , qu'excepté les charmes & la bonté , tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois ; m'est un nouveau sujet de surprise. Cette observation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces ; mais au sentiment qui me dispense d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai cessé d'adorer , je fais à quels respects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus tendre reconnoissance , je vous aime autant que jamais , il est vrai ; mais ce qui m'attache le plus à vous , est le retour de ma raison. Elle vous montre à moi telle que vous êtes ; elle vous sert mieux que l'amour même. Non , si j'étois resté coupable , vous ne me feriez pas aussi chère.

Depuis que j'ai cessé de prendre le

change, & que le pénétrant Wolmar m'a éclairé sur mes vrais sentimens, j'ai mieux appris à me connoître, & je m'alarme moins de ma foiblesse. Qu'elle abuse mon imagination, que cette erreur me soit douce encore, il suffit, pour mon repos; qu'elle ne puisse plus vous offenser, & la chimère qui m'égaré à sa poursuite, me sauve d'un danger réel.

O Julie! il est des impressions éternelles que le temps ni les soins n'effacent point. La blessure guérit, mais la marque reste, & cette marque est un sceau respecté qui préserve le cœur d'une autre atteinte. L'inconstance & l'amour sont incompatibles: l'amant qui change, ne change pas; il commence ou finit d'aimer. Pour moi, j'ai fini; mais en cessant d'être à vous, je suis resté sous votre garde. Je ne vous crains plus; mais vous m'empêchez d'en craindre une autre. Non, Julie, non, femme respectable, vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre personne, & l'amant de vos vertus: mais nos amours, nos premières

& uniques amours , ne sortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne se flétrira point dans ma mémoire. Dussé-je vivre des siècles entiers , le doux temps de ma jeunesse ne peut ni renaître pour moi , ni s'effacer de mon souvenir. Nous avons beau n'être plus les mêmes , je ne puis oublier ce que nous avons été. Mais parlons de votre cousine.

Chère amie , il faut l'avouer ; depuis que je n'ose plus contempler vos charmes , je deviens plus sensible aux siens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés sans jamais se fixer sur aucune ? Les miens l'ont revue avec trop de plaisir peut-être ; & , depuis mon éloignement , ses traits , déjà gravés dans mon cœur , y font une impression plus profonde. Le sanctuaire est fermé ; mais son image est dans le temple. Insensiblement je deviens pour elle ce que j'aurois été , si je ne vous avois jamais vue ; & il n'appartenoit qu'à vous seule de me faire sentir la différence de ce qu'elle m'inspire à l'amour. Les sens , libres de cette pas-
sion

sion terrible, se joignent aux doux sentimens de l'amitié. Devient-elle amour pour cela? Julie, ah! quelle différence! Où est l'enthousiasme? où est l'idolâtrie? où sont ces divins égaremens de la raison, plus brillans, plus sublimes, plus forts, meilleurs cent fois que la raison même? Un feu passager m'embrâse, un délire d'un moment me saisit, me trouble & me quitte. Je retrouve entre elle & moi deux amis qui s'aiment tendrement & qui se le disent. Mais deux amans s'aiment-ils l'un l'autre? Non, *vous & moi* sont des mots proscrits de leur langue: ils ne sont plus deux, ils font un.

Suis-je donc tranquille en effet? Comment puis-je l'être? Elle est charmante, elle est votre amie & la mienne: la reconnaissance m'attache à elle; elle entre dans mes souvenirs les plus doux; que de droits sur une ame sensible, & comment écarter un sentiment plus tendre de tant de sentimens si bien dûs! Hélas! il est dit que entre elle & vous, je ne serai jamais un moment paisible!

Femmes ! femmes ! objets chers & funestes , que la nature orna pour notre supplice , qui punissez quand on vous brave , qui poursuivez quand on vous craint , dont la haine & l'amour sont également nuisibles , & qu'on ne peut ni rechercher , ni fuir impunément ! Beauté , charme , attrait , sympathie ! être ou chimère inconcevable , abîme de douleurs & de voluptés ! beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître , malheureux qui se livre à ton calme trompeur ! c'est toi qui produit les tempêtes qui tourmentent le genre humain. O Julie ! ô Claire ! que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous osez vous vanter à moi !.... J'ai vécu dans l'orage , & c'est toujours vous qui l'avez excité ; mais quelles agitations diverses vous avez fait éprouver à mon cœur ! celles du lac de Genève ne ressemblent pas plus aux flots du vaste Océan. L'un n'a que des ondes vives & courtes , dont le perpétuel tranchant agite , émeut , submerge quelquefois , sans jamais for-

mer de longs cours. Mais sur la mer tranquille en apparence , on se sent élevé , porté doucement & loin par un flot lent & presque insensible ; on croit ne pas sortir de la place , & l'on arrive au bout du monde.

Telle est la différence de l'effet qu'ont produit sur moi vos attraits & les siens. Ce premier , cet unique amour qui fit le destin de ma vie , & que rien n'a pu vaincre que lui-même , étoit né sans que je m'en fusse apperçu ; il m'entraînoit ; que je l'ignorois encore ; je me perdis , sans croire m'être égaré. Durant le vent ; j'étois au ciel ou dans les abîmes ; le calme vient , je ne fais plus ou je suis. Au contraire , je vois , je sens mon trouble auprès d'elle , & me le figure plus grand qu'il n'est ; j'éprouve des transports passagers & sans suite , je m'emporte un moment , & suis paisible un moment après : l'onde tourmente en vain le vaisseau , le vent n'enfle point les voiles ; mon cœur , content de ses charmes , ne leur prête point son illusion ; je la vois

plus belle que je ne l'imagine, & je la redoute plus de près que de loin; c'est presque l'effet contraire à celui qui me vient de vous, & j'éprouvois constamment l'un & l'autre à Clarens.

Depuis mon départ, il est vrai qu'elle se présente à moi quelquefois avec plus d'empire. Malheureusement, il m'est difficile de la voir seule. Enfin je la vois, & c'est bien assez; elle ne m'a pas laissé de l'amour, mais de l'inquiétude.

Voilà fidèlement ce que je suis pour l'une & pour l'autre. Tout le reste de votre sexe ne m'est plus rien; mes longues peines me l'ont fait oublier :

E fornito'l mio tempo a mezzo gli anni.

le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature & triompher des tentations. On a peu de desirs quand on souffre, & vous m'avez appris à les éteindre en leur résistant. Une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse. Mon cœur est devenu, pour ainsi dire, l'organe de tous mes besoins; je

n'en ai point, quand il est tranquille. Laissez-le en paix l'une & l'autre, & désormais il l'est pour toujours.

Dans cet état, qu'ai-je à craindre de moi-même, & par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bonheur, pour ne pas m'exposer à le perdre ? Quel caprice de m'avoir fait combattre & vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire ! N'est-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé sans raison ? Pourquoi m'avoir appelé près de vous avec tant de risques, ou pourquoi m'en bannir, quand je suis digne d'y rester ? Deviez-vous laisser prendre à votre mari tant de peine à pure perte ? Que ne le faisiez-vous renoncer à des soins que vous aviez résolu de rendre inutiles ! que ne lui disiez-vous : laissez-le au bout du monde, puisqu'aussi bien je l'y veux renvoyer ? Hélas ! plus vous craignez pour moi, plus il faudroit vous hâter de me rappeler. Non, ce n'est pas près de vous qu'est le danger, c'est en votre absence, & je ne vous crains qu'ou

vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me poursuit, je me réfugie auprès de Madame de Wolmar, & je suis tranquille; où fuirai-je, si cet asyle m'est ôté? Tous les temps, tous les lieux me sont dangereux loin d'elle; par-tout je trouve Claire ou Julie. Dans le passé, dans le présent, l'une & l'autre m'agite à son tour; ainsi, mon imagination toujours troublée, ne se calme qu'à votre vue, & ce n'est qu'auprès de vous que je suis en sûreté contre moi. Comment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant? Toujours vous exercez le même empire, mais son effet est tout opposé; en réprimant les transports que vous causiez autrefois, cet empire est plus grand, plus sublime encore: la paix, la sérénité succède au trouble des passions; mon cœur, toujours formé sur le vôtre, aime comme lui, & devient paisible à son exemple. Mais ce repos passager n'est qu'une trêve, & j'ai beau m'élever jusqu'à vous en votre présence, je retombe en moi-même, en vous quit-

tant. Julie, en vérité, je crois avoir deux ames, dont la bonne est en dépôt dans vos mains. Ah! voulez-vous me séparer d'elle?

Mais les erreurs des sens vous alarment! Vous craignez les restes d'une jeunesse éteinte par les ennuis! vous craignez pour les jeunes personnes qui sont sous votre garde! vous craignez de moi ce que le sage Wolmar n'a pas craint! O Dieu! que toutes ces frayeurs m'humilient! Estimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens? Je puis vous pardonner de mal penser de moi; jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non, non, les feux dont j'ai brûlé m'ont purifié; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus, si je pouvois être vil un moment, j'irois me cacher au bout du monde, & ne me croirois jamais assez loin de vous.

Quoi! je troublerois cet ordre aimable, que j'admirois avec tant de plaisir? Je souillerois ce séjour d'innocence & de

paix que j'habitois avec tant de respect ? Je pourrois être assez lâche.... eh ! comment le plus corrompu des hommes ne feroit-il pas touché d'un si charmant tableau ? Comment ne reprendroit-il pas dans cet asyle l'amour de l'honnêteté ? Loin d'y porter ses mauvaises mœurs, c'est-là qu'il iroit s'en défaire.... Qui ? moi, Julie, moi !... si tard !... sous vos yeux !.... Chère amie, ouvrez moi votre maison sans crainte ; elle est pour moi le temple de la vertu ; par-tout j'y vois son simulacre auguste, & ne puis servir qu'elle auprès de vous. Je ne suis pas un ange, il est vrai ; mais j'habiterai leur demeure, j'imiterai leurs exemples ; on les fuit, quand on ne leur veut pas ressembler.

Vous le voyez, j'ai peine à venir au point principal de votre lettre, le premier auquel il falloit songer, le seul dont je m'occuperois, si j'osois prétendre au bien qu'il m'annonce. O Julie ! ame bien-faisante, amie incomparable ! en m'offrant la digne moitié de vous-même, &

le plus précieux trésor qui soit au monde après vous, vous faites plus, s'il est possible, que vous ne fîtes jamais pour moi. L'amour, l'aveugle amour put vous forcer à vous donner, mais donner votre amie est une preuve d'estime non suspecte. Dès cet instant, je crois vraiment être homme de mérite; car je suis honoré de vous; mais que le témoignage de cet honneur m'est cruel! En l'acceptant, je le démentirois; &, pour le mériter, il faut que j'y renonce. Vous me connoissez; jugez-moi. Ce n'est pas assez que votre adorable cousine soit aimée; elle doit l'être comme vous, je le fais; le fera-t-elle? Le peut-elle être? Et dépend-il de moi de lui rendre sur ce point ce qui lui est dû? Ah! si vous vouliez m'unir avec elle, que ne me laissiez-vous un cœur à lui donner; un cœur auquel elle inspirât des sentimens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices! En est-il un moins digne d'elle que celui qui fut vous aimer? Il faudroit avoir l'ame libre & paisible du bon & sage d'Orbe, pour

s'occuper d'elle seule à son exemple : il faudroit le valoir pour lui succéder ; autrement , la comparaison de son ancien état lui rendroit le dernier plus insupportable , & l'amour foible & distrait d'un second époux , loin de la consoler du premier , le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre & reconnoissant , elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit-elle à cet échange ? Elle y perdrait doublement. Son cœur délicat & sensible sentiroit trop cette perte ; & moi , comment supporterois-je le spectacle continuel d'une tristesse dont je serois cause , & dont je ne pourrois la guérir ? Hélas ! j'en mourrois de douleur même avant elle. Non , Julie , je ne ferai point mon bonheur aux dépens du sien. Je l'aime trop pour l'épouser.

Mon bonheur ! Non. Serois-je heureux moi-même , en ne la rendant pas heureuse ? L'un des deux peut-il se faire un sort exclusif dans le mariage ? Les biens , les maux n'y sont-ils pas communs , malgré qu'on en ait , & les chagrins qu'on se

donne l'un à l'autre, ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause? Je serois malheureux par ses peines sans être heureux par ses bienfaits. Grace, beauté, mérite, attachement, fortune, tout concourroit à ma félicité; mon cœur, mon cœur seul empoisonneroit tout cela, & me rendroit misérable au sein du bonheur.

Si mon état présent est plein de charme auprès d'elle, loin que ce charme pût augmenter par une union plus étroite, les plus doux plaisirs que j'y goûte me seroient ôtés. Son humeur badine peut laisser un aimable effor à son amitié, mais c'est quand elle a des témoins de ses caresses. Je puis avoir quelque émotion trop vive auprès d'elle, mais c'est quand votre présence me distrait de vous. Toujours entre elle & moi, dans nos tête-à-têtes, c'est vous qui nous les rendez délicieux. Plus notre attachement augmente, plus nous songeons aux chaînes qui l'ont formé; le doux lien de notre amitié se resserre, & nous nous aimons pour parler

de vous. Ainsi mille souvenirs chers à votre amie, plus chers à votre ami, les réunissent; unis par d'autres nœuds, il y faudra renoncer. Ces souvenirs trop charmans ne feroient-ils pas autant d'infidélités envers elle? Et de quel front prendrois-je une épouse respectée & chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit malgré lui? Ce cœur n'oseroit donc plus s'épancher dans le sien; il se fermeroit à son abord. N'osant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir, l'honneur, en m'imposant pour elle une réserve nouvelle, me rendroient ma femme étrangère, & je n'aurois plus ni guide ni conseil pour éclairer mon ame & corriger mes erreurs. Est ce là l'hommage qu'elle doit attendre? Est-ce là le tribut de tendresse & de reconnoissance que j'irois lui porter? Est-ce ainsi que je ferois son bonheur & le mien?

Julie, oubliâtes-vous mes sermens avec les vôtres? Pour moi, je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu; ma foi

seule m'est restée ; elle me restera jusqu'au tombeau. Je n'ai pu vivre à vous ; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre , je le prendrois aujourd'hui : car si c'est un devoir de se marier , un devoir plus indispensable encore est de ne faire le malheur de personne , & tout ce qui me reste à sentir en d'autres nœuds , c'est l'éternel regret de ceux auxquels j'osai prétendre. Je porterois dans ce lien sacré l'idée de ce que j'espérois y trouver une fois. Cette idée feroit mon supplice & celui d'une infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaisons j'aurois à faire ! Quelle femme au monde les pourroit soutenir ? Ah ! comment me consolerois-je à la fois de n'être pas à vous , & d'être à une autre ?

Chère amie , n'ébranlez point des résolutions dont dépend le repos de mes jours ; ne cherchez point à me tirer de l'anéantissement où je suis tombé ; de peur qu'avec le sentiment de mon exis-

tence je ne reprenne celui de mes maux ; & qu'un état violent ne r'ouvre toutes mes blessures. Depuis mon retour j'ai senti , sans m'en alarmer , l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie ; car je savois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin ; & , voyant ce nouveau goût ajouter à l'attachement déjà si tendre que j'eus pour elle dans tous les temps , je me suis félicité d'une émotion qui m'aidoit à prendre le change , & me faisoit supporter votre image avec moins de peine. Cette émotion a quelque chose des douceurs de l'amour & n'en a pas les tourmens. Le plaisir de la voir n'est point troublé par le desir de la posséder ; content de passer ma vie entière , comme j'ai passé cet hiver , je trouve entre vous deux cette situation paisible (1) & douce qui tempère l'auf-

(1) Il a dit précisément le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre philosophe , entre deux jolies femmes , me paroît dans un

térité de la vertu , & rend ses leçons aimables. Si quelque vain transport m'agite un moment , tout le réprime & le fait taire : j'en ai trop vaincu de plus dangereux , pour qu'il m'en reste aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime , c'est tout dire. Quand je ne songerois qu'à mon intérêt , tous les droits de la tendre amitié me font trop chers auprès d'elle , pour que je m'expose à les perdre en cherchant à les étendre , & je n'ai pas même eu besoin de songer au respect que je lui dois , pour ne jamais lui dire un seul mot dans le tête-à-tête , qu'elle eût besoin d'interpréter ou de ne pas entendre. Que si peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empressement dans mes manières , sûrement elle n'a point vu dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus six mois auprès d'elle , tel je ferai toute ma vie. Je

plaisant embarras. On diroit qu'il veut n'aimer ni l'une ni l'autre , afin de les aimer toutes deux.

ne connois rien, après vous, de si parfait qu'elle; mais, fût-elle plus parfaite que vous encore, je sens qu'il faudroit n'avoir jamais été votre amant, pour pouvoir devenir le sien.

Avant d'achever cette lettre, il faut vous dire ce que je pense de la vôtre. J'y trouve avec toute la prudence de la vertu, les scrupules d'une ame craintive qui se fait un devoir de s'épouvanter, & croit qu'il faut tout craindre pour se garantir de tout. Cette extrême timidité a son danger, ainsi qu'une confiance excessive. En nous montrant sans cesse des monstres où il n'y en a point, elle nous épuise à combattre des chimères; & à force de nous effaroucher sans sujet, elle nous tient moins en garde contre les périls véritables, & nous les laisse moins discerner. Relisez quelquefois la lettre que Mylord Edouard vous écrivit l'année dernière au sujet de votre mari; vous y trouverez de bons avis à votre usage, à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion, elle est touchante, aimable, &

douce comme vous ; elle doit plaire à votre mari même. Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide & prévoyante, elle ne vous mène au quiétisme par une route opposée, & que, vous montrant par-tout du risque à courir, elle ne vous empêche enfin d'acquiescer à rien. Chère amie, ne savez-vous pas que la vertu est un état de guerre, & que, pour y vivre, on a toujours quelque combat à rendre contre soi ? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre ame prête à tout évènement. Si chercher les occasions, c'est mériter d'y succomber ; les fuir avec trop de soin, c'est souvent nous refuser à de grands devoirs ; & il n'est pas bon de songer sans cesse aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des momens dangereux, ni des tête-à-têtes avec des femmes ; mais dans quelque situation que me place désormais la providence, j'ai pour sûreté de moi les huit mois que j'ai passés à Clarens, & ne crains plus que personne m'ôte le prix

que vous m'avez fait mériter. Je ne serai pas plus foible que je l'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre; j'ai senti l'amertume des remords, j'ai goûté les douceurs de la victoire; après de telles comparaisons, on n'hésite plus sur le choix; tout, jusqu'à mes fautes passées, m'est garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nouvelles discussions sur l'ordre de l'univers, & sur la direction des êtres qui le composent, je me contenterai de vous dire que sur des questions si fort au-dessus de l'homme; il ne peut juger des choses qu'il ne voit pas, que par induction sur celles qu'il voit, & que toutes les analogies font pour ces loix générales que vous semblez rejeter. La raison même & les plus saines idées que nous pouvons nous former de l'Être suprême, sont très-favorables à cette opinion; car bien que sa puissance n'ait pas besoin de méthode pour abréger le travail, il est digne de sa sagesse de préférer pourtant les voies les plus simples, afin qu'il n'y ait rien d'inu-

tile dans les moyens , non plus que dans les effets. En créant l'homme , il l'a doué de toutes les facultés nécessaires pour accomplir ce qu'il exigeoit de lui ; & quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire , nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déjà donné. Il nous a donné la raison pour connoître ce qui est bien , la conscience pour l'aimer (1), & la liberté pour le choisir. C'est dans ces dons sublimes que consiste la grace divine ; & comme nous les avons tous reçus , nous en sommes tous comptables.

J'entends beaucoup raisonner contre la liberté de l'homme , & je méprise tous ces sophismes ; parce qu'un raisonneur a beau me prouver que je ne suis pas libre , le sentiment intérieur , plus fort que tous ses argumens , les dément sans cesse ; &

(1) Saint-Preux fait , de la conscience morale , un sentiment & non pas un jugement , ce qui est contre les définitions des Philosophes. Je crois pourtant qu'en ceci , leur prétendu confrère a raison.

quelque parti que je prenne dans quelque délibération que ce soit, je sens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces subtilités de l'école sont vaines, précisément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout aussi bien la vérité que le mensonge, & que, soit que la liberté existe ou non, elles peuvent servir également à prouver qu'elle n'existe pas. A entendre ces gens-là, Dieu même ne seroit pas libre; & ce mot de *liberté* n'auroit aucun sens. Ils triomphent, non d'avoir résolu la question, mais d'avoir mis à sa place une chimère. Ils commencent par supposer que tout être intelligent est purement passif; & puis ils déduisent de cette supposition des conséquences pour prouver qu'il n'est pas actif; la commode méthode qu'ils ont trouvée-là! S'ils accusent leurs adversaires de raisonner de même, ils ont tort. Nous ne nous supposons point actifs & libres; nous sentons que nous le sommes. C'est à eux de prouver non-seulement que ce sentiment pourroit nous tromper, mais

qu'il nous trompe en effet (1). L'Evêque de Cloyne a démontré que , sans rien changer aux apparences , la matière & les corps pourroient ne pas exister ; est-ce assez pour affirmer qu'ils n'existent pas ? En tout ceci la seule apparence coûte plus que la réalité ; je m'en tiens à ce qui est le plus simple.

Je ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute manière aux besoins de l'homme , Dieu accorde à l'un , plutôt qu'à l'autre , des secours extraordinaires , dont celui qui abuse des secours communs à tous est indigne , & dont celui qui en use bien n'a pas besoin. Cette acception de personne est injurieuse à la justice divine. Quand cette dure & décourageante doctrine se déduiroit de l'écriture elle-même , mon premier devoir n'est-il pas d'honorer Dieu ? Quelque respect que je doive au

(1) Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir si la volonté se détermine sans cause , ou qu'elle est la cause qui détermine la volonté.

texte sacré, j'en dois plus encore à son auteur; & j'aimerois mieux croire la bible falsifiée ou inintelligible, que Dieu injuste ou mal-faisant. Saint Paul ne veut pas que le vase dise au potier, pourquoi m'as tu fait ainsi? Cela est fort bien, si le potier n'exige du vase que des services qu'il l'a mis en état de lui rendre; mais s'il s'en prenoit au vase de n'être pas propre à un usage pour lequel il ne l'auroit pas fait, le vase auroit-il tort de lui dire, pourquoi m'as tu fait ainsi?

S'enfuit-il de-là que la prière soit inutile? A Dieu ne plaise que je m'ôte cette ressource contre mes faiblesses. Tous les actes de l'entendement qui nous élèvent à Dieu, nous portent au-dessus de nous-mêmes; en implorant son secours, nous apprenons à le trouver. Ce n'est pas lui qui nous change; c'est nous qui nous changeons, en nous élevant à lui (1). Tout ce

(1) Notre galant Philosophe, après avoir imité la conduite d'Abélard, semble en vouloir prendre aussi la doctrine. Leurs sentimens

qu'on lui demande comme il faut, on se le donne; & comme vous l'avez dit, on augmente sa force en reconnoissant sa faiblesse. Mais si l'on abuse de l'oraison & qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever; en cherchant la grace, on renonce à la raison; pour obtenir un don du ciel, on en foule aux pieds un autre; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumières qu'il nous a données. Qui sommes-nous, pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle?

Vous le savez; il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre est

sur la prière ont beaucoup de rapport. Bien des gens, relevant cette hérésie, trouveront qu'il eût mieux valu persister dans l'égarement, que de tomber dans l'erreur; je ne pense pas ainsi. C'est un petit mal de se tromper; c'en est un grand de se mal conduire. Ceci ne contredit point, à mon avis, ce que j'ai dit ci-devant sur le danger des fausses maximes de morale. Mais il faut laisser quelque chose à faire au lecteur.

trop pure , pour arriver jamais à ce point : mais l'excès qui produit l'égarément , commence avant lui ; & c'est de ce premier terme que vous avez à vous défier. Je vous ai souvent entendu blâmer les extrêmes des ascétiques ; savez-vous comment elles viennent ? En prolongeant le temps qu'on donne à la prière , plus que ne le permet la foiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise , l'imagination s'allume & donne des visions ; on devient inspiré , prophète , & il n'y a plus ni sens ni génie qui garantisse du fanatisme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet ; vous vous recueillez , vous priez sans cesse : vous ne voyez pas encore les piétistes (1) , mais vous lisez leurs livres. Je

(1) Sorte de foux qui avoient la fantaisie d'être chrétiens , & de suivre l'évangile à la lettre , à-peu-près comme sont aujourd'hui les méthodistes en Angleterre , les moraves en Allemagne , les jansénistes en France ; excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maîtres , pour être plus durs & plus intolérans que leurs ennemis.

n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénelon : mais que faites-vous de ceux de sa disciple ? Vous lisez Muralt , je le lis aussi ; mais je choisis ses lettres , & vous choisissez son instinct divin. Voyez comment il a fini : déplorez les égaremens de cet homme sage , & songez à vous. Femme pieuse & chrétienne , allez-vous n'être plus qu'une dévote ?

Chère & respectable amie , je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant , & vous donne les miens avec le zèle d'un père. Depuis que la vertu , loin de rompre nos liens , les a rendus indissolubles , ses devoirs se confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent , le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne se parlent , jamais nos yeux ne se rencontrent sans offrir à tous deux un objet d'honneur & de gloire qui nous élève conjointement , & la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais si les délibérations sont communes , la décision ne l'est pas ; elle appartient à vous seule. O vous , qui

fîtes toujours mon fort ! ne cessez point d'en être l'arbitre , pesez mes réflexions , prononcez ; quoi que vous ordonniez de moi , je me soumets ; je serai digne au moins que vous ne cessiez pas de me conduire. Dussé-je ne vous plus revoir , vous me ferez toujours présente , vous présiderez toujours à mes actions ; dussiez-vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfans , vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous ; ce sont les enfans de votre ame , la mienne les adopte , & rien ne les lui peut ravir.

Parlez-moi sans détour , Julie. A présent que je vous ai bien expliqué ce que je sens & ce que je pense , dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Vous savez à quel point mon sort est lié à celui de mon illustre ami. Je ne l'ai point consulté dans cette occasion ; je ne lui ai montré ni cette lettre , ni la vôtre. S'il apprend que vous désapprouviez son projet , ou plutôt celui de votre époux , il le désapprouvera lui-même , & je suis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos

scrupules ; il convient seulement qu'il les ignore jusqu'à votre entière décision. En attendant , je trouverai , pour différer notre départ , des prétextes qui pourront le surprendre , mais auxquels il acquiescera sûrement. Pour moi , j'aime mieux ne vous plus voir , que de vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger , est une humiliation que je n'ai pas méritée.



L E T T R E X I X.

D E M A D A M E D E W O L M A R

A S A I N T - P R E U X .

EH bien ! ne voilà-t-il pas encore votre imagination effarouchée ? Et sur quoi , je vous prie ? Sur les plus vrais témoignages d'estime & d'amitié que vous ayez jamais reçu de moi ; sur les paisibles réflexions que le soin de votre vrai bonheur m'inspire ; sur la proposition la plus obligeante , la plus avantageuse , la plus honorable qui vous ait jamais été faite ; sur l'empressement , indiscret peut-être , de vous unir à ma famille par des nœuds indissolubles ; sur le desir de faire mon allié , mon parent , d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquiétude où vous paroissez être , il ne falloit que prendre ce que je vous écris

dans son sens le plus naturel. Mais il y a long-temps que vous aimez à vous tourmenter par vos injustices. Votre lettre est comme votre vie, sublime & rempante, pleine de force & de puérités. Mon cher philosophe, ne cesserez-vous jamais d'être enfant ?

Où avez-vous donc pris que je songeasse à vous imposer des loix, à rompre avec vous, & , pour me servir de vos termes, à vous renvoyer au bout du monde ? De bonne-foi, trouvez-vous là l'esprit de ma lettre ? Tout au contraire. En jouissant d'avance du plaisir de vivre avec vous, j'ai craint les inconvéniens qui pouvoient le troubler ; je me suis occupé des moyens de prévenir ces inconvéniens d'une manière agréable & douce, en vous faisant un fort digne de votre mérite, & de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime ; il n'y avoit pas là, ce me semble, de quoi vous alarmer si fort.

Vous avez tort, mon ami ; car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher ;

mais vous aimez à vous le faire redire ; & , comme je n'aime guères moins à le répéter , il vous est aisé d'obtenir ce que vous voulez , fans que la plainte & l'humeur fans mêlent.

Soyez donc bien sûr que , si votre séjour ici vous est agréable , il me l'est tout autant qu'à vous ; & , que de tout ce que M. de Wolmar a fait pour moi , rien ne m'est plus sensible que le soin qu'il a pris de vous appeler dans sa maison , & de vous mettre en état d'y rester. J'en conviens avec plaisir , nous sommes utiles l'un à l'autre. Plus propres à recevoir de bons avis , qu'à les prendre de nous-mêmes , nous avons tous deux besoin de guides ; & qui saura mieux ce qui convient à l'un , que l'autre qui le connoît si bien ? Qui sentira mieux le danger de s'égarer , par tout ce que coûte un retour pénible ? Quel objet peut mieux nous rappeler ce danger ? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un si grand sacrifice ? Après avoir rompu de tels liens , ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'in-

digne du motif qui nous les fit rompre? Oui, c'est une fidélité que je veux vous garder toujours, de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie, & de vous dire à chaque sentiment qui m'anime: voilà ce que je vous ai préféré. Ah! mon ami! je fais rendre honneur à ce que mon cœur a si bien senti. Je puis être foible devant toute la terre; mais je réponds de moi devant vous.

C'est dans cette délicatesse qui survit toujours au véritable amour, plutôt que dans les subtiles distinctions de M. de Wolmar, qu'il faut chercher la raison de cette élévation d'ame, & de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre, & que je crois sentir comme vous. Cette explication du moins est plus naturelle, plus honorable à nos cœurs que la sienne, & vaut mieux pour s'encourager à bien faire; ce qui suffit pour la préférer. Ainsi, croyez que, loin d'être dans la disposition bizarre où vous me supposez, celle où je suis est directement contraire. Que s'il falloit renoncer au

projet de nous réunir, je regarderois ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfans, & pour mon mari même, qui, vous le savez, entre pour beaucoup dans les raisons que j'ai de vous désirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particulière, souvenez-vous du moment de votre arrivée; marquai-je moins de joie à vous voir, que vous n'en eûtes en m'abordant? Vous a-t-il paru que votre séjour à Clarens me fût ennuyeux ou pénible. Avez-vous jugé que je vous en visse partir avec plaisir? Faut-il aller jusqu'au bout, & vous parler avec ma franchise ordinaire? Je vous avouerai sans détour, que les six derniers mois que nous avons passés ensemble, ont été le temps le plus doux de ma vie, & que j'ai goûté, dans ce court espace, tous les biens dont ma sensibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublierai jamais un jour de cet hiver, où, après avoir fait en commun la lecture de vos voyages, & celle des

aventures de votre ami, nous soupâmes dans la salle d'Apollon, & où, songeant à la félicité que Dieu m'envoyoit en ce monde, je vis tout autour de moi mon père, mon mari, mes enfans, ma cousine, Mylord Edouard, vous, sans compter la Fanchon qui ne gâtoit rien au tableau; & tout cela rassemblé pour l'heureuse Julie. Je me disois : cette petite chambre contient tout ce qui est cher à mon cœur, & peut-être tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre; je suis environné de tout ce qui m'intéresse, tout l'univers est ici pour moi; je jouis à la fois de l'attachement que j'ai pour mes amis, de celui qu'ils me rendent, de celui qu'ils ont l'un pour l'autre; leur bienveillance mutuelle, ou vient de moi, ou s'y rapporte; je ne vois rien qui n'étende mon être, & rien qui le divise; il est dans tout ce qui m'environne, il n'en reste aucune portion loin de moi; mon imagination n'a plus rien à faire, je n'ai rien à desirer; sentir & jouir sont pour moi la même chose; je vis à la fois dans

tout ce que j'aime , je me rassasie de bonheur & de vie. O mort ! viens quand tu voudras , je ne te crains plus , j'ai vécu , je t'ai prévenue , je n'ai plus de nouveaux sentimens à connoître , tu n'as plus rien à me dérober.

Plus j'ai senti le plaisir de vivre avec vous , plus il m'étoit doux d'y compter , & plus aussi tout ce qui pouvoit troubler ce plaisir , n'a donné d'inquiétude. Laissons un moment à part cette morale craintive , & cette prétendue dévotion que vous me reprochez. Convenez du moins que tout le charme de la société qui régnoit entre nous , est dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens , toutes les pensées , & qui fait que chacun , se sentant tel qu'il doit être , se montre à tous tel qu'il est. Supposez un moment quelque intrigue secrète , quelque liaison qu'il faille cacher , quelque raison de réserve & de mystère ; à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouit , on est contraint l'un devant l'autre , on cherche à se dérober ; quand on

se rassemble , on voudroit se fuir : la circonspection , la bienséance amènent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long - temps ceux qu'on craint ? On se devient importun l'un à l'autre.... Julie importune !... importune à son ami !... non , non , cela ne fauroit être ; on n'a jamais de maux à craindre que ceux qu'on peut supporter.

En vous exposant naïvement mes scrupules , je n'ai point prétendu changer vos résolutions , mais les éclairer ; de peur que , prenant un parti dont vous n'auriez pas prévu toutes les suites , vous n'eussiez peut-être à vous en repentir , quand vous n'oseriez plus vous en dédire. A l'égard des craintes que M. de Wolmar n'a pas eues , ce n'est pas à lui de les avoir , c'est à vous ; nul n'est juge du danger qui vient de vous que vous-même. Réfléchissez - y bien , puis dites - moi qu'il n'existe pas , & je n'y pense plus ; car je connois votre droiture , & ce n'est pas de vos intentions que je me défie. Si votre cœur est capable d'une faute imprévue , très-sûte-

ment le mal prémédité n'en approcha jamais. C'est ce qui distingue l'homme fragile du méchant homme.

D'ailleurs, quand mes objections auroient plus de solidité que je n'aime à le croire, pourquoi mettre d'abord la chose au pis comme vous faites? Je n'envisage point les précautions à prendre, aussi sévèrement que vous. S'agit-il pour cela de rompre aussi-tôt tous vos projets, & de nous fuir pour toujours? Non, mon aimable ami, de si tristes ressources ne sont point nécessaires. Encore enfant par la tête, vous êtes déjà vieux par le cœur. Les grandes passions usées dégoûtent des autres: la paix de l'ame qui leur succède, est le seul sentiment qui s'accroît par la jouissance. Un cœur sensible craint le repos qu'il ne connoît pas; qu'il le sente une fois, il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états si contraires, on apprend à préférer le meilleur; mais, pour les comparer, il les faut connoître. Pour moi, je vois le moment de votre sûreté plus près, peut-être, que vous

ne le voyez vous-même. Vous avez trop senti, pour sentir long-temps; vous avez trop aimé, pour ne pas devenir indifférent: on ne rallume plus la cendre qui sort de la fournaise, mais il faut attendre que tout soit consumé. Encore quelques années d'attention sur vous-même, & vous n'avez plus de risque à courir.

Le sort que je voulois vous faire eût annéanti ce risque; mais indépendamment de cette considération, ce sort étoit assez doux pour devoir être envié pour lui-même; & si votre délicatesse vous empêche d'oser y prétendre, je n'ai pas besoin que vous me disiez ce qu'une telle retenue a pu vous coûter. Mais j'ai peur qu'il ne se mêle à vos raisons des prétextes plus spécieux que solides; j'ai peur qu'en vous piquant de tenir des engagemens dont tout vous dispense, & qui n'intéressent plus personne, vous ne vous fassiez une fausse vertu de je ne fais quelle vaine constance plus à blâmer qu'à louer, & désormais tout-à-fait déplacée. Je vous l'ai déjà dit autrefois, c'est un

second crime de tenir un serment criminel ; si le vôtre ne l'étoit pas , il l'est devenu ; c'en est assez pour l'annuler. La promesse qu'il faut tenir sans cesse , est celle d'être honnête-homme , & toujours ferme dans son devoir ; changer quand il change , ce n'est pas légèreté , c'est constance. Vous fîtes bien , peut-être , alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous les temps ce que la vertu demande , vous ne vous démentirez jamais.

Que s'il y a parmi vos scrupules quelque objection solide , c'est ce que nous pourrons examiner à loisir. En attendant , je ne suis pas trop fâchée que vous n'ayez pas saisi mon idée avec la même avidité que moi , afin que mon étourderie vous soit moins cruelle , si j'en ai fait une. J'avois médité ce projet durant l'absence de ma cousine. Depuis son retour , & le départ de ma lettre , ayant eu avec elle quelques conversations générales sur un second mariage , elle m'en a paru si éloignée , que , malgré tout le penchant que

je lui connois pour vous, je craindrois qu'il ne fallût user de plus d'autorité qu'il ne me convient, pour vaincre sa répugnance, même en votre faveur; car il est un point où l'empire de l'amitié doit respecter celui des inclinations, & les principes que chacun se fait sur des devoirs arbitraires en eux-mêmes, mais relatifs à l'état du cœur qui se les impose.

Je vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet; il nous convient si bien à tous, il vous tireroit si honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde, il confondroit tellement nos intérêts, il nous feroit un devoir si naturel de cette amitié qui nous est si douce, que je n'y puis renoncer tout-à-fait. Non, mon ami, vous ne m'appartenez jamais de trop près; ce n'est pas même assez que vous soyez mon cousin. Ah! je voudrois que vous fussiez mon frère!

Quoi qu'il en soit de toutes ces idées, rendez plus de justice à mes sentimens pour vous. Jouissez sans réserve de mon

amitié, de ma confiance, de mon estime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous prescrire, & que je ne crois point en avoir besoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conseils, mais n' imaginez jamais que j'en fasse des ordres. Si vous sentez pouvoir habiter Clarens sans danger, venez-y, demeurez-y, j'en ferai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d'absence aux restes toujours suspects d'une jeunesse impétueuse, écrivez-moi souvent, venez nous voir quand vous voudrez, entretenons la correspondance la plus intime. Quelle peine n'est pas adoucie par cette consolation? Quel éloignement ne supporte-t-on pas par l'espoir de finir ses jours ensemble? Je ferai plus; je suis prête à vous confier un de mes enfans; je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes: quand vous me le ramènerez, je ne fais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raisonnable

vous bannissez enfin vos chimères , & voulez mériter ma cousine : venez , aimez-la , servez-la , achevez de lui plaire ; en vérité , je crois que vous avez déjà commencé ; triomphez de son cœur & des obstacles qu'il vous oppose ; je vous aiderai de tout mon pouvoir ; faites , enfin , le bonheur l'un de l'autre , & rien ne manquera plus au mien. Mais , quelque parti que vous puissiez prendre , après y avoir sérieusement pensé , prenez-le en toute assurance , & n'outragez plus votre amie , en l'accusant de se défier de vous.

A force de songer à vous , je m'oublie. Il faut pourtant que mon tour vienne ; car vous faites avec vos amis dans la dispute , comme avec votre adverfaire aux échets , vous attaquez en vous défendant. Vous vous excusez d'être philosophe en m'accusant d'être dévote ; c'est comme si j'avois renoncé au vin , lorsqu'il vous eût enivré. Je suis donc dévote , à votre compte , ou prête à le devenir ? Soit ; les dénominations méprisantes chan-

gent-elles la nature des choses ? Si la dévotion est bonne , où est le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot est-il trop bas pour vous. La dignité philosophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut servir Dieu plus noblement ; elle porte jusqu'au ciel même ses prétentions & sa fierté. O mes pauvres philosophes !.... revenons à moi.

J'aimai la vertu dès mon enfance , & cultivai ma raison dans tous les temps. Avec du sentiment & des lumières j'ai voulu me gouverner , & me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi , donnez-m'en quelque autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami ! toujours de l'orgueil , quoi qu'on fasse ; c'est lui qui vous élève , & c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre , & mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avoient donc des ressources que je n'avois pas. Pourquoi , me sentant bien née , ai-je eu besoin de cacher ma vie ? Pourquoi haïssois-je le mal que j'ai fait malgré moi ?

Je ne connoissois que ma force ; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi , je crois l'avoir faite , & toutefois j'ai succombé ; comment font celles qui résistent ? Elles ont un meilleur appui.

Après l'avoir pris à leur exemple , j'ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avois pas pensé. Dans le règne des passions elles aident à supporter les tourmens qu'elles donnent ; elles tiennent l'espérance à côté du desir. Tant qu'on desire , on peut se passer d'être heureux ; on s'attend à le devenir : si le bonheur ne vient point , l'espoir se prolonge , & le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même , & l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité ; qui vaut mieux , peut être. Malheur à qui n'a plus rien à desirer ! il perd , pour ainsi dire , tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient , que de ce qu'on espère ; & l'on n'est heureux qu'avant d'être

heureux. En effet , l'homme avide & borné , fait pour tout vouloir & peu obtenir , a reçu du ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il desire , qui le soumet à son imagination , qui le lui rend présent & sensible , qui le lui livre en quelque sorte , & , pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce , le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède ; l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité , & tel est le néant des choses humaines , qu'hors (1) l'être existant par

(1) Il falloit *que hors* , & sûrement Madame de Wolmar ne l'ignoroit pas. Mais , outre les fautes qui lui échappoient par ignorance ou par inadvertence , il paroît qu'elle avoit l'oreille trop délicate pour s'affervir toujours aux règles

lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions, il est infailible dans le sentiment commun qui les comprend toutes. Vivre sans peine n'est pas un état d'homme; vivre ainsi, c'est être mort. Celui qui pourroit tout, sans être Dieu, seroit une misérable créature; il seroit privé du plaisir de désirer; toute autre privation seroit plus supportable (1).

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage, & depuis votre retour. Je

mêmes qu'elle savoit. On peut employer un style plus pur, mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le sien.

(1) D'où il suit que tout prince qui aspire au despotisme aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays? Allez toujours directement au souverain, sur-tout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables! ne sauroit-il s'ennuyer à moindres frais?

ne vois par-tout que sujets de contentement, & je ne suis pas contente. Une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur; je le sens vide & gonflé, comme vous disiez autrefois du vôtre; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher, ne suffit pas pour l'occuper; il lui reste une force inutile, dont il ne fait que faire. Cette peine est bizarre, j'en conviens; mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami; je suis trop heureuse; le bonheur m'ennuie (1).

Concevez-vous quelque remède à ce dégoût du bien-être? Pour moi, je vous avoue qu'un sentiment si peu raisonnable & si peu volontaire, a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie, & je n' imagine pas quelle forte de charme on y peut trouver qui me manque, ou qui me suf-

(1) Quoi, Julie! aussi des contradictions! Ah! je crains bien, charmante dévote, que vous ne soyez pas, non plus, trop d'accord avec vous-même. Au reste, j'avoue que cette lettre me paroît le chant du cygne.

fiſe. Une autre ſera-t-elle plus ſenſible que moi ? Aimera-t-elle mieux ſon père, ſon mari, ſes enfans, ſes amis, ſes proches ? En ſera-t-elle mieux aimée ? Menera-t-elle une vie plus de ſon goût ? Sera-t-elle plus libre d'en choiſir une autre ? Jouira-t-elle d'une meilleure ſanté ? Aura-t-elle plus de reſſources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde ? Et toutefois j'y vis inquiète ; mon cœur ignore ce qui lui manque ; il deſire ſans ſavoir quoi.

Ne trouvant donc rien ici bas qui lui ſuffiſe, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir ; en s'élevant à la ſource du ſentiment & de l'être, elle y perd ſa ſécherelle & ſa langueur : elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau reſſort, elle y puife une nouvelle vie ; elle y prend une autre exiſtence qui ne tient point aux paſſions du corps, ou plutôt elle n'eſt plus en moi-même, elle eſt toute dans l'Être immense qu'elle contemple ; & , dégagée un moment de ſes entraves, elle ſe conſole

d'y rentrer, par cet essai d'un état plus sublime, qu'elle espère être un jour le sien.

Vous souriez; je vous entends, mon bon ami; j'ai prononcé mon propre jugement, en blâmant autrefois cet état d'oraison, que je confesse aujourd'hui. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire, c'est que je ne l'avois pas éprouvé. Je ne prétends pas même le justifier de toutes manières. Je ne dis pas que ce goût soit sage, je dis seulement qu'il est doux, qu'il supplée au sentiment du bonheur qui s'épuise, qu'il remplit le vuide de l'ame, & qu'il jette un nouvel intérêt sur la vie passée à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut le rejeter sans doute; s'il abuse le cœur par une fausse jouissance, il faut encore le rejeter. Mais enfin lequel tient le mieux à la vertu, du philosophe avec ses grands principes, ou du chrétien dans sa simplicité? Lequel est le plus heureux dès ce monde, du sage avec sa raison, ou du dévot dans son délire? Qu'ai-je besoin de penser, d'imaginer,

dans

dans un moment où toutes mes facultés font aliénées? L'ivresse a ses plaisirs, dites-vous! Eh bien! ce délire en est une. Ou laissez-moi dans un état qui m'est agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'ai blâmé les extases des mystiques. Je les blâme encore, quand elles nous détachent de nos devoirs; & que, nous dégoûtant de la vie active, par les charmes de la contemplation, elles nous mènent à ce quiétisme dont vous me croyez si proche, & dont je crois être aussi loin que vous.

Servir Dieu, ce n'est point passer sa vie à genoux dans son oratoire, je le fais bien; c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il nous impose; c'est faire, en vue de lui plaire, tout ce qui convient à l'état où il nous a mis:

————— *il cor gradisce*

E servè a lui chi'l suo dover compisce.

Il faut premièrement faire ce qu'on doit; & puis prier quand on le peut. Voilà la règle que je tâche de suivre; je ne prends

point le recueillement que vous me reprochez comme une occupation, mais comme une récréation, & je ne vois pas pourquoi, parmi les plaisirs qui sont à ma portée, je m'interdirois le plus sensible & le plus innocent de tous.

Je me suis examinée avec plus de soin depuis votre lettre. J'ai étudié les effets que produit sur mon ame ce penchant qui semble si fort vous déplaire, & je n'y fais rien voir jusqu'ici qui me fasse craindre, au moins sitôt, l'abus d'une dévotion mal entendue.

Premièrement, je n'ai point pour cet exercice un goût trop vif qui me fasse souffrir, quand j'en suis privée, ni qui me donne de l'humeur, quand on m'en distrait. Il ne me donne point, non plus, de distractions dans la journée, & ne jette ni dégoût, ni impatience sur la pratique de mes devoirs. Si quelquefois mon cabinet m'est nécessaire, c'est quand quelque émotion m'agite, & que je serois moins bien par-tout ailleurs. C'est-là que, rentrant en moi-même, j'y retrouve le calme

de la raison. Si quelque souci me trouble, si quelque peine m'afflige, c'est-là que je vais les déposer. Toutes ces misères s'évanouissent devant un plus grand objet. En songeant à tous les bienfaits de la providence, j'ai honte d'être sensible à de si foibles chagrins, & d'oublier de si grandes graces. Il ne me faut des séances ni fréquentes, ni longues. Quand la tristesse m'y suit malgré moi, quelque pleurs versés devant celui qui console, soulagent mon cœur à l'instant. Mes réflexions ne sont jamais amères ni douloureuses; mon repentir même est exempt d'alarmes; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte; j'ai des regrets & non des remords. Le Dieu que je sers est un Dieu clément, un père: ce qui me touche est sa bonté; elle efface à mes yeux tous les autres attributs; elle est le seul que je conçois. Sa puissance m'étonne, son immensité me confond, sa justice.... il a fait l'homme foible; puisqu'il est juste, il est clément. Le Dieu vengeur est le Dieu des méchans; je ne puis ni le craindre pour moi,

ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix, Dieu de bonté ! c'est toi que j'adore : c'est de toi, je le sens, que je suis l'ouvrage, & j'espère te retrouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

Je ne saurois vous dire combien ces idées jettent de douceur sur mes jours, & de joie au fond de mon cœur. En sortant de mon cabinet ainsi disposée, je me sens plus légère & plus gaie. Toute la peine s'évanouit, tous les embarras disparaissent ; rien de rude, rien d'anguleux ; tout devient facile & coulant ; tout prend à mes yeux une face plus riante, la complaisance ne me coûte plus rien ; j'en aime encore mieux ceux que j'aime, & leur en suis plus agréable. Mon mari même en est plus content de mon humeur. La dévotion, prétend-il, est un opium pour l'ame. Elle égaye, anime & soutient, quand on en prend peu : une trop forte dose endort, ou rend furieux, ou tue ; j'espère ne pas aller jusques-là.

Vous voyez que je ne m'offense pas

de ce titre de dévoté autant, peut-être, que vous l'auriez voulu; mais je ne lui donne pas non plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'aime point, par exemple, qu'on affiche cet état par un extérieur affecté, & comme une espèce d'emploi qui dispense de tout autre. Ainsi, cette Madame Guyon dont vous me parlez, eût mieux fait, ce me semble, de remplir avec soin ses devoirs de mère de famille, d'élever chrétiennement ses enfans, de gouverner sagement sa maison, que d'aller composer des livres de dévotion, disputer avec des évêques, & se faire mettre à la bastille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas, non plus, ce langage mystique & figuré, qui nourrit le cœur des chimères de l'imagination, & substitue au véritable amour de Dieu, des sentimens imités de l'amour terrestre, & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émuouvoir; car enfin, comment voir les rapports de l'objet mystique, si l'on ne

voit aussi l'objet sensuel, & comment une honnête femme oseroit-elle imaginer, avec assurance, des objets qu'elle n'oseroit regarder (1) ?

Mais ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité; c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime, s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une manière si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zèle est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération.

(1) Cette objection me paroît tellement solide & sans réplique, que, si j'avois le moindre pouvoir dans l'église, je l'emploierois à faire retrancher de nos livres sacrés le cantique des cantiques; & j'aurois bien du regret d'avoir attendu si tard.

L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne ; ils ne s'aiment pas même l'un l'autre ; vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots ? Mais plus ils se détachent des hommes , plus ils en exigent , & l'on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

Je me sens pour tous ces abus une aversion qui doit naturellement m'en garantir. Si j'y tombe , ce sera sûrement sans le vouloir ; & j'espère de l'amitié de tous ceux qui m'entourent , que ce ne sera pas sans être avertie. Je vous avoue que j'ai été long-temps , sur le sort de mon mari , d'une inquiétude qui m'eût , peut-être , altéré l'humeur à la longue. Heureusement la sage lettre de Mylord Edouard , à laquelle vous me renvoyez avec grande raison ; ses entretiens consolans & sensés , les vôtres , ont tout-à-fait dissipé ma crainte & changé mes principes. Je vois qu'il est impossible que l'intolérance n'endurcisse l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réproûve ? Quelle charité peut-

on conserver parmi des damnés ? Les aimer, ce seroit haïr Dieu qui les punit. Voulons-nous donc être humains : jugeons les actions & non pas les hommes. N'empiétons point sur l'horrible fonction des démons : n'ouvrons point si légèrement l'enfer à nos frères. Eh ! s'il étoit destiné pour ceux qui se trompent, quel mortel pourroit l'éviter ?

O mes amis ! de quel poids vous avez soulagé mon cœur ! En m'apprenant que l'erreur n'est point un crime, vous m'avez délivrée de mille inquiétans scrupules. Je laisse la subtile interprétation des dogmes que je n'entends pas. Je m'en tiens aux vérités lumineuses qui frappent mes yeux & convainquent ma raison, aux vérités de pratique qui m'instruisent de mes devoirs. Sur tout le reste, j'ai pris pour règle votre ancienne réponse à M. de Wolmar (1). Est-on maître de croire ou de ne pas croire ? Est-ce un crime de n'avoir pas su bien argumenter ? Non ; la

(1) Voyez tom. III, let. XXVI, pag. 495.

conscience ne nous dit point la vérité des choses, mais la règle de nos devoirs; elle ne nous dicte point ce qu'il faut penser, mais ce qu'il faut faire; elle ne nous apprend point à bien raisonner, mais à bien agir. En quoi mon mari peut-il être coupable devant Dieu? Détourne-t-il les yeux de lui? Dieu lui-même a voilé sa face. Il ne fuit point la vérité, c'est la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point; il ne veut égarer personne; il est bien aise qu'on ne pense pas comme lui. Il aime nos sentimens, il voudroit les avoir, il ne peut. Notre espoir, nos consolations, tout lui échappe. Il fait le bien, sans attendre de récompense; il est plus vertueux, plus désintéressé que nous. Hélas! il est à plaindre! mais, de quoi sera-t-il puni? Non, non, la bonté, la droiture, les mœurs, l'honnêteté, la vertu; voilà ce que le ciel exige & qu'il récompense; voilà le véritable culte que Dieu veut de nous, & qu'il reçoit de lui tous les jours de sa vie. Si Dieu juge la foi par les œuvres, c'est croire en lui que

d'être homme de bien. Le vrai chrétien c'est l'homme juste; les vrais incrédules font les méchans.

Ne foyez donc pas étonné, mon aimable ami, si je ne dispute pas avec vous sur plusieurs points de vos lettres où nous ne sommes pas de même avis. Je fais trop bien ce que vous êtes, pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces questions oiseuses sur la liberté? Que je sois libre de vouloir le bien par moi-même, ou que j'obtienne, en priant, cette volonté; si je trouve enfin le moyen de bien faire, tout cela ne revient-il pas au même? Que je me donne ce qui me manque en le demandant, ou que Dieu l'accorde à ma prière; s'il faut toujours, pour l'avoir, que je le demande, ai-je besoin d'autre éclaircissement? Trop heureux de convenir sur les points principaux de notre croyance, que cherchons-nous au-delà? Voulons-nous pénétrer dans ces abîmes de métaphysique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à disputer sur l'essence divine ce temps si court qui nous est donné

pour l'honorer ? Nous ignorons ce qu'elle est : mais nous savons qu'elle est , que cela nous suffise ; elle se fait voir dans ses œuvres , elle se fait sentir au-dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contre elle , mais non pas la méconnoître de bonne-foi. Elle nous a donné ce degré de sensibilité qui l'apperçoit & la touche : plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi , sans nous flatter de les éclairer à son défaut. Qui de nous fera ce qu'elle n'a pas voulu faire ? Respectons ses décrets en silence & faisons notre devoir ; c'est le meilleur moyen d'apprendre le leur aux autres.

Connoissez-vous quelqu'un plus plein de sens & de raisons que M. de Wolmar ; quelqu'un plus sincère , plus droit , plus juste , plus vrai , moins livré à ses passions , qui ait plus à gagner à la justice divine & à l'immortalité de l'ame ? Connoissez-vous un homme plus fort , plus élevé , plus grand , plus foudroyant dans la dispute que Mylord Edouard ; plus digne par sa vertu de défendre la cause de Dieu ,

plus certain de son existence , plus pénétré de sa majesté suprême , plus zélé pour sa gloire & plus fait pour la soutenir ? Vous avez vu ce qui s'est passé durant trois mois à Clarens ; vous avez vu deux hommes pleins d'estime & de respect l'un pour l'autre , éloignés par leur état & par leur goût des pointilleries de collège , passer un hiver entier à chercher , dans des disputes sages & paisibles , mais vives & profondes , à s'éclairer mutuellement ; s'attaquer , se défendre , se saisir par toutes les prises que peut avoir l'entendement humain , & sur une matière où tous deux n'ayant que le même intérêt , ne demandoient pas mieux que d'être d'accord.

Qu'est-il arrivé ? ils ont redoublé d'estime l'un pour l'autre : mais chacun est resté dans son sentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme sage de la dispute ; l'amour de la vérité ne le touche guères ; il cherche à briller.

Pour moi j'abandonne à jamais cette arme inutile , & j'ai résolu de ne plus dire

à mon mari un seul mot de religion, que quand il s'agira de rendre raison de la mienne. Non que l'idée de la tolérance divine m'ait rendu indifférente sur le besoin qu'il en a. Je vous avoue même que, tranquillisée sur son sort à venir, je ne sens point pour cela diminuer mon zèle pour sa conversion. Je voudrois au prix de mon sang le voir une fois convaincu, si ce n'est pour son bonheur dans l'autre monde ; c'est pour son bonheur dans celui ci. Car de combien de douceurs n'est il point privé ? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? Quelle voix peut parler au fond de son ame ? Quel prix peut-il attendre de sa vertu ? Comment doit-il envisager la mort ? Non, je l'espère, il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il me reste une ressource pour l'en tirer. & j'y consacre le reste de ma vie ; ce n'est plus de le convaincre, mais de le toucher ; c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la religion

si aimable qu'il ne puisse lui résister. Ah ! mon ami ! quel argument contre l'incrédule , que la vie du vrai chrétien ! croyez-vous qu'il y ait quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Voilà désormais la tâche que je m'impose ; aidez moi tous à la remplir. Wolmar est froid ; mais il n'est pas insensible. Quel tableau nous pouvons offrir à son cœur , quand ses amis , ses enfans , sa femme , concourront tous à l'instruire en l'édifiant ! quand , sans lui prêcher Dieu dans leurs discours , ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire , dans les vertus dont il est l'auteur , dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! quand il verra briller l'image du ciel dans sa maison ! quand cent fois le jour il sera forcé de se dire : non , l'homme n'est pas ainsi par lui-même ; quelque chose de plus qu'humain règne ici.

Si cette entreprise est de votre goût , si vous vous sentez digne d'y concourir , venez , passons nos jours ensemble , & ne nous quittons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplaît ou vous épouvante , écoutez

votre conscience; elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Selon ce que Mylord Edouard nous marque, je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnoîtrez pas votre appartement; mais dans les changemens qu'on y a faits, vous reconnoîtrez les soins & le cœur d'une bonne amie, qui s'est fait un plaisir de l'orner. Vous y trouverez aussi un petit assortiment de livres qu'elle a choisis à Genève, meilleurs & de meilleur goût que l'*Adone*, quoiqu'il y soit aussi par plaisanterie. Au reste, soyez discret; car comme elle ne veut pas que vous sachiez que tout cela vient d'elle, je me dépêche de vous l'écrire, avant qu'elle me défende de vous en parler.

Adieu, mon ami. Cette partie du château de Chillon (1) que nous devions

(1) Le château de Chillon, ancien séjour des Baillifs de Vevai, est situé dans le lac sur un rocher qui forme une presqu'île, & autour duquel j'ai vu sonder à plus de cent cinquante brasses,

tous faire ensemble , se fera demain sans vous. Elle n'en vaudra pas mieux , quoiqu'on la fasse avec plaisir. M. le Baillif nous a invités avec nos enfans ; ce qui ne m'a point laissé d'excuse : mais je ne fais pourquoi je voudrois être déjà de retour.

qui font près de huit cents pieds , sans trouver le fond. On a creusé dans ce rocher des caves & des cuisines au-dessous du niveau de l'eau , qu'on y introduit , quand on veut , par des robinets. C'est-là que fut détenu six ans prisonnier François Bonnard , Prieur de Saint Victor , homme d'un mérite rare , d'une droiture & d'une fermeté à toute épreuve , ami de la liberté , quoique Savoyard , & tolérant quoique prêtre. Au reste , l'année où ces dernières lettres paroissoient avoir été écrites , il y avoit très-long-temps que les Baillifs de Vevai n'habitoient plus le château de Chillon. On supposera , si l'on veut , que celui de ce temps-là y étoit allé passer quelques jours.





L'Amour et la mort.

L E T T R E X X.

D E F A N C H O N A N E T

A S A I N T - P R E U X.

AH! Monsieur! ah! mon bienfaiteur! que me charge-t-on de vous apprendre?... Madame!.... ma pauvre maîtresse?.... O Dieu! je vois déjà votre frayeur.... mais vous ne voyez pas notre désolation... Je n'ai pas un moment à perdre; il faut vous dire.... il faut courir.... je voudrais déjà vous avoir tout dit.... Ah! que deviendrez-vous, quand vous saurez notre malheur?

Toute la famille alla hier dîner à Chillon. M. le Baron, qui alloit en Savoie passer quelques jours au château de Blonay, partit après le dîner. On l'accompagna quelques pas; puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Baillive marchaient devant avec Monsieur, Madame suivoit, tenant

d'une main Henriette & de l'autre Marcellin. J'étois derrière avec l'aîné. Monseigneur le Baillif, qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie & offrit le bras à Madame. Pour le prendre, elle me renvoie Marcellin; il court à moi, j'accours à lui; en courant, l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant; Madame se retourne, voit tomber son fils, part comme un trait, & s'élançe après lui....

Ah! misérable, que n'en fis-je autant! que n'y suis-je restée!... Hélas! je retenois l'aîné qui vouloit sauter après sa mère... elle se débattoit en serrant l'autre entre ses bras.... on n'avoit là ni gens, ni bateau; il fallut du tems pour les retirer... l'enfant est remis, mais la mère... le saisissement, la chute, l'état où elle étoit... qui fait mieux que moi combien cette chute est dangereuse!... elle resta très-long-temps sans connoissance. A peine l'eût-elle reprise qu'elle demanda son fils... avec quels transports de joie elle l'em-

brassa ! je la crus sauvée ; mais sa vivacité ne dura qu'un moment ! elle voulut être ramenée ici ; durant la route , elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés , je vois qu'elle ne crois pas en revenir. Je suis trop malheureuse , elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe est plus changée qu'elle. Tout le monde est dans une agitation... Je suis la plus tranquille de toute la maison.... de quoi m'inquiéterojs-je?... Ma bonne maîtresse ! ah ! si je vous perds ! je n'aurai plus besoin de personne... O mon cher Monsieur ! que le bon Dieu vous soutienne dans cette épreuve... Adieu... le médecin sort de la chambre. Je cours au-devant de lui... s'il nous donne quelque bonne espérance , je vous le marquerai. Si je ne dis rien...



L E T T R E X X I .

A S A I N T - P R E U X .

*Commencée par Madame d'Orbe , &
achevée par M. de Wolmar.*

C'EN est fait. Homme imprudent ;
homme infortuné , malheureux vision-
naire ! jamais vous ne la reverrez le
voile ... Julie n'est ...

Elle vous a écrit. Attendez sa lettre :
honorez ses dernières volontés. Il vous
reste de grands devoirs à remplir sur la
terre.



L E T T R E X X I I.

D E M. D E W O L M A R

A S A I N T - P R E U X.

J'AI laissé passer vos premières douleurs en silence ; ma lettre n'eût fait que les aigrir ; vous n'étiez pas plus en état de supporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous seront-ils doux à tous deux. Il ne me reste d'elle que des souvenirs ; mon cœur se plaît à le recueillir. Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner ; vous aurez la consolation d'en verser pour elle. Ce plaisir des infortunés m'est refusé dans ma misère ; je suis plus malheureux que vous.

Ce n'est point de sa maladie , c'est d'elle que je veux vous parler. D'autres mères peuvent se jeter après leur enfant : l'accident , la fièvre , la mort sont de la nature : c'est le sort commun des mortels ;

mais l'emploi de ses derniers momens , ses discours , ses sentimens , son ame , tout cela n'appartient qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une autre ; personne , que je sache , n'est mort comme elle. Voilà ce que j'ai pu seul observer , & que vous n'apprendrez que de moi.

Vous savez que l'effroi , l'émotion , la chute , l'évacuation de l'eau lui laissèrent une longue foiblesse , dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant , elle demanda son fils , il vint ; à peine le vit-elle marcher , & répondre à ses caresses , qu'elle devint tout-à-fait tranquille , & consentit à prendre un peu de repos. Son sommeil fut court ; & , comme le médecin n'arrivoit point encore , en l'attendant elle nous fit asseoir autour de son lit , la Fanchon , sa cousine & moi. Elle nous parla de ses enfans , des soins assidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avoit prise , & du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à sa maladie , elle

prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque temps de remplir sa part des mêmes soins, & nous chargeoit tous de répartir cette part sur les nôtres.

Elle s'étendit sur tous ses projets, sur les vôtres, sur les moyens les plus propres à les faire réussir, sur les observations qu'elle avoit faites, & qui pouvoient les favoriser ou leur nuire, enfin sur tout ce qui devoit nous mettre en état de suppléer à ses fonctions de mère, aussi longtemps qu'elle seroit forcée à les suspendre. C'étoient, pensois-je, bien des précautions pour quelqu'un qui ne se croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation si chère; mais ce qui m'effraya tout-à-fait, ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui regardoit la première enfance de ses fils, comme se déchargeant sur un autre du soin de leur jeunesse; pour sa fille elle embrassa tous les temps; &, sentant bien que personne ne suppléeroit sur ce point aux réflexions que sa propre expérience lui

avoit fait faire, elle nous exposa en abrégé, mais avec force & clarté, le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle, employant près de la mère les raisons les plus vives & les plus touchantes exhortations pour l'engager à le suivre.

Toutes ces idées, sur l'éducation des jeunes personnes & sur les devoirs des mères, mêlées de fréquens retours sur elle-même, ne pouvoient manquer de jeter de la chaleur dans l'entretien; je vis qu'il s'animoit trop. Claire tenoit une des mains de sa cousine, & la pressoit à chaque instant contre sa bouche, en sanglottant pour toute réponse; la Fanchon n'étoit pas plus tranquille; & pour Julie, je remarquai que les larmes lui rouloient aussi dans les yeux, mais qu'elle n'osoit pleurer, de peur de nous alarmer davantage. Aussi-tôt je me dis; elle se voit morte. Le seul espoir qui me resta fut que la frayeur pouvoit l'abuser sur son état, & lui montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureusement, je la connoissois trop,
pour

pour compter beaucoup sur cette erreur. J'avois essayé plusieurs fois de la calmer ; je la priai de rechef de ne pas s'agiter hors de propos par des discours qu'on pouvoit reprendre à loisir. Ah ! dit-elle, rien ne fait tant de mal aux femmes que le silence : & puis, je me sens un peu de fièvre ; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des sujets utiles , qu'à battre sans raison la campagne.

L'arrivée du médecin causa dans la maison un trouble impossible à peindre. Tous les domestiques, l'un sur l'autre à la porte de la chambre, attendoient, l'œil inquiet & les mains jointes, son jugement sur l'état de leur maîtresse, comme l'arrêt de leur sort. Ce spectacle jeta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour sa tête. Il fallut les éloigner sous différens prétextes, pour écarter de ses yeux cet objet d'effroi. Le médecin donna vaguement un peu d'espérance, mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle pensoit ; la présence de sa cousine la tenoit en res-

pect. Quand il sortit, je le suivis; Claire en voulut faire autant; mais Julie la retint, & me fit de l'œil un signe que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le médecin que, s'il y avoit du danger, il falloit le cacher à Madame d'Orbe avec autant & plus de soin qu'à la malade, de peur que le désespoir n'achevât de la troubler, & ne la mît hors d'état de servir son amie. Il déclara qu'il y avoit en effet du danger; mais que, vingt-quatre heures étant à peine écoulées, depuis l'accident, il falloit plus de temps pour établir un pronostic assuré; que la nuit prochaine décideroit du sort de la malade, & qu'il ne pouvoit prononcer que le troisième jour. La Fanchon seule fut témoin de ce discours; &, après l'avoir engagée, non sans peine, à se contenir, on convint de ce qui seroit dit à Madame d'Orbe & au reste de la maison.

Vers le soir, Julie obligea sa cousine, qui avoit passé la nuit précédente auprès d'elle, & qui vouloit encore y passer la suivante, à s'aller reposer quelques heu-

res. Durant ce temps, la malade ayant su qu'on alloit la saigner du pied, & que le médecin préparoit des ordonnances, elle le fit appeller & lui tint ce discours :
« Monsieur du Bossou, quand on croit
» devoir tromper un malade craintif sur
» son état, c'est une précaution d'humani-
» té que j'approuve ; mais c'est une
» cruauté de prodiguer également à tous
» des soins superflus & désagréables,
» dont plusieurs n'ont aucun besoin. Pres-
» crivez-moi tout ce que vous jugerez
» m'être véritablement utile, j'obéirai
» ponctuellement. Quant aux remèdes
» qui ne sont que pour l'imagination,
» faites m'en grace ; c'est mon corps, &
» non mon esprit, qui souffre ; & je n'ai
» pas peur de finir mes jours, mais d'en
» mal employer le reste. Les derniers mo-
» mens de la vie sont trop précieux pour
» qu'il soit permis d'en abuser. Si vous ne
» pouvez prolonger la mienne, au moins
» ne l'abrégez pas, en m'ôtant l'emploi
» du peu d'instans qui me sont laissés par
» la nature. Moins il m'en reste, plus

» vous devez les respecter. Faites-moi
» vivre ou laissez-moi ; je saurai bien
» mourir seule ». Voilà comment cette
femme , si timide & si douce dans le
commerce ordinaire , savoit trouver un
ton ferme & sérieux dans les occasions
importantes.

La nuit fut cruelle & décisive. Etouffement, oppression, syncope, la peau sèche & brûlante. Une ardente fièvre, durant laquelle on l'entendoit souvent appeler vivement Marcellin, comme pour le retenir; & prononcer aussi quelquefois un autre nom, jadis si répété dans une occasion pareille. Le lendemain le médecin me déclara sans détour, qu'il n'estimoit pas qu'elle eût trois jours à vivre. Je fus seul dépositaire de cet affreux secret, & la plus terrible heure de ma vie fut celle où je le portai dans le fond de mon cœur, sans savoir quel usage j'en devois faire. J'allai seul errer dans les bosquets, rêvant au parti que j'avois à prendre; non sans quelques tristes réflexions sur le sort qui me ramenoit dans

ma vieillesse à cet état solitaire, dont je m'ennuyois, même avant d'en connoître un plus doux.

La veille, j'avois promis à Julie de lui rapporter fidèlement le jugement du médecin; elle m'avoit intéressé par tout ce qui pouvoit toucher mon cœur à lui tenir parole. Je sentois cet engagement sur ma conscience: mais quoi! pour un devoir chimérique & sans utilité, falloit-il contrister son ame, & lui faire à longs traits savourer la mort? Quel pouvoit être à mes yeux l'objet d'une précaution si cruelle? Lui annoncer sa dernière heure, n'étoit-ce pas l'avancer? Dans un intervalle si court que deviennent les desirs, l'espérance, élémens de la vie? Est-ce en jouir encore, que de se voir si près du moment de la perdre? Etoit-ce à moi de lui donner la mort?

Je marchois à pas précipités avec une agitation que je n'avois jamais éprouvée. Cette longue & pénible anxiété me suivoit par-tout; j'entraînois après moi l'insupportable poids. Une idée vint enfin me

déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir ; il faut vous la dire.

Pour qui est-ce que je délibère ? est-ce pour elle ou pour moi ? Sur quel principe est-ce que je raisonne ? est-ce sur son système ou sur le mien ? Qu'est-ce qui m'est démontré sur l'un ou sur l'autre ? Je n'ai pour croire ce que je crois , que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonstration ne la renverse , il est vrai : mais quelle démonstration l'établit ? Elle a , pour croire ce qu'elle croit , son opinion de même : mais elle y voit l'évidence ; cette opinion à ses yeux est une démonstration. Quel droit ai-je de préférer , quand il s'agit d'elle , ma simple opinion que je reconnois douteuse , à son opinion qu'elle tient pour démontrée ? Comparons les conséquences des deux sentimens. Dans le sien , la disposition de sa dernière heure doit décider de son sort durant l'éternité. Dans le mien , les ménagemens que je veux avoir pour elle , lui seront indifférens dans trois jours. Dans trois jours , selon moi , elle

ne sentira plus rien : mais si, peut-être, elle avoit raison, quelle différence des biens ou des maux éternels !... Peut-être !... ce mot est terrible... malheureux ! risque ton ame & non la sienne.

Voilà le premier doute qui m'ait rendu suspecte l'incertitude que vous avez si souvent attaquée. Ce n'est pas la dernière fois qu'il est revenu depuis ce temps-là. Quoi qu'il en soit, ce doute me délivra de celui qui me tourmentoit. Je pris sur le champ mon parti ; & , de peur d'en changer, je courus en hâte au lit de Julie. Je fis sortir tout le monde, & je m'assis ; vous pouvez juger avec quelle contenance ! Je n'employai point auprès d'elle les précautions nécessaires pour les petites ames. Je ne dis rien ; mais elle me vit, & me comprit à l'instant. Croyez-vous me l'apprendre, dit-elle en me tendant la main ? Non, mon ami ; je me sens bien : la mort me presse, il faut nous quitter.

Alors elle me tint un long discours dont j'aurai à vous parler quelque jour,

& durant lequel elle écrivit son testament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le sien, ses dernières dispositions auroient suffi pour me le faire connoître.

Elle me demanda si son état étoit connu dans la maison. Je lui dis que l'alarme y régnoit, mais qu'on ne savoit rien de positif, & que du Bosson s'étoit ouvert à moi seul. Elle me conjura que le secret fût soigneusement gardé le reste de la journée. Claire, ajouta-t-elle, ne supportera jamais ce coup que de ma main; elle en mourra, s'il lui vient d'une autre. Je destine la nuit prochaine à ce triste devoir. C'est pour cela, sur-tout, que j'ai voulu avoir l'avis du médecin, afin de ne pas exposer sur mon seul sentiment cette infortunée à recevoir à faux une si cruelle atteinte. Faites qu'elle ne soupçonne rien avant le temps, ou vous risquez de rester sans amie, & de laisser vos enfans sans mère.

Elle me parla de son père. J'avouai lui avoir envoyé un exprès; mais je me gardai d'ajouter que cet homme, au lieu

de se contenter de donner ma lettre comme je lui avois ordonné, s'étoit hâté de parler, & si lourdement, que mon vieux ami, croyant sa fille noyée, étoit tombé d'effroi sur l'escalier, & s'étoit fait une blessure qui le retenoit à Blonay dans son lit. L'espoir de revoir son père la toucha sensiblement, & la certitude que cette espérance étoit vaine, ne fut pas le moindre des maux qu'il me fallut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avoit extrêmement affoiblie. Ce long entretien n'avoit pas contribué à la fortifier; dans l'accablement où elle étoit, elle essaya de prendre un peu de repos durant la journée; je n'appris que le surlendemain qu'elle ne l'avoit pas passée tout entière à dormir.

Cependant, la consternation régnoit dans la maison. Chacun dans un morne silence attendoit qu'on le tirât de peine, & n'osoit interroger personne, crainte d'apprendre plus qu'il ne vouloit savoir. On se disoit : s'il y a quelque bonne nouvelle, on s'empressera de la dire; s'il y en

a de mauvaises, on ne les saura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étoient saisis, c'étoit assez pour eux qu'il n'arrivât rien qui fît nouvelle. Au milieu de ce morne repos, Madame d'Orbe étoit la seule active & parlante. Sitôt qu'elle étoit hors de la chambre de Julie, au lieu de s'aller reposer dans la sienne, elle parcouroit toute la maison, elle arrêtoit tout le monde, demandant ce qu'avoit dit le médecin, ce qu'on disoit ? Elle avoit été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvoit ignorer ce qu'elle avoit vu ; mais elle cherchoit à se tromper elle-même, & à recuser le témoignage de ses yeux. Ceux qu'elle questionnoit ne lui répondant rien que de favorable, cela l'encourageoit à questionner les autres, & toujours avec une inquiétude si vive, avec un air si effrayant, qu'on eût su la vérité mille fois sans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie elle se contraignoit ; & l'objet touchant qu'elle avoit sous les yeux la dispoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit sur-tout de

lui laisser voir ses alarmes ; mais elle réussissoit mal à les cacher. On appercevoit son trouble dans son affectation même à paroître tranquille. Julie , de son côté , n'épargnoit rien pour l'abuser. Sans extérioriser son mal , elle en parloit presque comme d'une chose passée , & ne sembloit en peine que du temps qu'il lui faudroit pour se remettre. C'étoit encore un de mes supplices de les voir chercher à se rassurer mutuellement, moi qui savois si bien qu'aucune des deux n'avoit dans l'ame l'espoir qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre.

Madame d'Orbe avoit veillé les deux nuits précédentes ; il y avoit trois jours qu'elle ne s'étoit déshabillée. Julie lui proposa de s'aller coucher ; elle n'en voulut rien faire. Eh bien donc ! dit Julie , qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre ; à moins , ajouta-t-elle comme par réflexion , qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu , cousine ? Mon mal ne se gagne pas , tu ne te dégoûtes pas de moi : couche dans mon lit. Le

parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, & véritablement j'avois besoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit passé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis, j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Madame d'Orbe étoit la veille, je jugeai du désespoir où j'allois la trouver & des fureurs dont je serois le témoin. En entrant, je la vis assise dans un fauteuil, défaire & pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés & presque éteints; mais douce, tranquille, parlant peu, & faisant tout ce qu'on lui disoit, sans répondre. Pour Julie, elle paroissoit moins foible que la veille, sa voix étoit plus ferme, son geste plus animé; elle sembloit avoir pris la vivacité de sa cousine. Je connus aisément à son teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fièvre: mais je vis aussi briller dans ses regards je ne sais quelle secrète joie qui pouvoit y contribuer, & dont je ne démêlois pas la cause. Le médecin n'en confirma pas moins son jugement de la

veille ; la malade n'en continua pas moins de penser comme lui , & il ne me resta plus aucune espérance.

Ayant été forcé de m'absenter pour quelque temps , je remarquai en rentrant que l'appartement étoit arrangé avec soin ; il y régnoit de l'ordre & de l'élégance : elle avoit fait mettre des pots de fleurs sur sa cheminée ; ses rideaux étoient entr'ouverts & rattachés ; l'air avoit été changé ; on y sentoit une odeur agréable ; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avoit fait sa toilette avec le même soin ; la grace & le goût se montroient encore dans sa parure négligée. Tout cela lui donnoit plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie , que d'une campagnarde qui attend sa dernière heure. Elle vit ma surprise , elle en sourit ; & , lisant dans ma pensée , elle alloit me répondre , quand on amena les enfans. Alors il ne fut plus question que d'eux , & vous pouvez juger si , se sentant prête à les quitter , ses caresses furent tièdes & mo-

dérées ! J'observai même qu'elle revenoit plus souvent & avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui coûtait la vie, comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embrassemens, ces soupirs, ces transports étoient des mystères pour ces pauvres enfans. Ils l'aimoient tendrement, mais c'étoit la tendresse de leur âge ; ils ne comprenoient rien à son état, au redoublement de ses caresses, à ses regrets de ne les voir plus ; ils nous voyoient tristes & ils pleuroient : ils n'en savoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée ; ils ne la craignent ni pour eux, ni pour les autres ; ils craignent de souffrir & non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mère, ils perçoient l'air de leurs cris ; quand on leur parloit de la perdre, on les auroit cru stupides. La seule Henriette, un peu plus âgée, & d'un sexe où le sentiment & les lumières se développent plutôt, paroïssoit trou-

blée & alarmée de voir sa petite maman dans un lit, elle qu'on voyoit toujours levée avant ses enfans. Je me souviens qu'à ce propos, Julie fit une réflexion tout-à-fait dans son caractère sur l'imbécile vanité de Vespasien, qui resta couché tandis qu'il pouvoit agir, & se leva lorsqu'il ne put plus rien faire (1). Je ne fais pas, dit-elle, s'il faut qu'un empereur meure debout : mais je fais bien qu'une mère de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

Après avoir épanché son cœur sur ses enfans, après les avoir pris chacun à part, sur-tout Henriette, qu'elle tint fort long-

(1) Ceci n'est pas bien exact. Suétone dit, que Vespasien travailloit comme à l'ordinaire dans son lit de mort, & donnoit même ses audiences; mais peut-être, en effet, eût-il mieux valu se lever pour donner ses audiences, & se recoucher pour mourir. Je fais que Vespasien, sans être un grand homme, étoit au moins un grand prince. N'importe; quelque rôle qu'on ait pu faire durant sa vie, on ne doit point jouer la comédie à sa mort.

temps, & qu'on entendoit plaindre & sanglotter en recevant ses baisers; elle les appella tous trois, leur donna sa bénédiction, & leur dit, en leur montrant Madame d'Orbe: allez, mes enfans, allez vous jeter aux pieds de votre mère; voilà celle que Dieu vous donne, il ne vous a rien ôté. A l'instant, ils courent à elle, se mettent à ses genoux, lui prennent les mains, l'appellent leur bonne maman, leur seconde mère. Claire se pencha sur eux; mais, en les serrant dans ses bras, elle s'efforça vainement de parler, elle ne trouva que des gémissemens; elle ne put jamais prononcer un seul mot, elle étouffoit. Jugez si Julie étoit émue! Cette scène commençoit à devenir trop vive; je la fis cesser.

Ce moment d'attendrissement passé, l'on se remit à causer autour du lit, & quoique la vivacité de Julie se fût un peu éteinte avec le redoublement, on voyoit le même air de contentement sur son visage; elle parloit de tout avec une attention & un intérêt qui montroient un

esprit très-libre de soins ; rien ne lui échappoit ; elle étoit à la conversation ; comme si elle n'avoit eu autre chose à faire. Elle nous proposa de dîner dans sa chambre , pour nous quitter le moins qu'il se pourroit ; vous pouvez croire que cela ne fut pas refusé. On servit sans bruit , sans confusion , sans désordre , d'un air aussi rangé que si l'on eût été dans le salon d'Apollon. La Fanchon, les enfans dînèrent à table. Julie voyant qu'on manquoit d'appétit , trouva le secret de faire manger de tout , tantôt prétextant l'instruction de sa cuisinière , tantôt voulant savoir si elle oseroit en goûter , tantôt nous intéressant par notre santé même dont nous avions besoin pour la servir , toujours montrant le plaisir qu'on pouvoit lui-faire de manière à ôter tout moyen de s'y refuser , & mêlant à tout cela un enjouement propre à nous distraire du triste objet qui nous occupoit. Enfin une maîtresse de maison , attentive à faire les honneurs , n'auroit pas , en pleine santé , pour des étrangers , des soins plus mar-

qués, plus obligeans, plus aimables que ceux que Julie, mourante, avoit pour sa famille. Rien de tout ce que j'avois cru prévoir n'arrivoit ; rien de ce que je voyois ne s'arrangeoit dans ma tête. Je ne savois plus qu'imaginer ; je n'y étois plus.

Après le dîner, on annonça M. le Ministre. Il venoit comme ami de la maison ; ce qui lui arrivoit fort souvent. Quoique je ne l'eusse point fait appeler, parce que Julie ne l'avoit pas demandé ; je vous avoue que je fus charmé de son arrivée ; & je ne crois pas qu'en pareille circonstance, le plus zélé croyant l'eût pu voir avec plus de plaisir. Sa présence alloit éclaircir bien des doutes, & me tirer d'une étrange perplexité.

Rappelez-vous le motif qui m'avoit porté à lui annoncer sa fin prochaine. Sur l'effet qu'auroit dû, selon moi, produire cette affreuse nouvelle, comment concevoir celui qu'elle avoit produit réellement ? Quoi ! cette femme dévote, qui dans l'état de santé ne passe pas un jour

fans se recueillir , qui fait un de ses plaisirs de la prière , n'a plus que deux jours à vivre , elle se voit prête à paroître devant le juge redoutable ; & , au lieu de se préparer à ce moment terrible , au lieu de mettre ordre à sa conscience , elle s'amuse à parer sa chambre , à faire sa toilette , à causer avec ses amis , à égayer leurs repas ; & dans tous ses entretiens , pas un seul mot de Dieu ni du salut ? Que devois-je penser d'elle & de ses vrais sentimens ? Comment arranger sa conduite avec les idées que j'avois de sa piété ? Comment accorder l'usage qu'elle faisoit des derniers momens de sa vie , avec ce qu'elle avoit dit au médecin de leur prix ? Tout cela formoit , à mon sens , une énigme inexplicable : car enfin , quoique je ne m'attendisse pas à lui trouver toute la petite cagoterie des dévotes , il me sembloit pourtant que c'étoit le temps de songer à ce qu'elle estimoit d'une si grande importance , & qui ne souffroit aucun retard. Si l'on est dévot durant le tracas de cette vie , comment ne le sera-

t-on pas au moment qu'il la faut quitter, & qu'il ne reste plus qu'à penser à l'autre ?

Ces réflexions m'amènèrent à un point où je ne me ferois guère attendu d'arriver. Je commençai presque d'être inquiet, que mes opinions, indiscrettement soutenues, n'eussent enfin trop gagné sur elle. Je n'avois pas adopté les siennes, & pourtant je n'aurois pas voulu qu'elle y eût renoncé. Si j'eusse été malade, je ferois certainement mort dans mon sentiment ; mais je desirois qu'elle mourût dans le sien, & je trouvois, pour ainsi dire, qu'en elle je risquois plus qu'en moi. Ces contradictions vous paroîtront extravagantes ; je ne les trouve pas raisonnables ; & cependant elles ont existé. Je ne me charge pas de les justifier ; je vous les rapporte.

Enfin, le moment vint où mes doutes alloient être éclaircis ; car il étoit aisé de prévoir que tôt ou tard le pasteur amèneroit la conversation sur ce qui fait l'objet de son ministère ; & , quand Julie eût

été capable de déguisement dans ses réponses, il lui eût été bien difficile de se déguiser assez pour, qu'attentif & prévenu, je n'eusse pas démêlé ses vrais sentimens.

Tout arriva comme je l'avois prévu. Je laisse à part les lieux communs mêlés d'éloges, qui servirent de transitions au ministre pour venir à son sujet; je laisse encore ce qu'il lui dit de touchant sur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajouta qu'à la vérité il lui avoit quelquefois trouvé sur certains points des sentimens qui ne s'accordoient pas entièrement avec la doctrine de l'église; c'est-à-dire, avec celle que la plus saine raison pouvoit détruire de l'écriture: mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre, il espéroit qu'elle vouloit mourir, ainsi qu'elle avoit vécu, dans la communion des fidèles, & acquiescer en tout à la commune profession de foi.

Comme la réponse de Julie étoit décisive sur mes doutes, & n'étoit pas, à

l'égard des lieux communs, dans le cas de l'exhortation, je vais vous la rapporter presque mot-à-mot ; car je l'avois bien écoutée, & j'allai l'écrire dans le moment.

« Permettez-moi, Monsieur, de com-
 » mencer par vous remercier de tous les
 » soins que vous avez pris de me con-
 » duire dans la droite route de la morale
 » & de la foi chrétienne, & de la dou-
 » ceur avec laquelle vous avez corrigé
 » ou supporté mes erreurs, quand je me
 » suis égarée. Pénétrée de respect pour
 » votre zèle, & de reconnoissance pour
 » vos bontés, je déclare avec plaisir que
 » je vous dois toutes mes bonnes réso-
 » lutions, & que vous m'avez toujours
 » portée à faire ce qui étoit bien, & à
 » croire ce qui étoit vrai.

» J'ai vécu, & je meurs dans la com-
 » munion protestante, qui tire son unique
 » règle de l'écriture sainte & de la rai-
 » son ; mon cœur a toujours confirmé ce
 » que prononçoit ma bouche ; & , quand
 » je n'ai pas eu pour vos lumières, toute

» la docilité qu'il eût fallu peut-être ,
» c'étoit un effet de mon aversion pour
» toute espèce de déguisement ; ce qu'il
» m'étoit impossible de croire , je n'ai pu
» dire que je le croyois ; j'ai toujours cher-
» ché sincèrement ce qui étoit conforme
» à la gloire de Dieu & à la vérité. J'ai
» pu me tromper dans ma recherche ; je
» n'ai pas l'orgueil de penser avoir eu
» toujours raison ; j'ai peut-être eu tou-
» jours tort ; mais mon intention a tou-
» jours été pure , & j'ai toujours cru ce
» que je disois croire. C'étoit sur ce point
» tout ce qui dépendoit de moi. Si Dieu
» n'a pas éclairé ma raison au-delà , il
» est clément & juste , pourroit-il me
» demander compte d'un don qu'il ne m'a
» pas fait ?

» Voilà , Monsieur , ce que j'avois
» d'essentiel à vous dire sur les sentimens
» que j'ai professés. Sur tout le reste , mon
» état présent vous répond pour moi.
» Distraire par le mal , livrée au délire
» de la fièvre , est-il temps d'essayer de
» raisonner mieux que je n'ai fait jouif-

» fant d'un entendement aussi sain que je
» l'ai reçu ? Si je me suis trompée alors ,
» me tromperois-je moins aujourd'hui ,
» & dans l'abattement où je suis , dé-
» pend-il de moi de croire autre chose
» que ce que j'ai cru étant en santé ? C'est
» la raison qui décide du sentiment qu'on
» préfère , & la mienne ayant perdu ses
» meilleures fonctions , quelle autorité
» peut donner ce qui m'en reste aux opi-
» nions que j'adopterois sans elle ? Que
» me reste-t-il donc désormais à faire ?
» C'est de m'en rapporter à ce que j'ai cru
» ci-devant ; car la droiture d'intention
» est la même , & j'ai le jugement de
» moins. Si je suis dans l'erreur , c'est sans
» l'aimer ; cela suffit pour me tranquilliser
» sur ma croyance.

» Quant à la préparation à la mort ,
» Monsieur , elle est faite ; mal , il est
» vrai , mais de mon mieux ; & mieux ,
» du moins , que je ne la pourrois faire à
» présent. J'ai tâché de ne pas attendre ,
» pour remplir cet important devoir , que
» j'en fusse incapable. Je priois en santé ,
» maintenant

» maintenant je me résigne. La prière du
» malade est la patience : la préparation
» à la mort est une bonne vie ; je n'en
» connois point d'autre. Quand je con-
» versois avec vous , quand je me recuei-
» lois seule , quand je m'efforçois de
» remplir les devoirs que Dieu m'impo-
» se ; c'est alors que je me dispois à
» paroître devant lui ; c'est alors que je
» l'adorois de toutes les forces qu'il m'a
» données : que ferois-je aujourd'hui que
» je les ai perdues ? Mon ame aliénée est-
» elle en état de s'élever à lui ? Ces restes
» d'une vie à demi-éteinte , absorbés par
» la souffrance , sont-ils dignes de lui être
» offerts ? Non , Monsieur ; il me les laisse
» pour être données à ceux qu'il m'a fait
» aimer & qu'il veut que je quitte : je
» leur fais mes adieux pour aller à lui ;
» c'est d'eux qu'il faut que je m'occupe :
» bientôt je m'occuperai de lui seul. Mes
» derniers plaisirs sur la terre sont aussi
» mes derniers devoirs ; n'est-ce pas le
» servir encore & faire sa volonté , que de
» remplir les soins que l'humanité m'im-

» pose, avant d'abandonner sa dépouille ?
 » Que faire pour appaiser des troubles
 » que je n'ai pas ? Ma conscience n'est
 » point agitée ; si quelquefois elle m'a
 » donné des craintes, j'en avois plus en
 » santé qu'aujourd'hui. Ma confiance les
 » efface ; elle me dit que Dieu est plus
 » clement que je ne suis coupable, &
 » ma sécurité redouble, en me sentant
 » approcher de lui. Je ne lui porte point
 » un repentir imparfait, tardif & forcé,
 » qui, dicté par la peur, ne sauroit être
 » sincère, & n'est qu'un piège pour le
 » tromper. Je ne lui porte pas le reste &
 » le rebut de mes jours pleins de peine
 » & d'ennuis, en proie à la maladie,
 » aux douleurs, aux angoisses de la mort,
 » & que je ne lui donnerois que quand
 » je n'en pourrois plus rien faire. Je lui
 » porte ma vie entière, pleine de péchés
 » & de fautes, mais exempte des re-
 » mords de l'impie & des crimes du
 » méchant.

» A quels tourmens Dieu pourroit-il
 » condamner mon ame ? Les réprouvés,

» dit-on, le haïssent ! Il faudroit donc
 » qu'il m'empêchât de l'aimer ? Je ne
 » crains pas d'augmenter leur nombre.
 » O grand Etre ! Etre éternel, suprême
 » intelligence, source de vie & de féli-
 » cité, créateur, conservateur, père de
 » l'homme & roi de la nature, Dieu
 » très-puissant, très-bon, dont je ne dou-
 » tai jamais un moment, & sous les yeux
 » duquel j'aimai toujours à vivre ! je le
 » fais, je m'en réjouis, je vais paroître
 » devant ton trône. Dans peu de jours
 » mon ame, libre de sa dépouille, com-
 » mencera de t'offrir plus dignement cet
 » immortel hommage qui doit faire mon
 » bonheur durant l'éternité. Je compte
 » pour rien tout ce que je serai jusqu'à ce
 » moment. Mon corps vit encore ; mais
 » ma vie morale est finie. Je suis au bout
 » de ma carrière & déjà jugée sur le passé.
 » Souffrir & mourir est tout ce qui me
 » reste à faire ; c'est l'affaire de la nature :
 » mais moi j'ai tâché de vivre de manière
 » à n'avoir pas besoin de songer à la mort,
 » & maintenant qu'elle approche, je la

» vois venir sans effroi. Qui s'endort
 » dans le sein d'un père n'est pas en souci
 » du réveil ».

Ce discours prononcé d'abord d'un ton grave & posé, puis avec plus d'accent & d'une voix plus élevée, fit sur tous les assistans, sans m'en excepter, une impression d'autant plus vive que les yeux de celle qui le prononça brilloient d'un feu surnaturel; un nouvel éclat animoit son teint, elle paroissoit rayonnante; &, s'il y a quelque chose au monde qui mérite le nom de céleste, c'étoit son visage tandis qu'elle parloit.

Le pasteur lui-même, saisi, transporté de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria en levant les yeux & les mains au ciel : Grand Dieu ! voilà le culte qui t'honore ; daigne t'y rendre propice : les humains t'en offrent peu de pareils.

Madame, dit-il en s'approchant du lit, je croyois vous instruire, & c'est vous qui m'instruisez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi, celle qui fait aimer Dieu. Emportez ce pré-

cieux repos d'une bonne conscience , il ne vous trompera pas ; j'ai vu bien des chrétiens dans l'état où vous êtes , je ne l'ai trouvé qu'en vous seule. Quelle différence d'une fin si paisible à celle de ces pécheurs bourrelés qui n'accumulent tant de vaines & sèches prières que parce qu'ils sont indignes d'être exaucés ! Madame , votre mort est aussi belle que votre vie : vous avez vécu pour la charité ; vous mourez martyre de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous pour nous servir d'exemple , soit qu'il vous appelle à lui pour couronner vos vertus ; puissions-nous , tous tant que nous sommes , vivre & mourir comme vous ! Nous serons bien sûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller ; elle le retint. Vous êtes de mes amis , lui dit-elle , & l'un de ceux que je vois avec le plus de plaisir ; c'est pour eux que mes derniers momens me sont précieux. Nous allons nous quitter pour si long-temps , qu'il ne faut pas nous quitter si vite. Il fut charmé de rester , & je sortis là-dessus.

O ;

En rentrant , je vis que la conversation avoit continué sur le même sujet , mais d'un autre ton , & comme sur une matière indifférente. Le pasteur parloit de l'esprit faux qu'on donnoit au christianisme , en n'en faisant que la religion des mourans , & de ses ministres des hommes de mauvaise augure. On nous regarde , disoit-il , comme des messagers de mort , parce que , dans l'opinion commode qu'un quart-d'heure de repentir suffit pour effacer cinquante ans de crimes , on n'aime à nous voir que dans ce temps-là. Il faut nous vêtir d'une couleur lugubre , il faut affecter un air sévère ; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans. Dans les autres cultes , c'est pis encore. Un catholique mourant n'est environné que d'objets qui l'épouvantent , & de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au soin qu'on prend d'écarter de lui les démons , il croit en voir sa chambre pleine ; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'achève ; & c'est dans cet état d'effroi que l'église aime à le plonger , pour avoir meilleur

marché de la bourse. Rendons grace au ciel, dit Julie, de n'être point nés dans ces religions vénales qui tuent les gens pour en hériter, & qui, vendant le paradis aux riches, portent jusqu'en l'autre monde l'injuste inégalité qui règne dans celui-ci. Je ne doute point que toutes ces sombres idées ne fomentent l'incrédulité, & ne donnent une aversion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'espère, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfans prendra des maximes toutes opposées, & qu'il ne leur rendra point la religion lugubre & triste, en y mêlant incessamment des pensées de mort. S'il leur apprend à bien vivre, ils sauront assez bien mourir.

Dans la suite de cet entretien, qui fut moins ferré & plus interrompu que je ne vous le rapporte, j'achevai de concevoir les maximes de Julie & la conduite qui m'avoit scandalisé. Tout cela tenoit à ce que, sentant son état parfaitement désespéré, elle ne songeoit plus qu'à en écarter l'inutile & funèbre appareil dont l'effroi

des mourans les environne , soit pour donner le change à notre affliction , soit pour s'ôter à elle-même un spectacle attristant à pure perte. La mort, disoit-elle, est déjà si pénible ! pourquoi la rendre encore hideuse ? Les soins que les autres perdent à vouloir prolonger leur vie , je les emploie à jouir de la mienne jusqu'au bout ; il ne s'agit que de savoir prendre son parti ; tout le reste va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hôpital , un objet de dégoût & d'ennui , tandis que mon dernier soin est d'y rassembler tout ce qui m'est cher ? Si j'y laisse croupir le mauvais air , il en faudra écarter mes enfans , ou exposer leur fanté. Si je reste dans un équipage à faire peur , personne ne me reconnoitra plus ; je ne ferai plus la même , vous vous souviendrez tous de m'avoir aimée , & ne pourrez plus me souffrir. J'aurai , moi vivante , l'affreux spectacle de l'horreur que je ferai même à mes amis , comme il j'étois déjà morte. Au lieu de cela , j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie sans la prolonger.

J'existe , j'aime , je suis aimée , je vis jusqu'à mon dernier soupir. L'instant de la mort n'est rien ; le mal de la nature est peu de chose ; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens & d'autres semblables se passoient entre la malade , le pasteur , quelquefois le médecin , la Fanchon & moi. Madame d'Orbe y étoit toujours présente , & ne s'y mêloit jamais. Attentive aux besoins de son amie , elle étoit prompte à la servir. Le reste du temps , immobile & presque inanimée , elle la regardoit , sans rien dire , & sans rien entendre de ce qu'on disoit.

Pour moi , craignant que Julie ne parlât jusqu'à s'épuiser , je pris le moment que le ministre & le médecin s'étoient mis à causer ensemble ; & , m'approchant d'elle , je lui dis à l'oreille ; voilà bien des discours pour une malade ! voilà bien de la raison pour quelqu'un qui se croit hors d'état de raisonner.

Oui , me dit-elle tout bas , je parle trop pour une malade , mais non pas

pour une mourante ; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raisonnemens , je n'en fais plus ; mais j'en ai fait. Je savois en santé qu'il falloit mourir. J'ai souvent réfléchi sur ma dernière maladie ; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne suis plus en état de penser ni de résoudre ; je ne fais que dire ce que j'avois pensé , & pratiquer ce que j'avois résolu.

Le reste de la journée , à quelques accidens près , se passa avec la même tranquillité , & presque de la même manière que quand tout le monde se portoit bien. Julie étoit , comme en pleine santé , douce & caressante ; elle parloit avec le même sens , avec la même liberté d'esprit , même d'un air serein qui alloit quelquefois jusqu'à la gaieté : enfin je continuois de démêler dans ses yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétois de plus en plus , & sur lequel je résolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même soir. Comme elle vit que je m'étois mé-

nagé un tête-à-tête , elle me dit , vous m'avez prévenue , j'avois à vous parler. Fort bien , lui dis-je ; mais puisque j'ai pris les devants , laissez-moi m'expliquer le premier.

Alors m'étant assis auprès d'elle & la regardant fixement , je lui dis : Julie , ma chère Julie ! vous avez navré mon cœur : hélas ! vous avez attendu bien tard ! Oui , continuai-je , voyant qu'elle me regardoit avec surprise , je vous ai pénétrée ; vous vous réjouissez de mourir ; vous êtes bien aise de me quitter. Rappelez-vous la conduite de votre époux depuis que nous vivons ensemble ? Ai-je mérité de votre part un sentiment si cruel ? A l'instant elle me prit les mains , & de ce ton qui savoit aller chercher l'ame ; qui ? moi je veux vous quitter ! Est-ce ainsi que vous lisez dans mon cœur ? Avez-vous sitôt oublié notre entretien d'hier ? Cependant , repris-je , vous mourez contente je l'ai vu . . . je le vois Arrêtez , dit-elle ; il est vrai je meurs contente , mais c'est de mourir comme j'ai vécu , digne

d'être votre épouse. Ne m'en demandez pas davantage, je ne vous dirai rien de plus; mais voici, continua-t-elle en tirant un papier de dessous son chevet, où vous acheverez d'éclaircir ce mystère. Ce papier étoit une lettre, & je vis qu'elle vous étoit adressée. Je vous la remets ouverte, ajouta-t-elle en me la donnant, afin qu'après l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la supprimer, selon ce que vous trouverez le plus convenable à votre sagesse & à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne serai plus; & je suis si sûre de ce que vous ferez à ma prière, que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette lettre, cher Saint-Preux, est celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau savoir que celle qui l'a écrite est morte; j'ai peine à croire qu'elle n'est plus rien.

Elle me parla ensuite de son père avec inquiétude. Quoi! dit-elle, il fait sa fille en danger, & je n'entends point parler de lui! Lui seroit-il arrivé quelque malheur?

Auroit-il cessé de m'aimer? Quoi! mon père!... ce père si tendre.... m'abandonner ainsi!... me laisser mourir sans le voir!.... sans recevoir sa bénédiction!... ses derniers embrassemens!... O Dieu! quels reproches amers il se fera, quand il ne me trouvera plus!... Cette réflexion lui étoit douloureuse. Je jugeai qu'elle supporteroit plus aisément l'idée de son père malade, que celle de son père indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet l'alarme qu'elle en conçut se trouva moins cruelle que ses premiers soupçons. Cependant la pensée de ne plus le revoir l'affecta vivement. Hélas! dit-elle, que deviendra-t-il après moi? A quoi tiendra-t-il? Survivre à toute sa famille!... Quelle vie fera la sienne? Il sera seul; il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort se faisoit sentir, & où la nature reprenoit son empire. Elle soupira, joignit les mains, leva les yeux, & je vis qu'en effet elle employoit cette difficile prière qu'elle avoit dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me sens foible , dit-elle ; je prévois que cet entretien pourroit être le dernier que nous aurons ensemble. Au nom de notre union , au nom de nos chers enfans qui en font le gage , ne foyez plus injuste envers votre épouse. Moi , me réjouir de vous quitter ! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuse & sage ; vous de tous les hommes celui qui me convenoit le plus ; le seul , peut-être , avec qui je pouvois faire un bon ménage , & devenir une femme de bien ! Ah ! croyez que , si je mettois un prix à la vie , c'étoit pour la passer avec vous. Ces mots prononcés avec tendresse m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ses mains que je tenois dans les miennes , je les sentis se mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naissance ; ce seront les derniers jusqu'à ma mort. Après en avoir versé pour Julie , il n'en faut plus verser pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fati-

gue. La préparation de Madame d'Orbe durant la nuit, la scène des enfans le matin, celle du ministre l'après-midi, l'entretien du soir avec moi, l'avoient jetée dans l'épuisement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit là que les précédentes, soit à cause de sa foiblesse, soit qu'en effet la fièvre & le redoublement fussent moindres.

Le lendemain, dans la matinée, on vint me dire qu'un homme très-mal mis, demandoit avec beaucoup d'empressement à voir Madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit; il avoit insisté, disant qu'il s'agissoit d'une bonne action, qu'il connoissoit bien Madame de Wolmar, & qu'il savoit que, tant qu'elle respireroit, elle aimeroit à en faire de telles. Comme elle avoit établi pour règle inviolable de ne jamais rebutter personne, & sur-tout les malheureux, on me parla de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il étoit presque en guenilles, il avoit l'air & le ton de la misère; au reste, je n'apperçus

rien dans sa physionomie & dans ses propos qui ne fût mal augurer de lui. Il s'obstinoit à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que, s'il ne s'agissoit que de quelque secours pour lui aider à vivre, sans importuner pour cela une femme à l'extrémité, je ferois ce qu'elle auroit pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent, quoique j'en aie grand besoin : je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'estime plus que tous les trésors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, & que Madame seule, de qui je le tiens, peut me rendre une seconde fois.

Ce discours, auquel je ne compris rien, me détermina pourtant. Un malhonnête homme eût pu dire la même chose ; mais il ne l'eût jamais dite du même ton. Il exigeoit du mystère, ni laquais, ni femme-de-chambre. Ces précautions me sembloient bizarres ; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avoit dit être connu de Madame d'Orbe ; il passa devant elle ; elle ne le recon-

nut point, & j'en fus peu surpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'instant ; & , le voyant dans ce triste équipage , elle me reprocha de l'y avoir laissé. Cette reconnaissance fut touchante. Claire , éveillée par le bruit , s'approche & le reconnoît à la fin , non sans donner aussi quelques signes de joie ; mais les témoignages de son bon cœur s'éteignoient dans sa profonde affliction : un seul sentiment absorboit tout ; elle n'étoit plus sensible à rien.

Je n'ai pas besoin , je crois , de vous dire qui étoit cet homme. Sa présence rappella bien des souvenirs : mais tandis que Julie le consolait & lui donnoit de bonnes espérances , elle fut saisie d'un violent étouffement , & se trouva si mal , qu'on crut qu'elle alloit expirer. Pour ne pas faire scène , & prévenir les distractions dans un moment où il ne falloit songer qu'à la secourir , je fis passer l'homme dans le cabinet , l'avertissant de le fermer sur lui ; la Fanchon fut appelée , & à force de temps & de soins , la

malade revint enfin de sa pâmoison. En nous voyant tous consternés autour d'elle, elle nous dit : mes enfans, ce n'est qu'un essai ; cela n'est pas si cruel qu'on pense.

Le calme se rétablit ; mais l'alarme avoit été si chaude, qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet, & quand Julie me demanda tout bas ce qu'il étoit devenu, le couvert étoit mis, tout le monde étoit là. Je voulus entrer pour lui parler, mais il avoit fermé la porte en-dedans, comme je lui avois dit ; il fallut attendre après le dîner pour le faire sortir.

Durant le repas, du Bosson, qui s'y trouvoit, parlant d'une jeune veuve qu'on disoit se remarier, ajouta quelque chose sur le triste sort des veuves. Il y en a, dis-je, de bien plus à plaindre encore ; ce sont les veuves dont les maris sont vivans. Cela est vrai, reprit Fanchon, qui vit que ce discours s'adressoit à elle ; sur-tout quand ils leur sont chers. Alors l'entretien tomba sur le sien ; &, comme

elle en avoit parlé avec affection dans tous les temps, il étoit naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de sa bienfaitrice alloit lui rendre la sienne encore plus rude. C'est aussi ce qu'elle fit en termes très-touchans, louant son bon naturel, déplorant les mauvais exemples qui l'avoient séduit, & le regrettant si sincèrement, que, déjà disposée à la tristesse, elle s'émut jusqu'à pleurer. Tout-à-coup le cabinet s'ouvre, l'homme en guenilles en sort impétueusement, se précipite à ses genoux, les embrasse, & fond en larmes. Elle tenoit un verre; il lui échappe : ah ! malheureux, d'où viens-tu?... se laisse aller sur lui, & seroit tombée en foiblesse, si l'on n'eût été prompt à la secourir.

Le reste est facile à imaginer. En un moment on fut par toute la maison, que Claude Anet étoit arrivé. Le mari de la bonne Fanchon ! quelle fête ! A peine étoit-il hors de la chambre, qu'il fut équipé. Si chacun n'avoit eu que deux chemises, Anet en auroit autant eu lui

tout seul, qu'il en seroit resté à tous les autres. Quand je sortis pour le faire habiller, je trouvai qu'on m'avoit si bien prévenu, qu'il fallut user d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avoient fourni.

Cependant Fanchon ne vouloit point quitter sa maîtresse. Pour lui faire donner quelques heures à son mari, on prétexta que les enfans avoient besoin de prendre l'air, & tous deux furent chargés de les conduire.

Cette scène n'incommoda point la malade, comme les précédentes; elle n'avoit rien eu que d'agréable, & ne lui fit que du bien. Nous passâmes l'après-midi, Claire & moi, seuls auprès d'elle, & nous eûmes deux heures d'un entretien paisible, qu'elle rendit le plus intéressant, le plus charmant que nous eussions jamais eu.

Elle commença par quelques observations sur le touchant spectacle qui venoit de nous frapper, & qui lui rappelloit si vivement les premiers temps de sa jeunesse :

puis, suivant le fil des évènements, elle fit une courte récapitulation de sa vie entière, pour montrer qu'à tout prendre, elle avoit été douce & fortunée, que de degrés en degrés elle étoit montée au comble du bonheur permis sur la terre, & que l'accident qui terminoit ses jours au milieu de leur course, marquoit, selon toute apparence, dans sa carrière naturelle, le point de séparation des biens & des maux.

Elle remercia le ciel de lui avoir donné un cœur sensible & porté au bien, un entendement sain, une figure prévenante, de l'avoir fait naître dans un pays de liberté, & non parmi des esclaves, d'une famille honorable, & non d'une race de malfaiçteurs, dans une honnête fortune, & non dans les grandeurs du monde, qui corrompent l'ame, ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle se félicita d'être née d'un père & d'une mère tous deux vertueux & bons, pleins de droiture & d'honneur, & qui, tempérant les défauts l'un de l'autre, avoient formé sa raison.

sur la leur, sans lui donner leurs foiblesses ou leurs préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raisonnable & sainte, qui, loin d'abrutir l'homme, l'ennoblit & l'élève; qui, ne favorisant ni l'impiété ni le fanatisme, permet d'être sage, & de croire d'être humain & pieux tout à la fois.

Après cela, serrant la main de sa cousine, qu'elle tenoit dans la sienne, & la regardant de cet œil que vous devez connoître, & que la langueur rendoit encore plus touchant: tous ces biens, dit-elle, ont été donnés à mille autres, mais celui-ci!.... le ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étois femme, & j'eus une amie. Il nous fit naître en même temps; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'est jamais démenti; il fit nos cœurs l'un pour l'autre, il nous unit dès le berceau; je l'ai conservée tout le temps de ma vie, & sa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde, & je ne me vante plus de rien. Quels sages conseils ne m'a-t-elle pas

donnés? De quels périls ne m'a-t-elle pas sauvée? De quels maux ne me consolait-elle pas? Qu'eussé-je été sans elle? Que n'eût-elle pas fait de moi, si je l'avois mieux écoutée? Je la vaudrois peut-être aujourd'hui! Claire, pour toute réponse, baissa la tête sur le sein de son amie, & voulut soulager ses sanglots par des pleurs; il ne fut pas possible. Julie la pressa long-temps contre sa poitrine en silence. Ces momens n'ont ni mots, ni larmes.

Elles se remirent, & Julie continua. Ces biens étoient mêlés d'inconvéniens; c'est le sort des choses humaines. Mon cœur étoit fait pour l'amour, difficile en mérite personnel, indifférent sur tous les biens de l'opinion. Il étoit presque impossible que les préjugés de mon père s'accordassent avec mon penchant. Il me falloit un amant que j'eusse choisi moi-même. Il s'offrit; je crus le choisir: sans doute, le ciel le choisit pour moi, afin que, livrée aux erreurs de ma passion, je ne le fusse pas aux horreurs du

crime, & que l'amour de la vertu restât au moins dans mon ame après elle. Il prit le langage honnête & insinuant avec lequel mille fourbes séduisent tous les jours autant de filles bien nées : mais, seul parmi tant d'autres, il étoit honnête-homme, & pensoit ce qu'il disoit. Etoit-ce ma prudence qui l'avoit discerné ? Non ; je ne connus d'abord de lui que son langage, & je fus séduite. Je fis par désespoir ce que d'autres font par effronterie : je me jetai, comme disoit mon père, à sa tête ; il me respecta. Ce fut alors seulement que je pus le connoître. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter ; mais j'y comptois auparavant : ensuite j'osai compter sur moi-même ; & voilà comment on se perd.

Elle s'étendit, avec complaisance, sur le mérite de cet amant ; elle lui rendoit justice ; mais on voyoit combien son cœur se plaisoit à la lui rendre. Elle le louoit même à ses propres dépens. A force d'être équitable envers lui, elle étoit

étoit inique envers elle, & se faisoit tort pour lui faire honneur. Elle alla jusqu'à foutenir qu'il eut plus d'horreur qu'elle de l'adultère, sans se souvenir qu'il avoit lui-même réfuté cela.

Tous les détails du reste de sa vie furent suivis dans le même esprit. Mylord Edouard, son mari, ses enfans, votre retour, notre amitié, tout fut mis sous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avoient épargné de plus grands. Elle avoit perdu sa mère, au moment que cette perte lui pouvoit être la plus cruelle : mais si le ciel la lui eût conservée, bientôt il fût survenu du désordre dans sa famille. L'appui de sa mère, quelque foible qu'il fût, eût suffi pour la rendre plus courageuse à résister à son père, & de-là seroient sortis la discorde & les scandales ; peut-être les désastres & le déshonneur ; peut-être pis encore, si son frère avoit vécu. Elle avoit épousé, malgré elle, un homme qu'elle n'aimoit point : mais elle soutint qu'elle n'auroit pu jamais être aussi heureuse avec un

autre, pas même avec celui qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami, mais en lui rendant son amie. Il n'y avoit pas jusqu'à ses chagrins & ses peines, qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avoient empêché son cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne fait pas, disoit-elle, quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux & sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même, indépendant de la fortune & des évènements.... Que j'ai gémi ! que j'ai versé de larmes ! Eh bien ! s'il falloit renaître aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis seroit le seul que je voudrois retrancher : celui que j'ai souffert me seroit agréable encore.... Saint-Preux, je vous rends ses propres mots ; quand vous aurez lu sa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

Voyez donc, continuoit-elle, à quelle félicité je suis parvenue. J'en avois beaucoup ; j'en attendois davantage. La prof-

périté de ma famille, une bonne éducation pour mes enfans, tout ce qui m'étoit cher rassemblé autour de moi, ou prêt à l'être; le présent, l'avenir me flattoient également: la jouissance & l'espoir se réunissoient pour me rendre heureuse: mon bonheur, monté par degrés, étoit au comble, il ne pouvoit plus que décheoir: il étoit venu sans être attendu; il se fût enfui quand je l'aurois cru durable. Qu'eût fait le sort pour me soutenir à ce point? Un état permanent est-il fait pour l'homme? Non; quand on a tout acquis, il faut perdre, ne fût-ce que le plaisir de la possession qui s'use par elle. Mon père est déjà vieux; mes enfans sont dans l'âge tendre où la vie est encore mal assurée: que de pertes pouvoient m'affliger, sans qu'il me restât plus rien à pouvoir acquérir! L'affection maternelle augmente sans cesse: la tendresse filiale diminue à mesure que les enfans vivent plus loin de leur mère. En avançant en âge, les miens se feroient plus séparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde; ils m'auroient

pu négliger. Vous en voulez envoyer un en Ruffie ; que de pleurs fon départ m'auroit coûtés ! Tout fe feroit détaché de moi peu-à-peu , & rien n'eût fuppléé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laiffe ! Enfin , n'eût-il pas fallu mourir ; peut-être mourir la dernière de tous , peut-être feule & abandonnée ? Plus on vit , plus on aime à vivre , même fans jouir de rien : j'aurois eu l'ennui de la vie , & la terreur de la mort ; fuite ordinaire de la vieilleffe. Au lieu de cela , mes derniers infans font encore agréables , & j'ai de la vigueur pour mourir ; fi même on peut appeller mourir , que laiffer vivant ce qu'on aime. Non , mes amis ; non , mes enfans , je ne vous quitte pas , pour ainfi dire ; je reffe avec vous ; en vous laiffant tous unis , mon efprit , mon cœur vous demeurent. Vous me verrez fans cefse entre vous ; vous vous fentirez fans cefse environnés de moi... Et puis , nous nous rejoindrons , j'en fuis sûre ; le bon Wolmar

lui-même ne m'échappera pas. Mon retour à Dieu tranquillise mon ame, & m'adoucit un moment pénible; il me promet pour vous le même destin qu'à moi! mon sort me suit & s'assure. Je fus heureuse, je le suis, je vais l'être: mon bonheur est fixé; je l'arrache à la fortune; il n'a plus de borne que l'éternité.

Elle en étoit-là, quand le ministre entra. Il l'honoroit & l'estimoit véritablement. Il savoit mieux que personne combien sa foi étoit vive & sincère. Il n'en avoit été que plus frappé de l'entretien de la veille; & en tout, de la contenance qu'il lui avoit trouvée. Il avoit vu souvent mourir avec ostentation, jamais avec sérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenoit à elle se joignoit-il un desir secret de voir si ce calme se soutiendrait jusqu'au bout.

Elle n'eut pas besoin de changer beaucoup le sujet de l'entretien pour en amener un convenable au caractère du survenant. Comme ses conversations, en pleine santé, n'étoient jamais frivoles, elle ne

faisoit alors que continuer à traiter dans son lit, avec la même tranquillité, des sujets intéressans pour elle & pour ses amis; elle agitoit indifféremment des questions qui n'étoient pas indifférentes.

En suivant le fil de ses idées sur ce qui pouvoit rester d'elle avec nous, elle nous parloit de ses anciennes réflexions sur l'état des ames séparées des corps. Elle admiroit la simplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela, disoit-elle, est aussi raisonnable que les contes de revenans, qui font mille désordres, & tourmentent les bonnes femmes, comme si les esprits avoient des voix pour parler, & des mains pour battre (1)!

(1) Platon dit, qu'à la mort les ames des justes qui n'ont point contracté de souillure sur la terre, se dégagent seules de la matière dans toute leur pureté. Quant à ceux qui se sont ici bas asservis à leurs passions, il ajoute que leurs ames ne reprennent point si-tôt leur pureté primitive, mais qu'elles entraînent avec elles des parties terrestres, qui les tiennent

Comment un pur esprit agiroit-il sur une ame enfermée dans un corps, & qui, en vertu de cette union, ne peut rien appercevoir que par l'entremise de ses organes? Il n'y a pas de sens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'absurde à supposer qu'une ame libre d'un corps, qui, jadis habita la terre, puisse y revenir encore errer, demeurer peut-être autour de ce qui lui fut cher; non pas pour nous avertir de sa présence, elle n'a nul moyen pour cela; non pas pour agir sur nous & nous communiquer ses pensées, elle n'a point de prise pour ébranler les organes de notre cerveau; non pas pour appercevoir non plus ce que nous faisons, car il faudroit qu'elle

comme enchainées autour des débris de leurs corps. Voilà, dit-il, ce qui produit ces simulacres sensibles qu'on voit quelquefois errans sur les cimetières, en attendant de nouvelles transmutations. C'est une manie commune aux Philosophes de tous les âges, de nier ce qui est, & d'expliquer ce qui n'est pas.

eût des sens : mais pour connoître elle-même ce que nous pensons & ce que nous sentons , par une communication immédiate , semblable à celle par laquelle Dieu lit nos pensées dès cette vie , & par laquelle nous lirons réciproquement les siennes dans l'autre ; puisque nous le verrons face à face (1). Car enfin ; ajouta-t-elle , en regardant le ministre , à quoi serviroient des sens , lorsqu'ils n'auront plus rien à faire ? L'Être éternel ne se voit ni ne s'entend , il se fait sentir ; il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles , mais au cœur.

Je compris , à la réponse du pasteur & à quelques signes d'intelligence , qu'un des points ci-devant contestés entre eux étoit la résurrection des corps. Je m'aperçus aussi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la

(1) Cela me paroît très-bien dit : car qu'est-ce que voir Dieu face à face , si ce n'est lire dans la suprême intelligence ?

religion de Julie, où la foi se rapprochoit de la raison.

Elle se complaisoit tellement à ses idées, que, quand elle n'eût pas pris son parti sur les anciennes opinions, c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui sembloit si douce, dans l'état où elle se trouvoit. Cent fois, disoit-elle, j'ai pris plus de plaisir à faire quelque bonne œuvre, en imaginant ma mère présente, qui lisoit dans le cœur de sa fille & l'applaudissoit. Il y a quelque chose de si consolant à vivre encoré sous les yeux de ce qui nous fut cher ! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pouvez juger si, durant ces discours, la main de Claire étoit souvent ferrée.

Quoique le pasteur répondît à tout avec beaucoup de douceur & de modération, & qu'il affectât même de ne la contrarier en rien ; de peur qu'on ne prît son silence, sur d'autres points, pour un aveu, il ne laissa pas d'être ecclésiastique un moment, & d'exposer, sur l'autre vie, une doctrine opposée. Il dit

que l'immensité, la gloire & les attributs de Dieu seroient le seul objet dont l'ame des bienheureux seroit occupée, que cette contemplation sublime effaceroit tout autre souvenir, qu'on ne se verroit point, qu'on ne se reconnoîtroit point, même dans le ciel, & qu'à cet aspect ravissant on ne songeroit plus à rien de terrestre.

Cela peut-être, reprit Julie; il y a si loin de la bassesse de nos pensées à l'essence divine, que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira sur nous, que quand nous ferons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raisonner que sur mes idées, j'avoue que je me sens des affections si chères, qu'il m'en coûteroit de penser que je ne les aurai plus. Je me suis même fait une espèce d'argument qui flatte mon espoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur consistera dans le témoignage d'une bonne conscience. Je me souviendrai donc de ce que j'aurai fait sur la terre; je me souviendrai donc aussi des gens qui m'y

ont été chers ; ils me le feront donc encore : ne les voir (1) plus feroit une peine , & le féjour des bienheureux n'en admet point. Au reste , ajoura-t-elle en regardant le ministre d'un air assez gai , si je me trompe , un jour ou deux d'erreur seront bientôt passés. Dans peu j'en saurai là-dessus plus que vous-même. En attendant , ce qu'il y a pour moi de très-sûr , c'est que tant que je me souviendrai d'avoir habité la terre , j'aimerai ceux que j'y ai aimés , & mon pasteur n'aura pas la dernière place.

Ainsi se passèrent les entretiens de cette journée où la fécurité , l'espérance , le repos de l'ame , brillèrent plus que jamais dans celle de Julie , & lui don-

(1) Il est aisé de comprendre que , par ce mot *voir* , elle entend un pur acte de l'entendement , semblable à celui par lequel Dieu nous voit , & par lequel nous verrons Dieu. Les sens ne peuvent imaginer l'immédiate communication des esprits : mais la raison la conçoit très-bien , & mieux , ce me semble , que la communication du mouvement dans les corps.

noient d'avance , au jugement du ministre , la paix des bienheureux dont elle alloit augmenter le nombre. Jamais elle ne fut plus tendre , plus vraie , plus caressante , plus aimable ; en un mot , plus elle-même. Toujours du sens , toujours du sentiment , toujours la fermeté du sage , & toujours la douceur du chrétien. Point de prétention , point d'apprêts , point de sentences ; par-tout la naïve expression de ce qu'elle sentoit ; par-tout la simplicité de son cœur. Si quelquefois elle contraignoit les plaintes que la souffrance auroit dû lui arracher , ce n'étoit point pour jouer l'intrépidité stoïque , c'étoit de peur de navrer ceux qui étoient autour d'elle ; & , quand les horreurs de la mort faisoient quelque instant pâtit la nature , elle ne cachoit point ses frayeurs , elle se laissoit consoler. Sitôt qu'elle étoit remise , elle consolait les autres. On voyoit , on sentoit son retour ; son air caressant le disoit à tout le monde. Sa gaieté n'étoit point contrainte , sa plaisanterie même étoit touchante ;

on avoit le sourire à la bouche, & les yeux en pleurs. Otez cet effroi qui ne permet pas de jouir de ce qu'on va perdre, elle plaisoit plus, elle étoit plus aimable qu'en fanté même; & le dernier jour de sa vie en fut aussi le plus charmant.

Vers le soir elle eut encore un accident qui, bien que moindre que celui du matin, ne lui permit pas de voir long-temps ses enfans. Cependant elle remarqua qu'Henriette étoit changée; on lui dit qu'elle pleuroit beaucoup & ne mangeoit point. On ne la guérira pas de cela, dit-elle en regardant Claire; la maladie est dans le sang.

Se sentant bien revenue, elle voulut qu'on soupât dans sa chambre. Le médecin s'y trouva comme le matin. La Fanchon, qu'il falloit toujours avertir quand elle devoit venir manger à notre table, vint ce soir-là sans se faire appeller. Julie s'en apperçut & sourit. Oui, mon enfant, lui dit-elle, soupe encore avec moi ce soir; tu auras plus long-temps

ton mari que ta maîtresse. Puis elle me dit : je n'ai pas besoin de vous recommander Claude Anet. Non, repris-je ; tout ce que vous avez honoré de votre bienveillance n'a pas besoin de m'être recommandé.

Le souper fut encore plus agréable que je ne m'y étois attendu. Julie, voyant qu'elle pouvoit soutenir la lumière, fit approcher la table ; & , ce qui sembloit inconcevable dans l'état où elle étoit, elle eut appétit. Le médecin, qui ne voyoit plus d'inconvénient à le satisfaire, lui offrit un blanc de poulet. Non, dit-elle ; mais je mangerois bien de cette ferra (1). On lui en donna un petit morceau ; elle le mangea avec un peu de pain & le trouva bon. Pendant qu'elle mangeoit, il falloit voir Madame d'Orbe la regarder ; il falloit le voir, car cela ne peut se dire. Loin que ce qu'elle avoit

(1) Excellent poisson particulier au lac de Genève, & qu'on n'y trouve qu'en certain temps.

mangé lui fît mal; elle en parut mieux le reste du souper. Elle se trouva même de si bonne humeur qu'elle s'avisa de remarquer, par forme de reproche, qu'il y avoit long-temps que je n'avois bu de vin étranger. Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Espagne à ces Messieurs. A la contenance du médecin, elle vit qu'il s'attendoit à boire de vrai vin d'Espagne, & sourit encore en regardant sa cousine. J'apperçus aussi que, sans faire attention à tout cela, Claire de son côté commençoit de temps à autre à lever les yeux avec un peu d'agitation, tantôt sur Julie & tantôt sur Fanchon, à qui ces yeux sembloient dire ou demander quelque chose.

Le vin tarδοit à venir. On eut beau chercher la clef de la cave, on ne la trouva point, & l'on jugea, comme il étoit vrai, que le valet-de-chambre du Baron, qui en étoit chargé, l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations, il fut clair que la provision d'un seul jour en avoit duré cinq,

& que le vin manquoit fans que personne s'en fût apperçu , malgré plusieurs nuits de veille (1). Le médecin tomboit des nues. Pour moi , soit qu'il fallût attribuer cet oubli à la tristesse ou à la sobriété des domestiques , j'eus honte d'user avec de tels gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave , & j'ordonnai que désormais tout le monde eût du vin à discrétion.

La bouteille arrivée , on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau : le médecin le lui donna dans un verre , & voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups-d'œil devinrent plus

(1) Lecteurs à beaux laquais , ne demandez point , avec un ris moqueur , où l'on avoit pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance : on ne les avoit point pris , on les avoit faits. Le problème entier dépend d'un point unique : trouvez seulement Julie , & tout le reste est trouvé. Les hommes , en général , ne sont point ceci ou cela ; ils sont ce qu'on les fait être.

fréquens entre Claire & la Fanchon; mais comme à la dérobée & craignant toujours d'en trop dire.

Le jeûne, la foiblesse, le régime ordinaire à Julie, donnèrent au vin une grande activité. Ah, dit-elle, vous n'avez enivrée! Après avoir attendu si tard, ce n'étoit pas la peine de commencer; car c'est un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet, elle se mit à babiller, très-sensément pourtant, à son ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant, c'est que son teint n'étoit point allumé; ses yeux ne brilloient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie; à la pâleur près, on l'auroit crue en santé. Pour lors, l'émotion de Claire devint tout-à-fait visible; elle élevoit un œil craintif, alternativement sur Julie, sur moi, sur la Fanchon, mais principalement sur le médecin: tous ses regards étoient autant d'interrogations, qu'elle vouloit & n'osoit faire. On eût dit toujours qu'elle alloit parler, mais que la

peur d'une mauvaise réponse la retenoit ; son inquiétude étoit si vive , qu'elle en paroiffoit oppreffée.

Fanchon , enhardie par tous ces fignes ; hafarda de dire , mais en tremblant & à demi-voix , qu'il fembloit que Madame avoit un peu moins fouffert aujourd'hui... que la dernière convulfion avoit été moins forte... que la foirée... elle resta interdite. Et Claire , qui , pendant qu'elle avoit parlé , trembloit comme la feuille , leva des yeux craintifs fur le médecin , les regards attachés aux fiens , l'oreille attentive , & n'ofant respirer , de peur de ne pas bien entendre ce qu'il alloit dire.

Il eût fallu être ftupide pour ne pas concevoir tout cela. Du Boffon fe lève , va tâter le pouls de la malade , & dit : il n'y a point là d'ivrefle , ni de fièvre ; le pouls eft fort bon. A l'inftant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras : Eh bien ! Monsieur.... le pouls?.... la fièvre?.... La voix lui manquoit ; mais fes mains écartées reftoient toujours en avant ; fes yeux pétilloient d'impatience ,

il n'y avoit pas un muscle à son visage qui ne fût en action. Le médecin ne répond rien, reprend le poignet, examine les yeux, la langue, reste un moment pensif, & dit : Madame, je vous entends bien. Il m'est impossible de dire à présent rien de positif ; mais si demain matin, à pareille heure, elle est encore dans le même état, je répons de sa vie. A ce mot, Claire part comme un éclair, renverse deux chaises & presque la table, saute au cou du médecin, l'embrasse, le baise mille fois en sanglotant & pleurant à chaudes larmes, & , toujours avec la même impétuosité, s'ôte du doigt une bague de prix, la met au sien malgré lui, & lui dit hors d'haleine : Ah ! Monsieur, si vous nous la rendez, vous ne la sauverez pas seule.

Julie vit tout cela. Ce spectacle la déchira. Elle regarde son amie, & lui dit d'un ton tendre & douloureux : Ah ! cruelle, que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir désespérée ? Faudra-t-il te préparer deux fois ? Ce peu de mots fut un coup de foudre ; il

amortit aussi-tôt les transports de joie ; mais il ne put étouffer tout-à-fait l'espoir renaissant.

En un instant la réponse du médecin fut sue par toute la maison. Ces bonnes gens crurent déjà leur maîtresse guérie. Ils résolurent tous d'une voix de faire au médecin, si elle en revenoit, un présent en commun, pour lequel chacun donna trois mois de ses gages, & l'argent fut sur le champ consigné dans les mains de la Fanchon, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord se fit avec tant d'empressement, que Julie entendoit de son lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet, dans le cœur d'une femme qui se sent mourir ! Elle me fit signe, & me dit à l'oreille : on m'a fait boire, jusqu'à la lie, la coupe amère & douce de la sensibilité.

Quand il fut question de se retirer, Madame d'Orbe, qui partagea le lit de sa cousine, comme les deux nuits précédentes, fit appeller sa femme-de-chambre pour relayer cette nuit la Fanchon ;

mais celle-ci s'indigna de cette proposition, plus même, ce me semble qu'elle n'eût fait, si son mari ne fût pas arrivé. Madame d'Orbe s'opiniâtra de son côté, & les deux femmes-de-chambre passèrent la nuit ensemble dans le cabinet. Je la passai dans la chambre voisine, & l'espoir avoit tellement ranimé le zèle, que, ni par ordres ni par menaces, je ne pus envoyer coucher un seul domestique. Ainsi, toute la maison resta sur pied cette nuit avec une telle impatience, qu'il y avoit peu de ses habitans qui n'eussent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

J'entendis durant la nuit quelques allées & venues qui ne m'alarmèrent pas: mais sur le matin, que tout étoit tranquille, un bruit sourd frappa mon oreille. J'écoute, je crois distinguer des gémissemens. J'accours, j'entre, j'ouvre le rideau!.... Saint-Preux!.... cher Saint-Preux!.... je vois les deux amies sans mouvement, & se tenant embrassées, l'une évanouie, & l'autre expirante. Je

m'écrie , je veux retarder ou recueillir son dernier soupir , je me précipite : elle n'étoit plus.

Adorateur de Dieu , Julie n'étoit plus... Je ne vous dirai pas ce qui se fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins moi-même. Revenu du premier faïssissement , je m'informai de Madame d'Orbe. J'appris qu'il avoit fallu la porter dans sa chambre , & même l'y renfermer , car elle rentroit à chaque instant dans celle de Julie , se jettoit sur son corps , le réchauffoit du sien , s'efforçoit de le ranimer , le pressoit , s'y colloït avec une espèce de rage , l'appelloit à grands cris de mille noms passionnés , & nourrissoit son désespoir de tous ces efforts inutiles.

En entrant , je la trouvai tout-à-fait hors de sens , ne voyant rien , n'entendant rien , ne connoissant personne , se roulant par la chambre en se tordant les mains & mordant les pieds des chaises ; murmurant d'une voix sourde quelques paroles extravagantes , puis poussant par longs

intervalles des cris aigus qui faisoient tressaillir. Sa femme-de-chambre au pied de son lit, consternée, épouvantée, immobile, n'osant souffler, cherchoit à se cacher d'elle, & trembloit de tout son corps. En effet, les convulsions dont elle étoit agitée avoient quelque chose d'effrayant. Je fis signe à la femme-de-chambre de se retirer; car je craignois qu'un seul mot de consolation lâché mal-à-propos ne la mît en fureur.

Je n'essayai pas de lui parler; elle ne m'eût point écouté, ni même entendu; mais au bout de quelque temps la voyant épuisée de fatigue, je la pris & la portai dans un fauteuil. Je m'assis auprès d'elle, en lui tenant les mains; j'ordonnai qu'on amenât les enfans, & les fis venir autour d'elle. Malheureusement, le premier qu'elle apperçut, fut précisément la cause innocente de la mort de son amie. Cet aspect la fit frémir. Je vis ses traits s'altérer, ses regards s'en détourner avec une espèce d'horreur, & ses bras en contraction se roidir pour le repousser. Je tirai

l'enfant à moi. Infortuné ! lui dis-je , pour avoir été trop cher à l'une , tu deviens odieux à l'autre ; elles n'eurent pas en tout le même cœur. Ces mots l'irritèrent violemment , & m'en attirèrent de très-piquans. Ils ne laissèrent pourtant pas de faire impression. Elle prit l'enfant dans ses bras , & s'efforça de le caresser : ce fut en vain ; elle le rendit presque au même instant. Elle continua même à le voir avec moins de plaisir que l'autre ; & je suis bien aise que ce ne soit pas celui-là qu'on a destiné à sa fille.

Gens sensibles , qu'eussiez-vous fait à ma place ? Ce que faisoit Madame d'Orbe. Après avoir mis ordre aux enfans , à Madame d'Orbe , aux funérailles de la seule personne que j'aie aimée , il fallut monter à cheval & partir , la mort dans le cœur , pour la porter au plus déplorable père. Je le trouvai souffrant de sa chute , agité , troublé de l'accident de sa fille. Je le laissai accablé de douleur , de ces douleurs de vieillard , qu'on n'apperçoit pas au-dehors , qui n'excitent ni gestes ni

cris ,

cris, mais qui tuent. Il n'y résistera jamais ; j'en suis sûr, & je prévois de loin le dernier coup qui manque au malheur de son ami. Le lendemain je fis toute la diligence possible pour être de retour de bonne heure, & rendre les derniers honneurs à la plus digne des femmes : mais tout n'étoit pas dit encore. Il falloit qu'elle ressuscitât, pour me donner l'horreur de la perdre une seconde fois.

En approchant du logis, je vois un de mes gens accourir à perte d'haleine, & s'écrier d'aussi loin que je pus l'entendre : Monsieur, Monsieur, hâtez-vous : Madame n'est pas morte. Je ne compris rien à ce propos insensé : j'accours toutefois. Je vois la cour pleine de gens qui versoit des larmes de joie, en donnant, à grands cris, des bénédictions à Madame de Wolmar. Je demande ce que c'est ; tout le monde est dans le transport, personne ne peut me répondre : la tête avoit tourné à mes propres gens. Je monte à pas précipités dans l'appartement de Julie. Je trouve plus de vingt personnes à genoux,

autour de son lit, & les yeux fixés sur elle. Je m'approche; je la vois sur ce lit habillée & parée: le cœur me bat; je l'examine.... Hélas! elle étoit morte! ce moment de fausse joie sitôt & si cruellement éteinte, fut le plus amer de ma vie. Je ne suis pas colère: je me sentis vivement irrité. Je voulus savoir le fond de cette extravagante scène. Tout étoit déguisé, altéré, changé: j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout, & voici l'histoire du prodige.

Mon beau-père, alarmé de l'accident qu'il avoit appris, & croyant pouvoir se passer de son valet-de-chambre, l'avoit envoyé un peu avant mon arrivée auprès de lui, savoir des nouvelles de sa fille. Le vieux domestique, fatigué du cheval, avoit pris un bateau; &, traversant le lac pendant la nuit, étoit arrivé à Clarens le matin même de mon retour. En arrivant, il voit la consternation, il en apprend le sujet, il monte, en gémissant, à la chambre de Julie; il se met à genoux au pied de son lit, il la regarde, il pleure, il la

contemple. Ah! ma bonne maîtresse! ah! que Dieu ne m'a-t-il pris au lieu de vous! moi qui suis vieux, qui ne tiens à rien, qui ne suis bon à rien, que fais-je sur la terre? Et vous qui étiez jeune, qui faisiez la gloire de votre famille, le bonheur de votre maison, l'espoir des malheureux..... hélas! quand je vous vis naître, étoit-ce pour vous voir mourir...

Au milieu des exclamations que lui arrachent son zèle & son bon cœur, les yeux toujours collés sur ce visage, il crut appercevoir un mouvement: son imagination se frappe; il voit Julie tourner les yeux, le regarder, lui faire un signe de tête. Il se lève avec transport, & court par toute la maison, en criant que Madame n'est pas morte, qu'elle l'a reconnu, qu'il en est sûr, qu'elle en reviendra. Il n'en fallut pas davantage; tout le monde accourt; les voisins, les pauvres qui faisoient retentir l'air de leurs lamentations, tous s'écrient: elle n'est pas morte! Le bruit s'en répand & s'augmente: le peuple, ami du merveilleux, se prête

avidement à la nouvelle ; on la croit comme on la desire , chacun cherche à se faire fête , en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit pas seulement fait signe , elle avoit agi , elle avoit parlé , & il y avoit vingt témoins oculaires des faits circonstanciés qui n'arrivèrent jamais.

Sitôt qu'on crut qu'elle vivoit encore ; on fit mille efforts pour la ranimer ; on s'empressoit autour d'elle , on lui parloit , on l'inondoit d'eaux spiritueuses , on touchoit si le pouls ne revenoit point. Ses femmes indignées que le corps de leur maîtresse restât environné d'hommes dans un état si négligé , firent sortir tout le monde , & ne tardèrent pas à connoître combien on s'abusoit. Toutefois ne pouvant se résoudre à détruire une erreur si chère ; peut-être espérant encore elles-mêmes quelque évènement miraculeux , elles vêtirent le corps avec soin ; & , quoique sa garde robe leur eût été laissée , elles lui prodiguèrent la parure. Ensuite , l'exposant sur un lit , & laissant les rideaux

ouverts, elles se remirent à la pleurer au milieu de la joie publique.

C'étoit au plus fort de cette fermentation que j'étois arrivé. Je reconnus bientôt qu'il étoit impossible de faire entendre raison à la multitude; que si je faisois fermer la porte, & porter le corps à la sépulture, il pourroit arriver du tumulte; que je passerois au moins pour un mari parricide, qui faisoit enterrer sa femme en vie, & que je serois en horreur dans tout le pays. Je résolus d'attendre. Cependant après plus de trente-six heures, par l'extrême chaleur qu'il faisoit, les chairs commençoient à se corrompre; & quoique le visage eût gardé ses traits & sa douceur, on y voyoit déjà quelques signes d'altération. Je le dis à Madame d'Orbe, qui restoit demi-morte au chevet du lit. Elle n'avoit pas le bonheur d'être la dupe d'une illusion si grossière; mais elle feignoit de s'y prêter pour avoir un prétexte d'être incessamment dans la chambre, d'y navrer son cœur à plaisir, de l'y repaître de ce mortel spectacle, de s'y rassasier de douleur.

Elle m'entendit, & prenant son parti sans rien dire, elle sortit de la chambre. Je la vis rentrer un moment après, tenant un voile d'or, brodé de perles, que vous lui aviez apporté des Indes (1). Puis s'approchant du lit, elle baïsa le voile, en couvrit, en pleurant, la face de son amie, & s'écria d'une voix éclatante : « Maudite » soit l'indigne main qui jamais lèvera ce » voile ! maudit soit l'œil impie qui verra » ce visage défiguré ! » Cette action, ces mots frappèrent tellement les spectateurs, qu'aussi-tôt, comme par une inspiration soudaine, la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impression sur tous nos gens & sur tout le peuple, que la défunte ayant été mise

(1) On voit assez que c'est le songe de Saint-Preux, dont Madame d'Orbe avoit l'imagination toujours pleine, qui lui suggere l'expédient de ce voile. Je crois que, si l'on y regardoit de bien près, on trouveroit ce même rapport dans l'accomplissement de beaucoup de prédictions. L'évènement n'est pas prédit, parce qu'il arrivera ; mais il arrive, parce qu'il a été prédit.

au cercueil dans ses habits & avec les plus grandes précautions, elle a été portée & inhumée dans cet état, sans qu'il se soit trouvé personne assez hardi pour toucher au voile (1).

Le sort du plus à plaindre est d'avoir encore à consoler les autres. C'est ce qui me reste à faire auprès de mon beau-père, de Madame d'Orbe, des amis, des parens, des voisins, & de mes propres gens. Le reste n'est rien; mais mon vieux ami! mais Madame d'Orbe! il faut voir l'affliction de celle-ci, pour juger de ce qu'elle ajoute à la mienne. Loin de me savoir gré de mes soins, elle me les reproche; mes attentions l'irritent, ma froide tristesse l'aigrit; il lui faut des regrets amers semblables aux siens, & sa douleur barbare voudroit voir tout le monde au désespoir. Ce qu'il y a de plus désolant, est qu'on ne peut compter sur

(1) Le peuple du pays de Vaud, quoique protestant, ne laisse pas d'être extrêmement superstitieux.

rien avec elle ; & ce qui la soulage un moment , la dépîte un moment après. Tout ce qu'elle fait , tout ce qu'elle dit , approche de la folie , & seroit risible pour des gens de sang-froid. J'ai beaucoup à souffrir ; je ne me rebuterai jamais. En servant ce qu'aima Julie , je crois l'honorer mieux que par des pleurs.

Un seul trait vous fera juger des autres. Je croyois avoir tout fait , en engageant Claire à se conserver pour remplir les soins dont la chargea son amie. Exténuée d'agitations , d'abstinences , de veilles , elle sembloit enfin résolue à revenir sur elle-même , à recommencer sa vie ordinaire , à reprendre ses repas dans la salle à manger. La première fois qu'elle y vint , je fis dîner les enfans dans leur chambre , ne voulant pas courir le hafard de cet essai devant eux : car le spectacle des passions violentes de toute espèce , est un des plus dangereux qu'on puisse offrir aux enfans. Ces passions ont toujours dans leur excès , quelque chose de puérile , qui les amuse , qui les séduit , & leur fait aimer

ce qu'ils devoient craindre (1). Ils n'en avoient déjà que trop vu.

En entrant, elle jeta un coup-d'œil sur la table, & vit deux couverts. A l'instant elle s'assit sur la première chaise qu'elle trouva derrière elle, sans vouloir se mettre à table, ni dire la raison de ce caprice. Je crus la deviner, & fit mettre un troisième couvert à la place qu'occupoit ordinairement sa cousine. Alors elle se laissa prendre par la main, & mener à table sans résistance, rangeant sa robe avec soin, comme si elle eût craint d'embarasser cette place vuide. A peine avoit-elle porté la première cuillerée de potage à sa bouche, qu'elle la repose, & demande d'un ton brusque, ce que faisoit-là ce couvert, puisqu'il n'étoit point occupé? Je lui dis qu'elle avoit raison, & fis ôter le couvert. Elle essaya de manger, sans pouvoir en venir à bout. Peu-à-peu son cœur se gonflait, sa respiration devenoit haute; &

(1) Voilà pourquoi nous aimons tous les théâtres, & plusieurs d'entre nous les romans.

ressembloit à des soupirs. Enfin elle se leva tout-à-coup de table, s'en retourna dans sa chambre sans dire un seul mot, ni rien écouter de tout ce que je voulus lui dire, & de toute la journée elle ne prit que du thé.

Le lendemain ce fut à recommencer. J'imaginai un moyen de la ramener à la raison, par ses propres caprices, & d'amollir la dureté du désespoir, par un sentiment plus doux. Vous savez que sa fille ressemble beaucoup à Madame de Wolmar. Elle se plaisoit à marquer cette ressemblance par des robes de même étoffe, & elle leur avoit apporté de Genève plusieurs ajustemens semblables, dont elles se paroient les mêmes jours. Je fis donc habiller Henriette le plus à l'imitation de Julie qu'il fut possible; &, après l'avoir bien instruite, je lui fis occuper, à table, le troisième couvert qu'on avoit mis comme la veille.

Claire, au premier coup-d'œil, comprit mon intention; elle en fut touchée; elle me jeta un regard tendre & obligeant.

Ce fut là le premier de mes soins auquel elle parut sensible , & j'augurai bien d'un expédient qui la dispoſoit à l'attendriſſement.

Henriette , fière de repréſenter ſa petite maman , joua parfaitement ſon rôle , & ſi parfaitement , que je vis pleurer les domeſtiques. Cependant , elle donnoit toujours à ſa mère le nom de maman , & lui parloit avec le reſpect convenable. Mais , enhardie par le succès , & par mon approbation , qu'elle remarquoit fort bien , elle ſ'avifa de porter la main ſur une cuillier , & de dire dans une ſaillie : Claire , veux-tu de cela ? Le geſte & le ton de voix furent imités , au point que ſa mère en treſſaillit. Un moment après elle part d'un grand éclat de rire , tend ſon aſſiette en diſant : oui , mon enfant , donne , tu es charmante : & puis elle ſe mit à manger avec une avidité qui me ſurprit. En la conſidérant avec attention , je vis de l'égarément dans ſes yeux , & dans ſon geſte un mouvement plus bruſque & plus décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de

manger davantage, & je fis bien ; car une heure après, elle eut une violente indigestion, qui l'eût infailliblement étouffée, si elle eût continué de manger. Dès ce moment je résolus de supprimer tous ces jeux, qui pouvoient allumer son imagination au point qu'on n'en feroit plus maître. Comme on guérit plus aisément de l'affliction que de la folie, il vaut mieux la laisser souffrir davantage, & ne pas exposer sa raison.

Voilà, mon cher, à-peu-près où nous en sommes. Depuis le retour du Baron, Claire monte chez lui tous les matins, soit tandis que j'y suis, soit quand j'en fors ; ils passent une heure ou deux ensemble, & les soins qu'elle lui rend facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs, elle commence à se rendre plus assidue auprès des enfans. Un des trois a été malade, précisément celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait sentir qu'il lui reste des pertes à faire, & lui a rendu le zèle de ses devoirs. Avec tout cela, elle n'est pas encore au point

de la tristesse; les larmes ne coulent pas encore; on vous attend pour en répandre, c'est à vous de les essuyer. Vous devez m'entendre. Pensez au dernier conseil de Julie; il est venu de moi le premier, & je le crois plus que jamais utile & sage. Venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Son père, son amie, son mari, ses enfans, tout vous attend, tout vous desire, vous êtes nécessaire à tous. Enfin, sans m'expliquer davantage, venez partager & guérir mes ennuis; je vous devrai peut-être plus que personne.



L E T T R E X X I I I .

D E J U L I E

A S A I N T - P R E U X .

Cette lettre étoit incluse dans la précédente.

IL faut renoncer à nos projets. Tout est changé, mon bon ami; souffrons ce changement sans murmure; il vient d'une main plus sage que nous. Nous songions à nous réunir: cette réunion n'étoit pas bonne. C'est un bienfait du ciel de l'avoir prévenue; sans doute il prévient des malheurs.

Je me suis long-temps fait illusion. Cette illusion me fut salutaire; elle se détruit au moment que je n'en ai plus besoin. Vous m'avez cru guérie, & j'ai cru l'être. Rendons grace à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile. Qui fait si, me voyant si pres de

l'abîme, la tête ne m'eût point tourné ? Oui, j'eus beau vouloir étouffer le premier sentiment qui m'a fait vivre, il s'est concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment qu'il n'est plus à craindre ; il me soutient quand mes forces m'abandonnent ; il me ranime quand je me meurs. Mon ami, je fais cet aveu sans honte ; ce sentiment resté malgré moi fut involontaire, il n'a rien coûté à mon innocence ; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. Si le cœur, qui n'en dépend pas, fut pour vous, ce fut mon tourment & non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire ; la vertu me reste sans tache, & l'amour m'est resté sans remords.

J'ose m'honorer du passé ; mais qui m'eût pu répondre de l'avenir ? Un jour de plus, peut-être, & j'étois coupable ! Qu'étoit-ce de la vie entière passée avec vous ? Quels dangers j'ai courus sans le savoir ? A quels dangers plus grands j'allois être exposée ! Sans doute je sento

pour moi les craintes que je croyois sentir pour vous. Toutes les épreuves ont été faites , mais elles pouvoient trop revenir. N'ai-je pas assez vécu pour le bonheur & pour la vertu ? Que me restoit-il d'utile à tirer de la vie ? En me l'ôtant , le ciel ne m'ôte plus rien de regrettable , & met mon honneur à couvert. Mon ami , je pars au moment favorable ; contente de vous & de moi , je pars avec joie , & ce départ n'a rien de cruel. Après tant de sacrifices , je compte pour peu celui qui me reste à faire : ce n'est que mourir une fois de plus.

Je prévois vos douleurs ; je les sens : vous restez à plaindre , je le fais bien ; & le sentiment de votre affliction est la plus grande peine que j'emporte avec moi ; mais voyez aussi que de consolations je vous laisse ! Que de soins à remplir envers celle qui vous fut chère , vous font un devoir de vous conserver pour elle ! Il vous reste à la servir dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne

perdez de Julie que ce que vous en avez perdu depuis long-temps. Tout ce qu'elle eut de meilleur vous reste. Venez vous réunir à sa famille. Que son cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aime se rassemble pour lui donner un nouvel être. Vos soins, vos plaisirs, votre amitié, tout fera son ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle la fera revivre ; elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

Songez qu'il vous reste une autre Julie, & n'oubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de sa vie ; unissez-vous pour conserver l'autre ; c'est le seul moyen qui vous reste à tous deux de me survivre, en servant ma famille & mes enfans. Que ne puis-je inventer des nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'est cher ! Combien vous devez l'être l'un à l'autre ! Combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel ! Vos objections contre cet engagement vont être de nouvelles

raisons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi sans vous attendrir ensemble ? Non , Claire & Julie feront si bien confondues , qu'il ne sera plus possible à votre cœur de les séparer. Le sien vous rendra tout ce que vous aurez senti pour son amie , elle en fera la confidente & l'objet ; vous serez heureux par celle qui vous restera , sans cesser d'être fidèle à celle que vous aurez perdue ; & , après tant de regrets & de peines , avant que l'âge de vivre & d'aimer se passe , vous aurez brûlé d'un feu légitime & joui d'un bonheur innocent.

C'est dans ce chaste lien que vous pourrez sans distractions & sans craintes vous occuper des soins que je vous laisse , & après lesquels vous ne ferez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici bas. Vous le savez ; il existe un homme digne du bonheur auquel il ne fait pas aspirer. Cet homme est votre libérateur , le mari de l'amie qu'il vous a

rendue. Seul, sans intérêt à la vie, sans attente de celle qui la suit, sans plaisir, sans consolation, sans espoir, il sera bientôt le plus infortuné des mortels. Vous lui devez les soins qu'il a pris de vous, & vous savez ce qui peut les rendre utiles. Souvenez-vous de ma lettre précédente. Passez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aima ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu, montrez-lui en l'objet & le prix. Soyez chrétien pour l'engager à l'être. Le succès est plus près que vous ne pensez : il a fait son devoir, je ferai le mien, faites le vôtre. Dieu est juste ; ma confiance ne me trompera pas.

Je n'ai qu'un mot à vous dire sur mes enfans. Je fais quels soins va vous coûter leur éducation ; mais je fais bien aussi que ces soins ne vous seront pas pénibles. Dans les momens de dégoût, inséparables de cet emploi, dites-vous : ils sont les enfans de Julie ; il ne vous coûtera plus rien. M. de Wolmar vous remettra les

observations que j'ai faites sur votre mémoire & sur le caractère de mes deux fils. Cet écrit n'est que commencé : je ne vous le donne pas pour règle, je le soumetts à vos lumières. N'en faites point des savans, faites-en des hommes bien-faisans & justes. Parlez-leur quelquefois de leur mère..... vous savez s'ils lui étoient chers..... dites à Marcellin qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à son frère que c'étoit pour lui que j'aimois la vie. Dites-leur..... je me sens fatiguée. Il faut finir cette lettre. En vous laissant mes enfans, je m'en sépare avec moins de peine ; je crois rester avec eux.

Adieu, adieu, mon doux ami... Hélas ! j'acheve de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop, peut-être, en ce moment où le cœur ne déguise plus rien.... Eh ! pourquoi craindrois-je d'exprimer tout ce que je sens ? Ce n'est plus moi qui te parle ; je suis déjà dans les bras de la mort. Quand tu verras cette lettre, les

vers rongeront le visage de ton amante, & son cœur où tu ne feras plus. Mais mon ame existeroit-elle sans toi; sans toi quelle félicité goûterois-je? Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous sépara sur la terre, nous unira dans le séjour éternel. Je meurs dans cette douce attente. Trop heureuse d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours sans crime, & de te le dire encore une fois.

L E T T R E X X I V.

D E M A D A M E D ' O R B E

A S A I N T - P R E U X.

J'APPRENDS que vous commencez à vous remettre assez pour qu'on puisse espérer de vous voir bientôt ici. Il faut, mon ami, faire effort sur votre foiblesse; il faut tâcher de passer les monts avant que l'hiver acheve de vous les fermer,

Vous trouverez en ce pays l'air qui vous convient ; vous n'y verrez que douleur & tristesse , & peut-être l'affliction commune fera-t-elle un soulagement pour la vôtre. La mienne, pour s'exhaler, a besoin de vous. Moi seule je ne puis ni pleurer , ni parler , ni me faire entendre. Wolmar m'entend & ne me répond pas. La douleur d'un père infortuné se concentre en lui-même ; il n'en imagine pas une plus cruelle ; il ne la fait ni voir ni sentir : il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfans m'attendrissent , & ne savent pas s'attendrir. Je suis seule au milieu de tout le monde. Un morne silence règne autour de moi. Dans mon stupide abattement je n'ai plus de commerce avec personne. Je n'ai qu'assez de force & de vie pour sentir les horreurs de la mort. O venez ! vous qui partagez ma perte , venez partager mes douleurs ; venez nourrir mon cœur de vos regrets ; venez l'abbreuver de vos larmes. C'est la seule consolation que je

puisse attendre ; c'est le seul plaisir qui me reste à goûter.

Mais avant que vous arriviez, & que j'apprenne votre avis sur un projet dont je fais qu'on vous a parlé, il est bon que vous sachiez le mien d'avance. Je suis ingénue & franche ; je ne veux rien vous dissimuler. J'ai eu de l'amour pour vous, je l'avoue ; peut-être en ai-je encore ; peut-être en aurai-je toujours ; je ne le fais, ni le veux savoir. On s'en doute, je ne l'ignore pas ; je ne m'en fâche, ni ne m'en soucie. Mais voici ce que j'ai à vous dire, & que vous devez bien retenir. C'est qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Etange, & pourroit se résoudre à en épouser une autre, n'est à mes yeux qu'un indigne & un lâche, que je tiendrois à déshonneur d'avoir pour ami ; & quand à moi, je vous déclare que tout homme, quel qu'il puisse être, qui désormais m'osera parler d'amour, ne m'en reparlera de sa vie.

Songez aux soins qui vous attendent ;

aux devoirs qui vous sont imposés, à celle à qui vous les avez promis. Ses enfans se forment & grandissent; son père se consume insensiblement; son mari s'inquiète & s'agite; il a beau faire, il ne peut la croire anéantie; son cœur, malgré qu'il en ait, se révolte contre sa vaine raison. Il parle d'elle, il lui parle, il soupire. Je crois déjà voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois, & c'est à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer ici l'un & l'autre ! Il est bien digne du généreux Edouard, que nos malheurs ne lui aient pas fait changer de résolution.

Venez donc ; chers & respectables amis : venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Rassemblons tout ce qui lui fut cher. Que son esprit nous anime ; que son cœur joigne tous les nôtres ; vivons toujours sous ses yeux. J'aime à croire que, du lieu qu'elle habite, du séjour de l'éternelle paix, cette ame encore aimante & sensible se plaît à revenir parmi nous

nous, à retrouver ses amis pleins de sa mémoire, à les voir imiter ses vertus, à s'entendre honorer par eux, à les sentir embrasser sa tombe, & gémir en prononçant son nom. Non, elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit si charmans. Ils sont encore tout remplis d'elle. Je la vois sur chaque objet, je la sens à chaque pas, à chaque instant du jour j'entends les accens de sa voix. C'est ici qu'elle a vécu; c'est ici que repose sa cendre.... la moitié de sa cendre. Deux fois la semaine, en allant au temple.... j'apperçois..... j'apperçois le lieu triste & respectable.... Beauté, c'est donc-là ton dernier asyle!.... Confiance, amitié, vertus, plaisirs, folâtres jeux, la terre a tout englouti..... Je me sens entraînée.... j'approche en frissonnant... je crains de fouler cette terre sacrée. .. je crois la sentir palpiter & frémir sous mes pieds.... j'entends murmurer une voix plaintive!.... Claire! ô ma Claire! où es-tu? que fais-tu loin de ton amie?... Son cercueil ne la contient pas toute

entière... il attend le reste de sa proie...
il ne l'attendra pas long-temps (1).

(1) En achevant de relire ce recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il est, m'en est si agréable, & le fera, je pense, à tout lecteur d'un bon naturel. C'est qu'au moins ce foible intérêt est pur & sans mélange de peine; qu'il n'est point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne saurois concevoir quel plaisir on peut prendre à imaginer & composer le personnage d'un scélérat, à se mettre à sa place tandis qu'on le représente, à lui prêter l'éclat le plus imposant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, lesquels passent leur vie à faire agir & parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir sans souffrir. Il me semble qu'on devroit gémir d'être condamné à un travail si cruel; ceux qui s'en font un amusement, doivent être bien dévorés du zèle de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talens & leurs beaux génies; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

Fin du Tome quatrième.



T A B L E

DES LETTRES ET MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE PREMIÈRE, de Mylord Edouard
à Saint-Preux.

Il lui demande l'explication des chagrins secrets de Madame de Wolmar, desquels Saint-Preux lui avoit parlé dans une lettre qui n'a pas été reçue. Page 1

LETTRE II. de Saint-Preux à Mylord Édouard.
Incrédulité de M. de Wolmar, cause des chagrins secrets de Julie. 5

LETTRE III. de Saint Preux à Mylord Édouard.
Arrivée de Madame d'Orbe avec sa fille chez M. de Wolmar. Transports & fêtes à l'occasion de cette réunion. 27

LETTRE IV. de Saint-Preux à Mylord Édouard.
Ordre & gaieté qui règnent chez M. de Wolmar dans le temps des vendanges. Le Baron d'Étange & Saint-Preux sincèrement réconciliés. 40

LETTRE V. de Saint-Preux à M. de Wolmar.

Saint-Preux parti avec Mylord Édouard pour Rome. Il témoigne à M. de Wolmar la joie où il est d'avoir appris qu'il lui destine l'éducation de ses enfans. Page 61

LETTRE VI. de Saint-Preux à Madame d'Orbe.

Il lui rend compte de la première journée de son voyage. Nouvelles foiblesses de son cœur. Songe funeste. Mylord Édouard le ramene à Clarens pour le guérir de ses craintes chimériques. Sûr que Julie est en bonne santé, Saint-Preux repart sans la voir. 66

LETTRE VII. de Madame d'Orbe à Saint-Preux.

Elle lui reproche de ne s'être pas montré aux deux cousines. Impression que fait sur Claire le rêve de Saint-Preux. 81

LETTRE VIII. de M. de Wolmar à Saint-Preux.

Il le plaisante sur son rêve, & lui fait quelques légers reproches sur le reffouvenir de ses anciennes amours. 86

LETTRE IX. de Saint-Preux à M. de Wolmar.

Anciennes amours de Mylord Édouard, motif de son voyage à Rome. Dans quel dessein il a emmené avec lui Saint-Preux. Celui-ci ne souffrira pas que son ami fasse un mariage indécent; il demande à ce sujet

conseil à M. de Wolmar, & lui recommande le secret. Page 88

LETTRE X. de Madame de Wolmar à Madame d'Orbe.

Elle a pénétré les secrets sentimens de sa cousine pour Saint-Preux; lui représente le danger qu'elle peut courir avec lui, & lui conseille de l'épouser. 96

LETTRE XI. d'Henriette à sa mère.

Elle lui témoigne l'ennui où son absence a mis tout le monde; lui demande des présens pour son petit mali, & ne s'oublie pas elle-même. 121

LETTRE XII. de Madame d'Orbe à Madame de Wolmar.

Elle lui apprend son arrivée à Lausanne, où elle l'invite de venir pour la noce de son frère. 123

LETTRE XIII. de Madame d'Orbe à Madame de Wolmar.

Elle instruit sa cousine de ses sentimens pour Saint-Preux. Sa gaieté la mettra toujours à l'abri de tout danger. Ses raisons pour rester veuve. 126

LETTRE XIV. de Mylord Édouard à M. de Wolmar.

Il lui apprend l'heureux dénouement de ses

aventures, effet de la sage conduite de Saint-Preux. Il accepte les offres que lui a fait M. de Wolmar, de venir passer à Clarens le reste de ses jours. Page 152

LETTRE XV. de M. de Wolmar à Mylord Édouard.

Il l'invite de nouveau à venir partager, lui & Saint-Preux, le bonheur de sa maison. 167

LETTRE XVI. de Madame d'Orbe à Madame de Wolmar.

Caractère, goûts & mœurs des habitans de Genève. 171

LETTRE XVII. de Madame de Wolmar à Saint-Preux.

Elle lui fait part du dessein qu'elle a de le marier avec Madame d'Orbe; lui donne des conseils relatifs à ce projet, & combat ses maximes sur la prière & sur la liberté. 188

LETTRE XVIII. de Saint-Preux à Madame de Wolmar.

Il se refuse au projet formé par Madame de Wolmar, de l'unir à Madame d'Orbe, & par quels motifs. Il défend son sentiment sur la prière & sur la liberté. 213

LETTRE XIX. de Madame de Wolmar à Saint-Preux.

Elle lui fait des reproches dictés par l'amitié, & à quelle occasion. Douceurs du desir,

charme de l'illusion. Dévotion de Julie, & quelle... Ses alarmes par rapport à l'incrédulité de son mari calmées, & par quelles raisons. Elle informe Saint-Preux d'une partie qu'elle doit faire à Chillon avec sa famille. Funeste pressentiment. Page 244

LETTRE XX. de Fanchon Anet à Saint-Preux.

Madame de Wolmar se précipite dans l'eau, où elle voit tomber un de ses enfans. 281

LETTRE XXI. à Saint-Preux, commencée par Madame d'Orbe, & achevée par M. de Wolmar.

Mort de Julie. 284

LETTRE XXII. de M. de Wolmar à Saint-Preux.

Détail circonstancié de la maladie de Madame de Wolmar. Ses divers entretiens avec sa famille & avec un ministre, sur les objets les plus importans. Retour de Claude Anet. Tranquillité d'ame de Julie au sein de la mort. Elle expire entre les bras de sa cousine. On la croit faussement rendue à la vie, & à quelle occasion. Comment le rêve de Saint-Preux est en quelque sorte accompli. Consternation de toute la maison. Désespoir de Claire. 285,

LETTRE XXIII. de Julie à Saint-Preux : cette lettre étoit incluse dans la précédente.

Julie regarde sa mort comme un bienfait du

ciel, & par quel motif. Elle engage de nouveau Saint-Preux à épouser Madame d'Orbe, & le charge de l'éducation de ses enfans. Derniers adieux. Page 374

LETTRE XXIV. de Madame d'Orbe à Saint-Preux.

Elle lui fait l'aveu de ses sentimens pour lui, & lui déclare en même temps qu'elle veut toujours rester libre. Elle lui représente l'importance des devoirs dont il est chargé; lui annonce chez M. de Wolmar des dispositions prochaines à abjurer son incrédulité; l'invite, lui & Mylord Edouard, à se réunir au plutôt à la famille de Julie. Vive peinture de l'amitié la plus tendre, & de la plus amère douleur. 381

Fin de la Table du quatrième & dernier
Volume.



S U J E T S

D'ESTAMPES.

LA plupart de ces sujets sont détaillés ; pour les faire entendre , beaucoup plus qu'ils ne peuvent l'être dans l'exécution ; car , pour rendre heureusement un dessin , l'artiste ne doit pas le voir tel qu'il fera sur son papier , mais tel qu'il est dans la nature. Le crayon ne distingue pas une blonde d'une brune ; mais l'imagination qui le guide doit les distinguer. Le burin marque mal les clairs & les ombres , si le graveur n'imagine aussi les couleurs. De même , dans les figures en mouvement , il faut voir ce qui précède & ce qui suit , & donner au temps de l'action une certaine latitude ; sans quoi , l'on ne fera jamais bien l'unité du moment qu'il faut exprimer. L'habileté de l'artiste consiste à faire imaginer aux spectateurs beaucoup de choses qui ne sont pas sur la planche ; & cela dépend d'un heureux

choix de circonstances, dont celles qu'il rend font supporter celles qu'il ne rend pas. On ne sauroit donc entrer dans un trop grand détail, quand on veut exposer des sujets d'estampes, & qu'on est absolument ignorant dans l'art. Au reste, il est aisé de comprendre que ceci n'avoit pas été écrit pour le public; mais en donnant séparément les estampes, on a cru devoir y joindre l'explication.

Quatre ou cinq personnages reviennent dans toutes les planches, & en composent à-peu-près toutes les figures. Il faudroit tâcher de les distinguer par leur air & par le goût de leur vêtement, en sorte qu'on les reconnût toujours.

I. JULIE est la figure principale; blonde, une physionomie douce, tendre, modeste, enchanteresse. Des graces naturelles sans la moindre affectation: une élégante simplicité, même un peu de négligence dans son vêtement, mais qui lui sied mieux qu'un air plus arrangé; peu d'ornement, toujours du goût; la

gorge couverte en fille modeste, & non pas en dévote.

2. CLAIRE, ou la cousine. Une brune piquante ; l'air plus fin, plus éveillé, plus gai ; d'une parure un peu plus ornée, & vivant presque à la coquetterie ; mais toujours pourtant de la modestie & de la bienfiance : jamais de panier ni à l'une ni à l'autre.

3. SAINT-PREUX, ou l'ami. Un jeune homme d'une figure ordinaire ; rien de distingué ; seulement une physionomie sensible & intéressante. L'habillement très-simple : une contenance assez timide, même un peu embarrassée de sa personne quand il est de sang-froid ; mais bouillant & emporté dans la passion.

4. LE BARON D'ÉTANGE, ou le père. Il ne paroît qu'une fois, & l'on dira comment il doit être.

5. MYLORD ÉDOUARD, ou l'Anglois. Un air de grandeur qui vient de l'ame

plus que du rang ; l'empreinte du courage & de la vertu ; mais un peu de rudesse & d'âpreté dans les traits. Un maintien grave & stoïque , sous lequel il cache avec peine une extrême sensibilité. La parure à l'Angloise , & d'un grand seigneur sans faste. S'il étoit possible d'ajouter à tout cela le port un peu spadassin, il n'y auroit pas de mal.

6. M. DE WOLMAR , le mari de Julie. Un air froid & posé. Rien de faux ni de contraint ; peu de gestes , beaucoup d'esprit , l'œil assez fin ; étudiant les gens sans affectation.

Tels doivent être , à-peu-près , les caractères des figures. Je passe aux sujets des planches:



E X P L I C A T I O N

*De l'Estampe qui est à la tête du premier
Volume.*

Pour exprimer l'impression que peut faire la grandeur plus que naturelle des caractères tracés dans ce roman, on représente l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* sous l'emblème d'un peintre animé par le feu du génie & celui de l'amour, & qui, en imitant la nature, la peint beaucoup plus grande & plus belle qu'elle n'est.

On voit dans ce dessin une femme debout rayonnante de lumière, dans une attitude simple & gracieuse. C'est la nature qui présente ses beautés aux yeux du Peintre. Le génie de l'invention, ayant des aîles à la tête, tient un flambeau, & concourt avec l'amour, qui en a un également, à allumer une flamme sur la tête du Peintre; c'est-à-dire, qu'ils allument le feu de son génie. Dans ce

moment d'enthousiasme , on voit que la représentation qu'il trace sur un tableau roulé , est considérablement plus grande que l'objet qu'il imite.

P R E M I È R E E S T A M P E .

Tome I. Lettre XIV. page 142.

LE lieu de la scène est un bosquet. Julie vient de donner à son ami un baiser *cosi saporito* , qu'elle en tombe dans une espèce de défaillance. On la voit dans un état de langueur se pencher , se laisser couler sur les bras de sa cousine , & celle-ci la recevoir avec un empressement qui ne l'empêche pas de sourire , en regardant du coin de l'œil son ami. Le jeune homme a les deux bras étendus vers Julie ; de l'un , il vient de l'embrasser , & l'autre s'avance pour la soutenir : son chapeau est à terre. Un ravissement , un transport très-vif de plaisir & d'alarmes doit régner dans son geste & sur son

visage. Julie doit se pâmer, & non s'évanouir. Tout le tableau doit respirer une ivresse de volupté, qu'une certaine modestie rend encore plus rouchante.

Inscription de la 1^{re}. planche.

Le premier baiser de l'amour.

DEUXIÈME ESTAMPE.

Tome I. Lettre LX. page 379.

LE lieu de la scène est une chambre fort simple. Cinq personnages remplissent l'estampe. Mylord Edouard, sans épée, & appuyé sur une canne, se met à genoux devant l'ami, qui est assis à côté d'une table, sur laquelle sont son épée & son chapeau, avec un livre plus près de lui. La posture humble de l'Anglois ne doit rien avoir de honteux ni de timide; au contraire, il régné sur son visage une fierté sans arrogance, une hauteur de courage, non pour braver celui devant

lequel il s'humilie , mais à cause de l'honneur qu'il se rend à lui même de faire une belle action par un motif de justice & non de crainte. L'ami , surpris , troublé de voir l'Anglois à ses pieds , cherche à le relever avec beaucoup d'inquiétude , & un air très-confus. Les trois spectateurs , tous en épée , marquent l'étonnement & l'admiration , chacun par une attitude différente. L'esprit de ce sujet est , que le personnage qui est à genoux imprime du respect aux autres , & qu'ils semblent tous à genoux devant lui.

Inscription de la 2^e. planche.

L'héroïsme de la vertu.



TROISIÈME ESTAMPE.

Tome II. Lettre X. page 74.

LE lieu est une chambre de cabaret ; dont la porte ouverte donne dans une autre chambre. Sur une table , auprès du feu , devant laquelle est assis Mylord Edouard en robe-de-chambre , sont deux bougies , quelques lettres ouvertes , & un paquet encore fermé. Edouard tient de la main droite une lettre qu'il baise de surprise , en voyant entrer le jeune homme. Celui-ci , encore habillé , a le chapeau enfoncé sur les yeux , tient son épée d'une main , & de l'autre montre à l'Anglois , d'un air emporté & menaçant , la sienne qui est sur un fauteuil à côté de lui. L'Anglois fait de la main gauche un geste de dédain froid & marqué. Il regarde en même temps l'étourdi d'un air de compassion propre à le faire rentrer en lui-même ; & l'on doit remarquer en

effet dans son attitude , que ce regard commence à le décontenancer.

Inscription de la 3^e. planche.

Ah ! jeune homme ! à ton bienfaiteur !

QUATRIÈME ESTAMPE.

Tome II. Lettre XXVI. page 262.

LA scène est dans la rue , devant une maison de mauvaise apparence. Près de la porte ouverte , un laquais éclaire avec deux flambeaux de table. Un fiacre est à quelques pas de-là ; le cocher tient la portière ouverte , & un jeune homme s'avance pour y monter. Ce jeune homme est Saint-Preux , sortant d'un lieu de débauche , dans une attitude qui marque le remords , la tristesse & l'abattement. Une des habitantes de cette maison l'a reconduit jusques dans la rue ; & , dans ses adieux , on voit la joie , & l'air d'une personne qui se félicite d'avoir triomphé

de lui. Accablé de douleur & de honte, il ne fait pas même attention à elle. Aux fenêtres sont de jeunes officiers, avec deux ou trois compagnes de celle qui est en bas. Ils battent des mains & applaudissent d'un air railleur, en voyant passer le jeune homme, qui ne les regarde, ni ne les écoute. Il doit régner une immodestie dans le maintien des femmes, & un désordre dans leur ajustement, qui ne laisse pas douter un moment de ce qu'elles sont, & qui fasse mieux sortir la tristesse du principal personnage.

Inscription de la 4^e. planche.

La honte & les remords vengent l'amour outragé.



CINQUIÈME ESTAMPE.

Tome II. Lettre XLII. page 353.

LA scène se passe de nuit , & représente la chambre de Julie , dans le désordre où est ordinairement celle d'une personne malade. Julie est dans son lit avec la petite vérole ; elle a le transport. Ses rideaux , fermés , étoient entr'ouverts pour le passage de son bras qui est en dehors ; mais , sentant baiser sa main , de l'autre elle ouvre brusquement le rideau , & reconnoissant son ami , elle paroît surprise , agitée , transportée de joie , & prête à s'élançer vers lui. L'amant , à genoux près du lit , tient la main de Julie , qu'il vient de saisir , & la baise avec un emportement de douleur & d'amour , dans lequel on voit , non-seulement qu'il ne craint pas la communication du venin , mais qu'il la desire. A l'instant Claire , un bougeoir à la main ,

remarquant le mouvement de Julie, prend le jeune homme par le bras, & l'arrachant du lieu où il est, l'entraîne hors de la chambre. Une femme-de-chambre, un peu âgée, s'avance en même temps au chevet de Julie pour la retenir. Il faut qu'on remarque dans tous les personnages une action très-vive & bien prise dans l'unité du moment.

Inscription de la 5^e. planche.

L'inoculation de l'amour.

SIXIÈME ESTAMPE.

Tome II. Lettre XLVI. page 396.

LA scène se passe dans la chambre du Baron d'Etange, père de Julie. Julie est assise, & près de sa chaise est un fauteuil vuide : son père, qui l'occupoit, est à genoux devant elle, lui ferrant les mains, versant des larmes, & dans une attitude suppliante & pathétique. Le trouble,

l'agitation, la douleur, font dans les yeux de Julie. On voit, à un certain air de lassitude, qu'elle a fait tous ses efforts pour relever son père ou se dégager; mais, n'en pouvant venir à bout, elle laisse pencher sa tête sur le dos de sa chaise, comme une personne prête à se trouver mal, tandis que ses deux mains en avant portent encore sur les bras de son père. Le Baron doit avoir une physionomie vénérable, une chevelure blanche, le port militaire; & quoique suppliant, quelque chose de noble & de fier dans le maintien.

Inscription de la 6^e. planche.

La force paternelle.



S E P T I È M E E S T A M P E.

Tome III. Lettre XII. page 404.

LA scène se passe dans l'avenue d'une maison de campagne, quelques pas au-delà de la grille, devant laquelle on voit en-dehors une chaise arrêtée, une malle derrière, & un postillon. Comme l'ordonnance de cette estampe est très-simple, & demande pourtant une grande explication, il la faut expliquer.

L'ami de Julie revient d'un voyage de long cours; &, quoique le mari sache qu'avant son mariage cet ami a été amant favorisé, il prend une telle confiance dans la vertu de tous deux, qu'il invite lui-même le jeune homme à venir dans sa maison. Le moment de son arrivée est le sujet de l'estampe. Julie vient de l'embrasser, & le prenant par la main, le présente à son mari, qui s'avance pour l'embrasser à son tour. M. de Wolmar, naturellement

froid & posé, doit avoir l'air ouvert, presque riant, un regard serein qui invite à la confiance.

Le jeune homme, en habit de voyage, s'approche avec un air de respect, dans lequel on démêle, à la vérité, un peu de contrainte & de confusion, mais non pas une gêne pénible, ni un embarras suspect. Pour Julie, on voit sur son visage, & dans son maintien, un caractère d'innocence & de candeur, qui montre en cet instant toute la pureté de son ame. Elle doit regarder son mari avec une assurance modeste, où se peignent l'attendrissement, & la reconnoissance que lui donne un si grand témoignage d'estime, & le sentiment qu'elle en est digne.

Inscription de la 7^e. planche.

La confiance des belles ames.



HUITIÈME ESTAMPE.

Tome III. Lettre XXIII. page 343.

LE paysage est ici ce qui demande le plus d'exactitude. Je ne puis mieux le représenter qu'en transcrivant le passage où il est décrit.

Nous y arrivâmes après une demi-heure de marche, par quelques sentiers ombragés & tortueux qui montoient insensiblement entre les rochers, & n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. Ce lieu solitaire formoit un réduit sauvage & désert, plein de ces sortes de beautés qui ne touchent que les âmes sensibles, & paroissent horribles aux autres. Un torrent, formé par la fonte des neiges, rouloit à cent pas de nous une eau bourbeuse, & charrioit avec fracas du limon, du sable & des pierres. Derrière nous, une chaîne de roches inaccessibles

Séparoit l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes, qu'on nomme les Glacières, parce que d'énormes sommets de glace qui s'accroissent incessamment, les couvrent depuis le commencement du monde. Des forêts de noirs sapins nous ombrageoient tristement à droite; un grand bois de chêne étoit à gauche au-delà du torrent; & presque à pic, au-dessous de nous, cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des montagnes nous séparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont le spectacle étoit couronné par la cime du majestueux Jura.

Au milieu de ces grands & superbes objets, le petit terrain où nous étions étaloit les charmes d'un séjour riant & champêtre. Quelques ruisseaux filtroient à travers les rochers, & rouloient sur la verdure en filets de crystal. Quelques arbres fruitiers sauvages, enracinés dans les hauteurs, penchoient leurs têtes sur les nôtres. La terre humide étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un si doux réduit aux objets qui l'environnoient,

il sembloit que ce lieu désert dût être l'asyle de deux amans échappés seuls au bouleversement de la nature.

Il faut ajouter à cette description, que deux quartiers de rochers tombés du haut, & pouvant servir de table & de siège, doivent être presqu'au bord de l'esplanade; que dans la perspective des côtés du pays de Vaud, qu'on voit dans l'éloignement, on distingue sur le rivage des villes de distance en distance, & qu'il est nécessaire, au moins, qu'on en apperçoive une vis-à-vis de l'esplanade ci-dessus décrite.

C'est sur cette esplanade que sont Julie & son ami, les deux seuls personnages de l'estampe. L'ami, posant une main sur l'un des deux quartiers, lui montre de l'autre main, & d'un peu loin, des caractères gravés sur les rochers des environs. Il lui parle en même temps avec feu; on lit dans les yeux de Julie l'attendrissement que lui causent ses discours, & les objets qu'il lui rappelle; mais on y lit aussi que

la vertu préside , & ne craint rien de ces dangereux souvenirs.

Il y a un intervalle de dix ans entre la première estampe & celle-ci , & dans cet intervalle Julie est devenue femme & mère : mais il est dit qu'étant fille elle laissoit dans son ajustement un peu de négligence qui la rendoit plus touchante ; & qu'étant femme , elle se paroît avec plus de soin. C'est ainsi qu'elle doit être dans la planche septième ; mais dans celle-ci , elle est sans parure , & en robe du matin.

Inscription de la 8^e. planche.

Les monumens des anciennes amours.



NEUVIÈME ESTAMPE.

Tome III. Lettre XXVI. page 438.

UN fallon, sept figures. Au fond, vers la gauche, une table à thé, couverte de trois tasses, la théière, le pot à sucre, &c. Autour de la table sont, dans le fond & en face, M. de Wolmar; à sa droite en tournant, l'ami tenant la gazette; en sorte que l'un & l'autre voient tout ce qui se passe dans la chambre.

A droite, aussi dans le fond, Madame de Wolmar assise tenant de la broderie; sa femme-de-chambre assise à côté d'elle & faisant de la dentelle; son oreiller est appuyé sur une chaise plus petite. Cette femme-de-chambre, la même dont il est parlé ci-après, planche onzième, est plus jeune que celle de la planche sixième.

Sur le devant, à sept ou huit pas des uns & des autres, est une autre petite table couverte d'un livre d'estampes que parcourent deux petits garçons. L'aîné, tout

occupé des figures, les montre au cadet : mais celui-ci compte furtivement des onchets qu'il tient sous la table, cachés par un des côtés du livre. Une petite fille de huit ans, leur aînée, s'est levée de la chaise qui est devant la femme de-chambre, & s'avance lestement sur la pointe des pieds vers les deux garçons. Elle parle d'un petit ton d'autorité, en montrant de loin la figure du livre, & tenant un ouvrage à l'aiguille de l'autre main.

Madame de Wolmar doit paroître avoir suspendu son travail pour contempler le manège des enfans : les hommes ont de même suspendu leur lecture pour contempler à la fois Madame de Wolmar & les trois enfans. La femme-de-chambre est à son ouvrage.

Un air fort occupé dans les enfans; un air de contemplation rêveuse & douce dans les trois spectateurs. La mère sur-tout doit paroître dans une extase délicieuse.

Inscription de la 9^e. planche.

La matinée à l'Angloise.

DIXIÈME ESTAMPE.

Tome IV. Lettre VI. page 75.

UNE chambre de cabaret. Le moment vers la fin de la nuit. Le crépuscule commence à montrer quelques objets; mais l'obscurité permet à peine qu'on les distingue.

L'ami, qu'un rêve pénible vient d'agiter, s'est jeté à bas de son lit, & a pris sa robe de chambre à la hâte. Il erre avec un air d'effroi, cherchant à écarter de la main des objets fantastiques dont il paroît épouvanté. Il tâtonne pour trouver la porte. La noirceur de l'estampe, l'attitude expressive du personnage, son visage effaré doivent faire un effet lugubre, & donner aux regards une impression de terreur.

Inscription de la 10^e. planche.

Où veux-tu fuir? Le phantôme est dans ton cœur.

O N Z I È M E E S T A M P E .

Tome IV. Lettre XIII. page 138.

LA scène est dans un salon. Vers la cheminée, où il y a du feu, est une table de jeu, à laquelle sont, contre le mur, M. de Wolmar qu'on voit en face, & vis-à-vis Saint-Preux, dont on voit le corps de profil, parce que sa chaise est un peu dérangée; mais dont on ne voit la tête que par derrière, parce qu'il la retourne vers M. de Wolmar.

Par terre est un échiquier renversé, dont les pièces sont éparfes. Claire, d'un air, moitié suppliant, moitié railleur, présente au jeune homme la joue pour y appliquer un soufflet ou un baiser, à son choix, en punition du coup qu'elle vient de faire. Ce coup est indiqué par une raquette qu'elle tient pendante d'une main, tandis qu'elle avance l'autre main sur le bras du jeune homme, pour lui faire

retourner la tête qu'il baisse & qu'il détourne d'un air boudeur. Pour que le coup ait pu se faire sans grand fracas, il faut un de ces petits échiquiers de maroquin, qui se ferment comme des livres, & le représenter à moitié ouvert contre un des pieds de la table.

Sur le devant est une autre personne qu'on reconnoît, au tablier, pour la femme-de-chambre; à côté d'elle est sa raquette sur une chaise. Elle tient d'une main le volant élevé, & de l'autre elle fait semblant d'en raccommoder les plumes; mais elle regarde à travers, en souriant, la scène qui se passe vers la cheminée.

M. de Wolmar, un bras passé sur le dos de la chaise, comme pour contempler plus commodément, fait signe du doigt à la femme-de chambre de ne pas troubler la scène par un éclat de rire.

Inscription de la 11^e. planche.

Claire, Claire ! Les enfans chantent la nuit
quand ils ont peur.



DOUZIÈME ESTAMPE.

Tome IV. Lettre XX. page 281.

CETTE dernière estampe marque le moment où Julie va se jeter dans le lac pour en retirer un de ses enfans, qui, malheureusement y étoit tombé, en revenant du château de Chillon. La femme-de-chambre retient l'aîné des enfans qui veut se jeter dans l'eau après sa mère. Les autres personnages sont Madame d'Orbe, Henriette, sa fille, le Baillif de Chillon, sa femme, & M. de Wolmar, qui, par leur attitude, témoignent leur frayeur.

Inscription de la 12^e. planche.

L'amour maternel.

Fin de l'explication du recueil d'Estampes.



PRÉDICTION

*Faite sur l'Auteur de la NOUVELLE
HÉLOÏSE; par un Anonyme.*

EN ce temps-là, il sortira des bords du lac de Genève un jeune homme sage & vertueux, qui voyagera chez le peuple le plus éclairé de l'univers. Après avoir long-tems étudié, examiné les mœurs de ce peuple, il lui dira: Vous êtes savant, mais corrompu. C'est la société qui a commencé le mal; les arts & les sciences l'acheveront: & peu de personnes le croiront, parce que le mal a déjà des racines très-profondes.

Et il leur dira: je suis venu vivre parmi vous pour m'instruire; & j'ai

été fâché de voir la corruption de votre société.

Et il dira encore : on est beaucoup plus vertueux dans le pays où je suis né, & je compte aussi retourner parmi les miens.

Et il écrira que les sauvages sont moins corrompus que les peuples d'une grande ville ; que les vices augmentent à mesure que la société s'aggrandit ; que les arts & les sciences favorisent les progrès du vice, & il aura raison.

Et il soutiendra que le théâtre est une mauvaise école pour former les mœurs ; & les partisans du théâtre lui donneront tort, & trouveront extraordinaire qu'il ait fait un opéra.

Et il dira que la compagnie des

grands est dangereuse , & cependant il fréquentera quelques grands ; & on trouvera encore cela extraordinaire.

Et il fera un livre pour dire que nous n'avons point de bonne musique ; & les musiciens courroucés contre lui ne pourront lui répondre que par des injures.

Et il dira aussi que les peuples qui ont des mœurs ne lisent pas des romans , & il ne fera point de romans , mais un livre de mœurs auquel il donnera la forme d'un roman , pour le faire passer ; c'est ainsi qu'on frotte de miel les bords d'un vase pour en faire avaler la liqueur amère.

Et dans ce livre l'amitié, l'amour,

L'honneur, la vertu ne seront point fondés sur l'intérêt personnel, ne seront point de vains sentimens pris dans la société, mais ce seront des affections réelles qui auront leur source dans le cœur; & c'est ce qui déplaira aux plus éclairés de la nation.

Et dans ce livre on verra encore un jeune homme prendre un véritable amour pour une jeune fille; ce qui étonnera bien des gens qui n'ont jamais connu le véritable amour.

Et la maîtresse donnera la première un baiser à son amant, &, après avoir plus combattu que celles qui résistent, entraînée par la violence de ses feux, elle succombera.

Et elle aura des regrets plus grands que sa faute; & ceux qui connoissent l'amour l'excuseront.

Et on verra encore dans ce livre que les parens abusent quelquefois de l'autorité qu'ils ont sur leurs enfans; qu'ils les forcent souvent à des mariages où leur cœur n'a point de part, & que l'intérêt fait aujourd'hui beaucoup de ménages malheureux.

Et il s'élèvera une dispute entre l'écolier & un seigneur Anglois; ce qui donnera occasion à un très-beau discours sur la fureur du duel & du faux point d'honneur; & le seigneur Anglois, reconnoissant son tort, en fera ses excuses d'une manière qui surprendra d'admiration.

Et l'écolier , devenu l'ami du Mylord , se rendra à Paris , n'y verra point les philosophes , fréquentera les honnêtes gens , écrira à sa maîtresse que les femmes du bel-air ont le ton grenadier , qu'elles ont peu de retenue , & qu'elles sont trop faciles à céder.

Et , malgré le soin d'éviter la mauvaise compagnie , il se trouvera , sans le savoir , chez des filles de mauvaise vie , & ne s'en appercevra qu'après la faute ; il écrira son repentir à sa maîtresse , & elle lui pardonnera.

Et les éclairés de la nation se récrieront , & diront que tout cela n'est pas dans la nature ; & cette fille , toujours amoureuse , cédant aux ordres de ses parens , épousera

un honnête-homme qui a sauvé la vie à son père, &, malgré sa faute & son amour, elle fera le bonheur de son époux & le sien.

Et on fera fort étonné qu'un homme épouse une jeune fille, dont il fait que le cœur appartient à un autre ; & les philosophes feront étonnés que ce mari soit un honnête-homme, & que cet honnête-homme soit un athée.

Et les gens raisonnables seront surpris de la contradiction de ces philosophes, qui, ayant établi qu'un athée peut être honnête-homme, nient que le mari de cette jeune fille le soit, parce qu'il est athée.

Et l'amant, pour dissiper son chagrin, ira voyager ; & il aura

beaucoup vu dans le tour du monde ;
& il reviendra en Europe.

Et , de retour , il fera reçu dans la maison de sa maîtresse , qui sautera à son cou à son arrivée ; & le mari , qui fait toute leur intrigue ; n'en sera point jaloux ; ce que bien des gens ne pourront concevoir.

Et on croira que , parce que l'amante a eu une foiblesse étant fille , elle doit nécessairement continuer à en avoir étant femme.

Et l'on sera étonné que le jeune homme & cette tendre épouse sachent conserver leur vertu , & se respecter en demeurant ensemble , & que le mari plaïsante sur leurs aventures.

Et les honnêtes gens croiront

aifément que tout cela peut se concilier; mais les méchans feront dans l'étonnement, & ne pourront jamais y rien comprendre.

Et les plaisirs de l'époux, de l'épouse & de l'amant, seront simples & innocens. La maîtresse veillera sur ses domestiques, & s'en fera aimer : dans le temps de vengeance, elle jouera au milieu des vendangeurs, & en sera respectée : elle teillera du chanvre avec eux, & le jeune homme prendra plaisir à l'imiter; & ceux qui ne connoissent pas ces innocens plaisirs s'en moqueront.

Et l'amant présidera à l'éducation des enfans, il leur apprendra sur-tout à ne parler qu'à propos dans les compagnies; & on ne les instruira dans leur religion que dans

l'âge mûr , afin qu'ils la sachent mieux ; ce qui ne plaira pas à tout le monde.

Et les repas seront frugals , on fera s'y priver de certains mets qui pourroient faire plaisir , pour mieux les goûter ensuite ; & les méchants appelleront cela gourmandise.

Et la maîtresse aura beaucoup de raison , de bons sens & de jugement ; & les beaux esprits en seront courroucés.

Et le philosophe remarquera que les gens faux doivent être sobres , & que la trop grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes & des âmes doubles.

Et l'ami ira pêcher dans un lac avec sa maîtresse , & il rejettera

dans les eaux les petits poissons dont ils n'auront pas besoin pour leur dîner ; ce qui révoltera les gloutons.

Et dans un voyage qu'il fera chez les Valaisans , il boira un peu plus de vin qu'à l'ordinaire ; il fera choqué de l'énorme ampleur de la gorge des jeunes Valaisanes ; & les fots en riront.

Et lorsque sa maîtresse lui aura promis un rendez-vous , la violence de son amour lui fera regretter d'être obligé de manquer au rendez-vous pour faire une bonne action ; & il fera cependant cette bonne action.

Et l'amie de sa maîtresse deviendra amoureuse de lui , & lui ne sera point amoureux d'elle , quoiqu'il

lui donne un baïser sur la main ;
ce qui étonnera encore.

Et enfin sa maîtresse mourra.

Et avant que de mourir , elle
écriera à son amant , que la vertu
qui les sépara sur la terre , les unira
dans le ciel ; qu'elle est trop heu-
reuse d'acheter , au prix de sa vie ,
le droit de l'aimer toujours sans
crime.

Et le mari enverra cette lettre
à l'amant.

Et on ne saura jamais ce que
l'amant est devenu.

Et les méchans ne se soucieront
guères de le savoir.

Et les honnêtes gens le recher-

cheront, & desireront de connoître un pareil amant.

Et tout le livre sera moral, utile & honnête, puisqu'il prouvera que les pères ne sont point en droit de disposer du cœur de leurs filles, sans les consulter; & que, pour faire des mariages heureux, on ne doit pas toujours avoir égard à l'égalité des conditions.

Et que, pourvu qu'on pratique la vertu, il est inutile d'en parler.

Et qu'une jeune fille peut avoir une foiblesse avec un homme, & être ensuite forcée par ses parens d'en épouser un autre.

Et qu'en se livrant au bien, on n'a jamais de remords de l'avoir fait.

Et qu'un mari, sûr de la vertu

de sa femme , peut recevoir son ancien amant dans sa maison.

Et que la femme peut embrasser quelquefois son ancien amant , sans que son mari en conçoive de jalousie.

Et elle dira que deux époux peuvent être heureux sans amour.

Et le livre sera écrit d'un beau style , pour en imposer aux philosophes.

Et l'auteur pressera les raisonnemens , pour mieux les convaincre.

Et il accumulera les preuves , & ne les convaincra pas.

Et son style sera orné , fleuri ;
sublime ,

sublime , nerveux ; & on dira qu'il y a des endroits si pleins de feu , qu'ils *brûlent le papier*.

Et il connoîtra la simplicité , la justesse , le naturel , & il n'emploiera la force que pour détruire le vice , & quelquefois le sarcasme , dans les choses indifférentes.

Et le talent de l'auteur sera de faire briller la vertu , & de faire parler la raison & le bon sens. Il contempera toujours la nature , & donnera rarement carrière à son imagination.

Et , semblable aux médecins qui ordonnent un remède pour prévenir le mal , il produira son livre sous le titre de roman ; & , par cet innocent artifice , il réussira à guérir des

cœurs corrompus , & à faire aimer la vertu.

Il ne se vantera point d'avoir fait un livre utile ; & , comme il aura mis à la tête de son livre un titre décidé , pour qu'une fille chaste sache à quoi s'en tenir en l'ouvrant , il dira : *Celle qui , malgré ce titre , en osera lire une seule page , est une fille perdue ; mais qu'elle n'impute point sa perte à ce livre , le mal étoit fait d'avance : puisqu'elle a commencé , qu'elle acheve de le lire ; elle n'a plus rien à risquer.* Et il auroit pu ajouter : *Elle ne peut même qu'y profiter.*

Et , après que dans son roman il aura fait triompher les mœurs en détruisant la philosophie , il dira qu'il faut laisser les romans aux peuples corrompus.

Et il pourra dire aussi qu'il y a des frippons chez les peuples corrompus.

Et on le laissera tirer la conséquence.

Et les philosophes voudront le forcer de se justifier d'avoir fait un livre où respire la vertu.

Et il aura soin de menacer de son mépris tous ceux qui n'estimeront pas son livre.

Et les gens vertueux le liront avec attendrissement ; & on ne l'appellera plus le *philosophe* ; & il sera reconnu comme un des plus éloquens & des plus vertueux des hommes.

Et on ne sera point étonné com-

ment, avec une ame pure & honnête, il a fait un livre qui le soit.

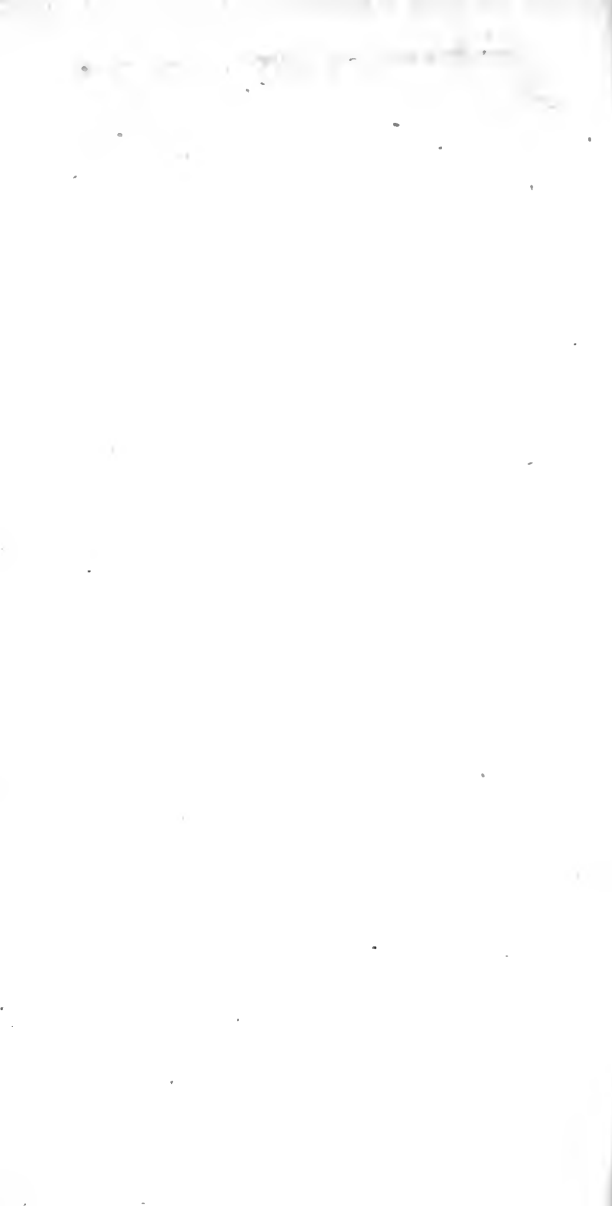
Et les philosophes qui l'avoient loué le calomnieront.

Et ceux qui ne croient pas à la vertu, trouveront que le livre les ennuie.

Et ceux qui croient en lui, y croiront plus que jamais.

F I N.

SUPPLÉMENT
A LA NOUVELLE HÉLOÏSE
DE J. J. ROUSSEAU.





LES AMOURS
DE MYLORD ÉDOUARD
BOMSTON (I).

LES bizarres aventures de Mylord Edouard à Rome, étoient trop romanesques pour pouvoir être mêlées avec celle de Julie, fans en gêter la simplicité. Je me contenterai donc d'en extraire & abréger ici ce qui sert à l'intelligence de deux ou trois lettres où il en est question.

(1) Cette pièce, qui paroît pour la première fois, a été copiée sur le manuscrit original & unique de la main de l'Auteur, qui appartient & existe entre les mains de *Madame la Maréchal de Luxembourg*, qui a bien voulu le confier.

Mylord Edouard, dans ses tournées d'Italie, avoit fait connoissance à Rome avec une femme de qualité, Napolitaine, dont il ne tarda pas à devenir fortement amoureux; elle, de son côté, conçut pour lui une violente passion qui la dévora le reste de sa vie, & finit par la mettre au tombeau. Cet homme, âpre & peu galant, mais ardent & sensible, extrême & grand en tout, ne pouvoit guères inspirer ni sentir d'attachement médiocre.

Les principes stoïques de ce vertueux Anglois inquiétoient la Marquise. Elle prit le parti de se faire passer pour veuve durant l'absence de son mari, ce qui lui fut aisé, parce qu'ils étoient tous deux étrangers à Rome, & que le Marquis servoit dans les troupes de l'Empereur. L'amoureux Edouard ne tarda pas à parler de mariage; la Marquise allégua la différence de religion, & d'autres prétextes. Enfin ils lièrent ensemble un commerce intime & libre, jus-

qu'à ce qu'Edouard ayant découvert que le mari vivoit, voulut rompre avec elle, après l'avoir accablée des plus vils reproches ; outré de se trouver coupable sans le savoir, d'un crime qu'il avoit en horreur.

La Marquise, femme sans principes, mais adroite & pleine de charmes, n'épargna rien pour le retenir & en vint à bout. Le commerce adultère fut supprimé, mais les liaisons continuèrent. Toute indigne qu'elle étoit d'aimer, elle aimoit pourtant : il falut consentir à voir sans fruit un homme adoré, qu'elle ne pouvoit conserver autrement ; & cette barbarie volontaire irritant l'amour des deux côtés, il en devint plus ardent par la contrainte. La Marquise ne négligea pas les soins qui pouvoient faire oublier à son amant ses résolutions : elle étoit séduisante & belle ; tout fut inutile. L'Anglois resta ferme ; sa grande ame étoit à l'épreuve. La première de ses passions étoit la vertu. Il eût sacri-

fié sa vie à sa maîtresse , & sa maîtresse à son devoir. Une fois la séduction devint trop pressante ; le moyen qu'il alloit prendre pour s'en délivrer retint la Marquise , & rendit vains tous ses pièges. Ce n'est point parce que nous sommes foibles , mais parce que nous sommes lâches que nos sens nous subjuguent toujours. Quiconque craint moins la mort que les crimes n'est jamais forcé d'être criminel.

Il y a peu de ces ames fortes qui entraînent les autres & les élèvent à leur sphere ; mais il y en a. Celle d'Edouard étoit de ce nombre. La Marquise espéroit le gagner ; c'étoit lui qui la gagnoit insensiblement. Quand les leçons de la vertu prenoient dans sa bouche les accens de l'amour , il la touchoit , il la faisoit pleurer ; ses feux sacrés animoient cette ame rempante ; un sentiment de justice & d'honneur y portoit son charme étranger ; le vrai beau commençoit à lui plaire : si le méchant pouvoit changer de

nature, le cœur de la Marquise en auroit changé.

L'amour seul profita de ces émotions légères ; il en acquit plus de délicatesse : elle commença d'aimer avec générosité ; avec un tempérament ardent & dans un climat où les sens ont tant d'empire, elle oublia ses plaisirs pour songer à ceux de son amant ; & ne pouvant les partager, elle voulut au moins qu'il les tînt d'elle. Telle fut de sa part l'interprétation favorable d'une démarche où son caractère & celui d'Edouard qu'elle connoissoit bien, pouvoient faire trouver un raffinement de séduction.

Elle n'épargna ni soins, ni dépense ; pour faire chercher dans tout Rome une jeune personne facile & sûre ; on la trouva, non sans peine. Un soir, après un entretien fort tendre, on la lui présenta : disposez-en, lui dit-elle avec un sourire ; qu'elle jouisse du prix de mon amour ; mais qu'elle soit la seule. C'est assez pour moi, si quelquefois auprès d'elle vous

fongez à la main dont vous la tenez. Elle voulut sortir, Edouard la retint. Arrêrez, lui dit-il; si vous me croyez assez lâche pour profiter de votre offre dans votre propre maison, le sacrifice n'est pas d'un grand prix, & je ne vau pas la peine d'être beaucoup regretté. Puisque vous ne devez pas être à moi, je souhaite, dit la Marquise, que vous ne foyez à personne; mais si l'amour doit perdre ses droits, souffrez au moins qu'il en dispose. Pourquoi mon bienfait vous est-il à charge? Avez-vous peur d'être un ingrat? Alors elle l'obligea d'accepter l'adresse de Laure, (c'étoit le nom de la jeune personne) & lui fit jurer qu'il s'abstiendrait de tout autre commerce. Il dut être touché, il le fut. Sa reconnoissance lui donna plus de peine à contenir que son amour, & ce fut le piège le plus dangereux que la Marquise lui ait rendu de sa vie.

Extrême en tout, ainsi que son amant, elle fit souper Laure avec elle, & lui

prodigua ses caresses, comme pour jouir avec plus de pompe du plus grand sacrifice que l'amour ait jamais fait. Edouard pénétré se livroit à ses transports; son ame émue & sensible s'exhaloit dans ses regards, dans ses gestes; il ne disoit pas un mot qui ne fût l'expression de la passion la plus vive. Laure étoit charmante; à peine la regardoit-il. Elle n'imita pas cette indifférence; elle regardoit, & voyoit dans le vrai tableau de l'amour un objet tout nouveau pour elle.

Après le souper la Marquise renvoya Laure, & resta seule avec son amant. Elle avoit compté sur les dangers de ce tête-à-tête; elle ne s'étoit pas trompée en cela; mais comptant qu'il y succomberoit, elle se trompa; toute son adresse ne fit que rendre le triomphe de la vertu plus éclatant & plus douloureux à l'un & à l'autre. C'est à cette soirée que se rapporte, à la fin de la quatrième partie de Julie, l'admiration de Saint-Preux pour la force de son ami.

Edouard étoit vertueux , mais homme. Il avoit toute la simplicité du véritable honneur , & rien de ces fausses bienféances qu'on lui substitue , & dont les gens du monde font si grand cas. Après plusieurs jours passés dans les mêmes transports près de la Marquise , il sentit augmenter le péril ; & prêt à se laisser vaincre , il aima mieux manquer de délicatesse que de vertu ; il fut voir Laure.

Elle tressaillit à sa vue : il la trouva triste , il entreprit de l'égayer , & ne crut pas avoir besoin de beaucoup de soins pour y réussir. Cela ne lui fut pas si facile qu'il l'avoit cru. Ses caresses furent mal reçues , ses offres furent rejetées d'un air qu'on ne prend point en disputant ce qu'on veut accorder.

Un accueil aussi ridicule ne le rebuta pas , il l'irrita. Devoit-il des égards d'enfant à une fille de cet ordre ? Il usa sans ménagement de ses droits. Laure , malgré ses cris , ses pleurs , sa résistance ;

se sentant vaincue , fait un effort , s'é-
lance à l'autre extrémité de la chambre ,
& lui crie d'une voix animée : tuez-moi
si vous voulez ; jamais vous ne me tou-
cherez vivante. Le geste , le regard , le
ton , n'étoient pas équivoques. Edouard ,
dans un étonnement qu'on ne peut
concevoir , se calme , la prend par la
main , la fait rasseoir , s'assye à côté
d'elle , & la regardant sans parler , at-
tend froidement le dénouement de cette
comédie.

Elle ne disoit rien ; elle avoit les yeux
baissés , sa respiration étoit inégale , son
cœur palpitoit ; & tout marquoit en elle
une agitation extraordinaire. Edouard
rompit enfin le silence pour lui deman-
der ce que signifioit cette étrange scène ?
Me serois-je trompé , lui dit-il ? Ne se-
riez-vous point Lauretta Pisana ? Plût à
Dieu , dit - elle d'une voix tremblante.
Quoi donc ! reprit-il avec un sourire mo-
queur ; auriez-vous par hasard changé
de métier ? Non , dit Laure ; je suis

toujours la même : on ne revient plus de l'état où je suis. Il trouva dans ce tour de phrase, & dans l'accent dont il fut prononcé quelque chose de si extraordinaire, qu'il ne savoit plus que penser & qu'il crut que cette fille étoit devenue folle. Il continua : pourquoi donc, charmante Laure, ai-je seul l'exclusion ? Dites-moi ce qui m'attire votre haine ? Ma haine ! s'écria-t-elle d'un ton plus vif. Je n'ai point aimé ceux que j'ai reçus. Je puis souffrir tout le monde hors vous seul.

Mais pourquoi cela ? Laure, expliquez-vous mieux, je ne vous entends point. Eh ! m'entends-je moi-même ! Tout ce que je fais, c'est que vous ne me toucherez jamais..... Non, s'écria-t-elle encore avec emportement, jamais vous ne me toucherez. En me sentant dans vos bras, je songerois que vous n'y tenez qu'une fille publique, & j'en mourrois de rage.

Elle s'animoit en parlant. Edouard

apperçut dans ses yeux des signes de douleur & de désespoir qui l'attendrèrent. Il prit avec des manières moins méprisantes , un ton plus honnête & plus caressant. Elle se cachoit le visage ; elle évitoit ses regards. Il lui prit la main d'un air affectueux. A peine elle sentit cette main qu'elle y porta la bouche & la pressa de ses lèvres , en poussant des sanglots & versant des torrens de larmes.

Ce langage , quoiqu'assez clair , n'étoit pas précis. Edouard ne l'amena qu'avec peine à lui parler plus nettement. La pudeur éteinte étoit revenue avec l'amour , & Laure n'avoit jamais prodigué sa personne avec tant de honte qu'elle en eut d'avouer qu'elle aimoit.

A peine cet amour étoit-il né , qu'il étoit déjà dans toute sa force. Laure étoit vive & sensible ; assez belle pour faire une passion ; assez tendre pour la partager. Mais vendue par d'indignes parens dès sa première jeunesse , ses charmes fouillés par la débauche ayoient perdu

leur empire. Au sein des honteux plaisirs, l'amour fuyoit devant elle ; de malheureux corrupteurs ne pouvoient ni le sentir ni l'inspirer. Les corps combustibles ne brûlent point d'eux-mêmes ; qu'une étincelle approche, & tout part. Ainsi prit feu le cœur de Laure aux transports de ceux d'Edouard & de la Marquise. A ce nouveau langage, elle sentit un frémissement délicieux : elle prêtoit une oreille attentive ; ses avides regards ne laissoient rien échapper. La flamme humide qui sortoit des yeux de l'amant pénétoit par les siens jusqu'au fond du cœur ; un sang plus brûlant couloit dans ses veines ; la voix d'Edouard avoit un accent qui l'agitoit ; le sentiment lui sembloit peint dans tous ses gestes ; tous ses traits animés par la passion la lui faisoient ressentir. Ainsi la première image de l'amour lui fit aimer l'objet qui la lui avoit offerte. S'il n'eût rien senti pour une autre, peut-être n'eût-elle rien senti pour lui.

Toute cette agitation la suivit chez elle. Le trouble de l'amour naissant est toujours doux. Son premier mouvement fut de se livrer à ce nouveau charme ; le second fut d'ouvrir les yeux sur elle. Pour la première fois de sa vie elle vit son état ; elle en eut horreur. Tout ce qui nourrit l'espérance & les desirs des amans , se tournoit en désespoir dans son ame. La possession de ce qu'elle aimoit n'offroit à ses yeux que l'opprobre d'une abjecte & vile créature , à laquelle on prodigue son mépris avec ses caresses ; dans le prix d'un amour heureux elle ne vit que l'infame prostitution. Ses tourmens les plus insupportables lui venoient ainsi de ses propres desirs. Plus il lui étoit aisé de les satisfaire , plus son sort lui sembloit affreux ; sans honneur , sans espoir , sans ressources , elle ne connut l'amour que pour en regretter les délices. Ainsi commencèrent ses longues peines , & finit son bonheur d'un moment.

La passion naissante qui l'humilioit à ses propres yeux, l'élevoit à ceux d'Edouard. La voyant capable d'aimer, il ne la méprisa plus. Mais quelles consolations pouvoit-elle attendre de lui? Quel sentiment pouvoit-il lui marquer, si ce n'est le foible intérêt qu'un cœur honnête, qui n'est pas libre, peut prendre à un objet de pitié, qui n'a plus d'honneur qu'assez pour sentir sa honte?

Il la consola comme il put, & promit de la venir revoir. Il ne lui dit pas un mot de son état, pas même pour l'exhorter d'en sortir. Que servoit d'augmenter l'effroi qu'elle en avoit, puisque cet effroi même la faisoit désespérer d'elle? Un seul mot sur un tel sujet tiroit à conséquence & sembloit la rapprocher de lui: c'étoit ce qui ne pouvoit jamais être. Le plus grand malheur des métiers infames est qu'on ne gagne rien à les quitter.

Après une seconde visite, Edouard n'oubliant pas la magnificence Angloise

lui envoya un cabinet de lacque & plusieurs bijoux d'Angleterre. Elle lui renvoya le tout avec ce billet.

« J'ai perdu le droit de refuser des
» présens. J'ose pourtant vous renvoyer
» le vôtre ; car peut-être n'aviez-vous
» pas dessein d'en faire un signe de mépris.
» Si vous le renvoyez encore , il faudra
» que je l'accepte : mais vous avez une
» bien cruelle générosité ».

Edouard fut frappé de ce billet , il le trouvoit à la fois humble & fier. Sans sortir de la bassesse de son état , Laurey monroit une sorte de dignité. C'étoit presque effacer son opprobre à force de s'en avilir. Il avoit cessé d'avoir du mépris pour elle ; il commença de l'estimer. Il continua de la voir sans plus parler de présent ; & s'il ne s'honora pas d'être aimé d'elle , il ne put s'empêcher de s'en applaudir.

Il ne cacha pas ses visites à la Marquise. Il n'avoit nulle raison de les lui cacher ; & c'eût été de sa part une in-

gratitude. Elle en voulut savoir davantage. Il jura qu'il n'avoit point touché Laure. Sa modération eut un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit. Quoi ! s'écria la Marquise en fureur ; vous la voyez & ne la touchez point ? Qu'allez-vous donc faire chez elle ? Alors s'éveilla cette jalousie infernale qui la fit cent fois attenter à la vie de l'un & de l'autre , & la consuma de rage jusqu'au moment de sa mort.

D'autres circonstances achevèrent d'allumer cette passion furieuse , & rendirent cette femme à son vrai caractère. J'ai déjà remarqué que dans son intègre probité Edouard manquoit de délicatesse. Il fit à la Marquise le même présent que lui avoit renvoyé Laure. Elle l'accepta ; non par avarice , mais parce qu'ils étoient sur le pied de s'en faire l'un à l'autre ; échange auquel , à la vérité , la Marquise ne perdoit pas. Malheureusement elle vint à savoir la première destination de ce présent , & comment il lui étoit revenu.

Je n'ai pas besoin de dire qu'à l'instant tout fut brisé & jeté par les fenêtres. Qu'on juge de ce que dût sentir en pareil cas une maîtresse jalouse & une femme de qualité.

Cependant plus Laure sentoit sa honte, moins elle tentoit de s'en délivrer; elle y restoit par désespoir, & le dédain qu'elle avoit pour elle-même rejailloit sur ses corrupteurs. Elle n'étoit pas fière; quel droit eût-elle eu de l'être? Mais un profond sentiment d'ignominie qu'on voudroit en vain repousser; l'affreuse tristesse de l'opprobre qui se sent & ne peut se fuir; l'indignation d'un cœur qui s'honore encore, & se sent à jamais déshonoré; tout versoit le remords & l'ennui sur des plaisirs abhorrés par l'amour. Un respect étranger à ces ames viles, leur faisoit oublier le ton de la débauche; un trouble involontaire empoisonnoit leurs transports, & touchés du sort de leur victime, ils s'en retournoient pleurant sur elle & rougissant d'eux.

La douleur la consumoit. Edouard qui peu-à-peu la prenoit en amitié, vit qu'elle n'étoit que trop affligée, & qu'il falloit plutôt la ranimer que l'abattre. Il la voyoit ; c'étoit déjà beaucoup pour la consoler. Ses entretiens firent plus : ils l'encouragèrent. Ses discours élevés & grands rendoient à son ame accablée le ressort qu'elle avoit perdu. Quel effet ne faisoient-ils point partant d'une bouche aimée, & pénétrant dans un cœur bien né que le sort livroit à la honte, mais que la nature avoit fait pour l'honnêteté ? C'est dans ce cœur qu'ils trouvoient de la prise, & qu'ils portoient avec fruit les leçons de la vertu.

Par ces soins bienfaisans, il la fit enfin mieux penser d'elle. S'il n'y a de flétrissure éternelle que celle d'un cœur corrompu, je sens en moi de quoi pouvoir effacer ma honte. Je serai toujours méprisée, mais je ne mériterai plus de l'être ; je ne me mépriserai plus. Echappée à l'horreur du vice, celle du mépris

m'en fera moins amère. Eh ! que m'importent les dédains de toute la terre, quand Edouard m'estimera ? Qu'il voye son ouvrage & qu'il s'y complaise ; feul il me dédommagera de tout. Quand l'honneur n'y gagneroit rien, du moins l'amour y gagnera. Oui, donnons au cœur qu'il enflamme une habitation plus pure. Sentiment délicieux ! je ne profanerais plus tes transports. Je ne puis être heureuse ; je ne le ferai jamais, je le fais. Hélas ! Je suis indigne des caresses de l'amour, mais je n'en souffrirai jamais d'autres.

Son état étoit trop violent pour pouvoir durer ; mais quand elle tenta d'en sortir, elle y trouva des difficultés qu'elle n'avoit pas prévues. Elle éprouva que celle qui renonce au droit sur sa personne ne le recouvre pas comme il lui plaît, & que l'honneur est une fauve-garde civile qui laisse bien foibles ceux qui l'ont perdu. Elle ne trouva d'autre parti pour se retirer de l'oppression, que d'aller brus-

quement se jeter dans un couvent, & d'abandonner sa maison presque au pillage ; car elle vivoit dans une opulence commune à ses pareilles, sur-tout en Italie, quand l'âge & la figure les font valoir. Elle n'avoit rien dit à Bomston de son projet, trouvant une sorte de bassesse à en parler avant l'exécution. Quand elle fut dans son asyle, elle le lui marqua par un billet, le priant de la protéger contre les gens puissans qui s'intéressoient à son désordre, & que sa retraite alloit offenser. Il courut chez elle assez tôt pour sauver ses effets. Quoiqu'étranger dans Rome, un grand seigneur considéré, riche, & plaidant avec force la cause de l'honnêteté, y trouva bientôt assez de crédit pour la maintenir dans son couvent, & même l'y faire jouir d'une pension que lui avoit laissé le Cardinal, auquel ses parens l'avoient vendue.

Il fut la voir. Elle étoit belle ; elle aimoit ; elle étoit pénitente ; elle lui

devoir tout ce qu'elle alloit être. Que de titres pour toucher un cœur comme le sien ! Il vint plein de tous les sentimens qui peuvent porter au bien les cœurs sensibles ; il n'y manquoit que celui qui pouvoit la rendre heureuse, & qui ne dépendoit pas de lui. Jamais elle n'en avoit tant espéré ; elle étoit transportée ; elle se sentoit déjà dans l'état auquel on remonte si rarement. Elle disoit ; je suis honnête ; un homme vertueux s'intéresse à moi : amour, je ne regrette plus les pleurs, les soupirs que tu me coûtes ; tu m'as déjà payé de tout. Tu fis ma force & tu fais ma récompense ; en me faisant aimer mes devoirs, tu deviens le premier de tous. Quel bonheur n'étoit réservé qu'à moi seule ! C'est l'amour qui m'élève & m'honore ; c'est lui qui m'arrache au crime, à l'opprobre ; il ne peut plus sortir de mon cœur qu'avec la vertu. O Edouard ! quand je redeviendrai méprisable, j'aurai cessé de t'aimer.

Cette retraite fit du bruit : les ames basses , qui jugent des autres par elles-mêmes , ne purent imaginer qu'Edouard n'eût mis à cet affaire que de l'intérêt & de l'honnêteté. Laure étoit trop aimable pour que les soins qu'un homme prenoit d'elle ne fussent pas toujours suspects. La Marquise , qui avoit ses espions , fut instruite de tout la première , & ses emportemens qu'elle ne put contenir , achevèrent de divulguer son intrigue. Le bruit en parvint au Marquis jusqu'à Vienne ; & l'hiver suivant il vint à Rome chercher un coup d'épée pour rétablir son honneur qui n'y gagna rien.

Ainsi commencèrent ces doubles liaisons , qui , dans un pays comme l'Italie ; exposèrent Edouard à mille périls de toute espèce ; tantôt de la part d'un militaire outragé , tantôt de la part d'une femme jalouse & vindicative ; tantôt de la part de ceux qui s'étoient attachés à Laure , & que sa perte mit en fureur.

Liaisons

Liaisons bizarres s'il en fut jamais, qui l'environnant de périls sans utilité, le partageoient entre deux maîtresses passionnées, sans en pouvoir posséder aucune; refusé de la courtisane qui n'aimoit pas, refusant l'honnête femme qu'il adoroit; toujours vertueux, il est vrai, mais croyant toujours servir la sagesse en n'écoutant que ses passions.

Il n'est pas aisé de dire quelle espèce de sympathie pouvoit unir deux caractères si opposés, que ceux d'Edouard & de la Marquise; mais malgré la différence de leurs principes, ils ne purent jamais se détacher parfaitement l'un de l'autre. On peut juger du désespoir de cette femme emportée, quand elle crut s'être donnée une rivale, & quelle rivale, par son imprudente générosité. Les reproches, les dédains, les outrages, les menaces, les tendres caresses, tout fut employé tour à-tour pour détacher Edouard de cet indigne commerce, où jamais elle ne put croire que son cœur n'eût point de part. Il demeura ferme; il l'avoit pro-

mis. Laure avoit borné son espérance & son bonheur à le voir quelquefois. Sa vertu naissante avoit besoin d'appui, elle tenoit à celui qui l'avoit fait naître; c'étoit à lui de la soutenir. Voilà ce qu'il disoit à la Marquise, à lui-même; & peut-être ne se disoit-il pas tout. Où est l'homme assez sévère pour fuir les regards d'un objet charmant, qui ne lui demande que de se laisser aimer? Où est celui dont les larmes de deux beaux yeux n'enflent pas un peu le cœur honnête? Où est l'homme bienfaisant, dont l'utile amour propre n'aime pas à jouir du fruit de ses soins? Il avoit rendu Laure trop estimable pour ne faire que l'estimer.

La Marquise n'ayant pu obtenir qu'il cessât de voir cette infortunée, devint furieuse; sans avoir le courage de rompre avec lui, elle le prit dans une espèce d'horreur. Elle frémissoit en voyant entrer son carrosse; le bruit de ses pas en montant l'escalier la faisoit palpiter d'effroi. Elle étoit prête à se trouver mal à

sa vue. Elle avoit le cœur ferré tant qu'il restoit auprès d'elle ; quand il partoit elle l'accabloit d'imprécations ; sitôt qu'elle ne le voyoit plus elle pleuroit de rage , elle ne parloit que de vengeance : son dépit sanguinaire ne lui dictoit que des projets dignes d'elle. Elle fit plusieurs fois attaquer Edouard sortant du couvent de Laure. Elle lui tendit des pièges à elle-même pour l'en faire sortir & l'enlever. Tout cela ne put le guérir. Il retournoit le lendemain chez celle qui l'avoit voulu faire assassiner la veille , & toujours avec son chimérique projet de la rendre à la raison , il exposoit la sienne , & nourrissoit sa foiblesse du zèle de sa vertu.

Au bout de quelques mois le Marquis , mal guéri de sa blessure , mourut en Allemagne , peut-être de douleur de la mauvaise conduite de sa femme. Cet événement qui devoit rapprocher Edouard de la Marquise , ne servit qu'à l'en éloigner encore plus. Il lui trouva tant d'empressement à mettre à profit sa liberté

recouvrée, qu'il frémit de s'en prévaloir. Le seul doute si la blessure du Marquis n'avoit point contribué à sa mort effraya son cœur, & fit taire ses desirs. Il se disoit : les droits d'un époux meurent avec lui pour tout autre ; mais pour son meurtrier ils lui survivent & deviennent inviolables. Quand l'humanité, la vertu, les loix ne prescriroient rien sur ce point, la raison seule ne nous dit-elle pas que les plaisirs attachés à la reproduction des hommes, ne doivent point être le prix de leur sang ; sans quoi les moyens destinés à nous donner la vie feroient des sources de mort, & le genre humain périroit par les soins qui doivent le conserver !

Il passa plusieurs années ainsi partagé entre deux maîtresses ; flottant sans cesse de l'une à l'autre : souvent voulant renoncer à toutes deux, & n'en pouvant quitter aucune, repoussé par cent raisons, rappelé par mille sentimens, & chaque jour plus ferré dans ses liens par ses vains efforts pour les rompre : cédant

tantôt au penchant , tantôt au devoir , allant de Londres à Rome & de Rome à Londres , fans pouvoir se fixer nulle part. Toujours ardent , vif , passionné , jamais foible ni coupable , & fort de son ame grande & belle quand il pensoit ne l'être que de sa raison. Enfin , tous les jours méditant des folies , & tous les jours revenant à lui , prêt à briser ses indignes fers. C'est dans ses premiers momens de dégoût qu'il faillit s'attacher à Julie , & il paroît sûr qu'il l'eût fait , s'il n'eût pas trouvé la place prise.

Cependant la Marquise peudoit toujours du terrain par ses vices ; Laure en gaignoit par ses vertus. Au surplus , la constance étoit égale des deux côtés , mais le mérite n'étoit pas le même ; & la Marquise avilie , dégradée par tant de crimes , finit par donner à son amour sans espoir les supplémens que n'avoit pu supporter celui de Laure. A chaque voyage , Bomston trouvoit à celle-ci de nouvelles perfections. Elle avoit appris l'An-

glois ; elle favoit par cœur tout ce qu'il lui avoit conseillé de lire ; elle s'instruisoit dans toutes les connoissances qu'il paroissoit aimer : elle cherchoit à mouler son ame sur la sienne , & ce qu'il y restoit de son fond ne la déparoit pas. Elle étoit encore dans l'âge où la beauté croît avec les années. La Marquise étoit dans celui où elle ne fait plus que décliner ; & quoiqu'elle eût ce ton du sentiment qui plait & qui touche , qu'elle parlât d'humanité , de fidélité , de vertus avec grace ; tout cela devenoit ridicule par sa conduite , & sa réputation démentoit tous ces beaux discours. Edouard la connoissoit trop pour en espérer plus rien. Il s'en détachoit insensiblement sans pouvoir s'en détacher tout-à-fait , il s'approchoit toujours de l'indifférence sans pouvoir jamais y arriver. Son cœur le rappelloit sans cesse chez la Marquise ; ses pieds l'y portoient sans qu'il y songeât. Un homme sensible n'oublie jamais , quoiqu'il fasse , l'intimité dans laquelle ils avoient vécu. A force d'in-

trigues , de ruses , de noirceurs , elle parvint enfin à s'en faire mépriser ; mais il la méprisa sans cesser de la plaindre ; sans pouvoir jamais oublier ce qu'elle avoit fait pour lui ni ce qu'il avoit senti pour elle.

Ainsi dominé par ses habitudes encore plus que par ses penchans , Edouard ne pouvoit rompre les attachemens qui l'attiroient à Rome. Les douceurs d'un ménage heureux lui firent désirer d'en établir un semblable avant de vieillir. Quelquefois il se taxoit d'injustice , d'ingratitude même envers la Marquise , & n'imputoit qu'à sa passion les vices de son caractère. Quelquefois il oublioit le premier état de Laure , & son cœur franchissoit , sans y songer , la barrière qui le séparoit d'elle. Toujours cherchant dans sa raison des excuses à son penchant , il se fit de son dernier voyage un motif pour éprouver son ami , sans songer qu'il s'exposoit lui-même à une épreuve dans laquelle il auroit succombé sans lui.

Le succès de cette entreprise & le dénouement des scènes qui s'y rapportent, sont détaillées dans la XII Lettre de la V partie, & dans la III de la VI, de manière à n'avoir plus rien d'obscur à la suite de l'abrégé précédent. Edouard aimé de deux maîtresses sans en posséder aucune, paroît d'abord dans une situation risible. Mais sa vertu lui donnoit en lui-même une jouissance plus douce que celle de la beauté, & qui ne s'épuise pas comme elle. Plus heureux des plaisirs qu'il se refusoit, que le voluptueux n'est de ceux qu'il goûte, il aima plus long-temps, resta libre & jouit mieux de la vie que ceux qui l'usent. Aveugles que nous sommes, nous la passons tous à courir après nos chimères. Eh! ne saurons-nous jamais que de toutes les folies des hommes, il n'y a que celles du juste qui le rendent heureux?

F I N.







